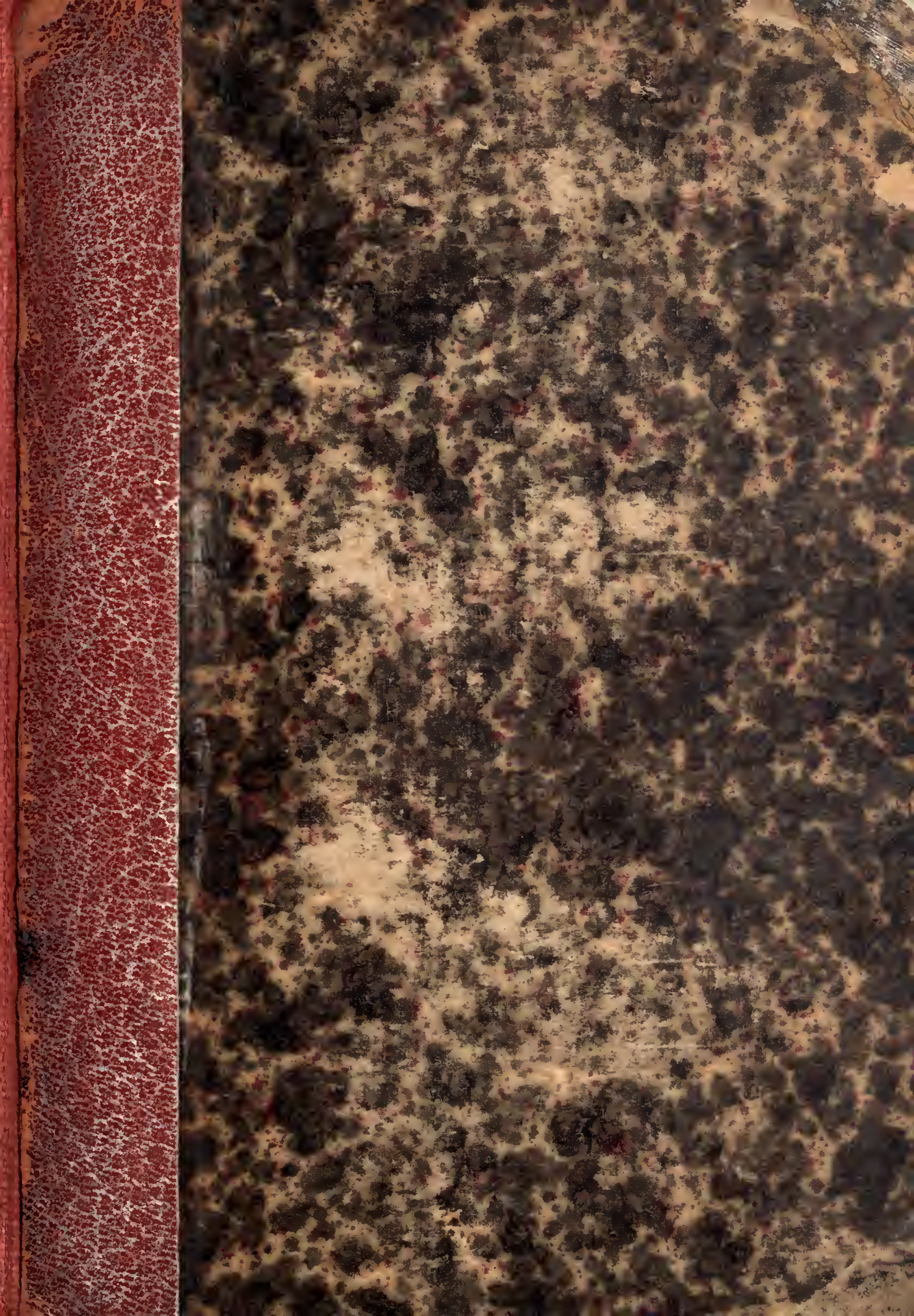
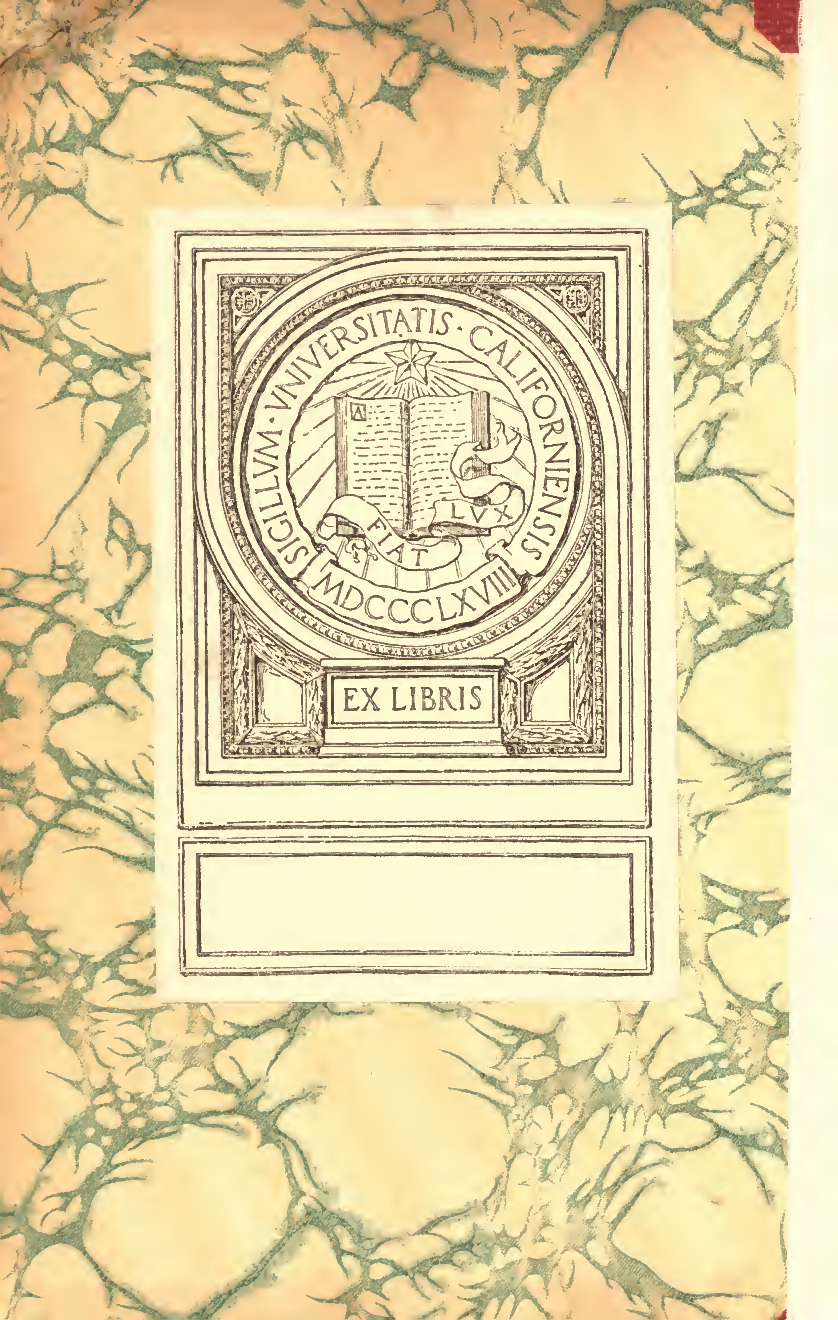
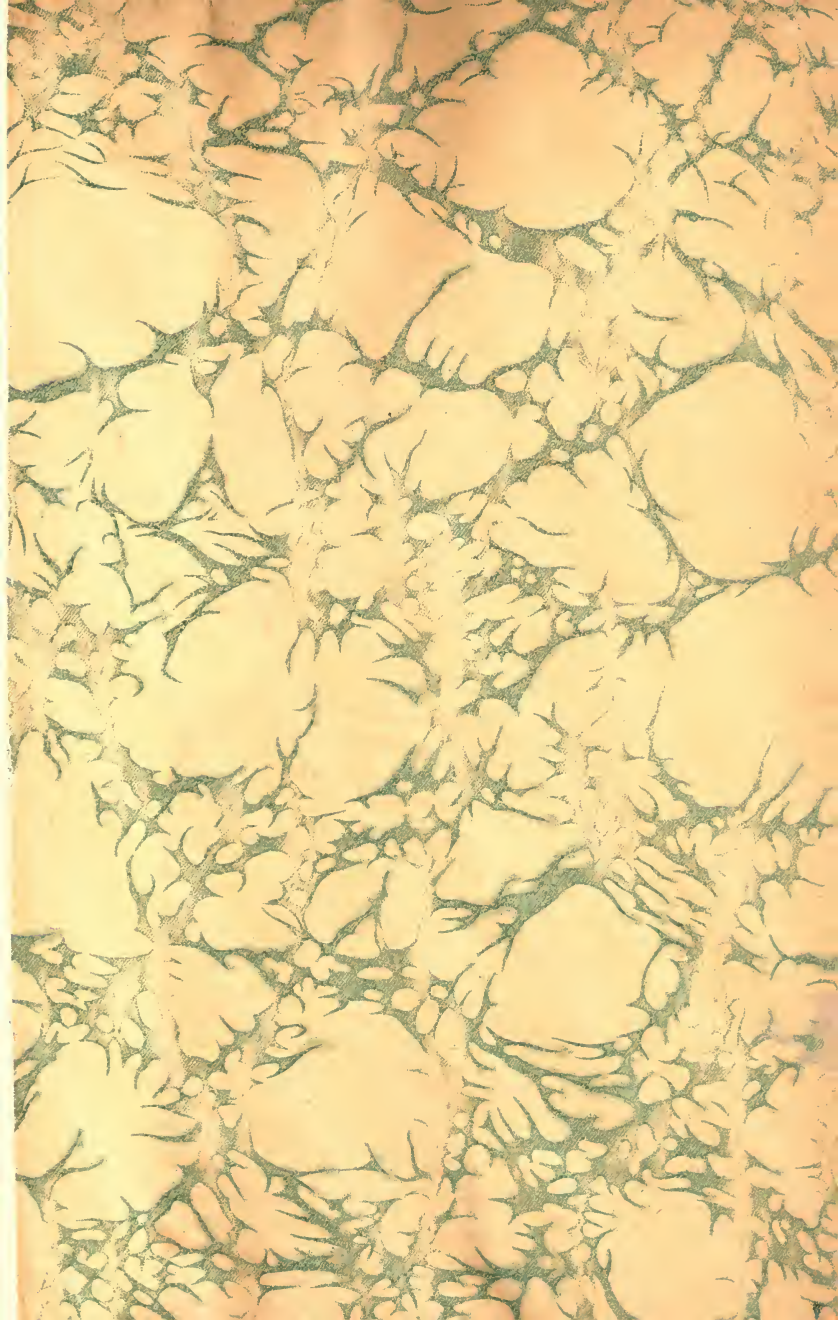



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



$1.00

-.90



RAYMOND GROS ET
FRANÇOIS BOURNAND
L'ONCLE SAM CHEZ LUI
(MŒURS AMÉRICAINES)
ILLUSTRATIONS ET DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES
LOUIS MICHAUD EDITEUR, 168 Bd ST GERMAIN. PARIS.

L'ONCLE SAM

CHEZ LUI

DES MÊMES AUTEURS :

Sous presse :

Roosevelt in caricature (400 illustrations)
Cartoonists in caricature (300 illustrations)
Au pays du Dollar (125 illustrations)

En préparation :

Millionnaires et Milliardaires Américains. 1 volume illustré
La Femme en Amérique . . . . — —
Les Artistes Américains . . . . . . 1 volume de grand luxe
La Cité du Fer . . . . — —

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Published, Paris 25 novembre 1907
Privilege of Copyright in the United States
reserved under the Act approved march 3 1905,
by LOUIS-MICHAUD, *éditeur*, PARIS

Raymond GROS et François BOURNAND

L'ONCLE SAM

CHEZ LUI

(Mœurs Américaines)

73 Illustrations

(Photographies et documents)



LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

Au Docteur
Lawrence LITCHFIELD
cordial hommage

de Raymond GROS et
François BOURNAND

377591

CE modeste travail est l'œuvre de deux journalistes dont l'un — habitant depuis de longues années aux Etats-Unis — a pris une part active à la vie américaine.

Ce volume est un livre de « bonne foy, » dans lequel les auteurs ont voulu faire connaître un grand peuple, avec ses vertus, ses vices, ses beautés, ses laideurs, mais en cherchant surtout à montrer la grandeur de son idéal fait d'énergie et de travail.

R. G.
F. B.

UNIV. OF CALIFORNIA



L'AMÉRICAIN

Le peuple américain n'est comparable à aucun autre; formé d'un ensemble de races diverses, il en forme une autre spéciale, caractéristique et très supérieure à beaucoup de points de vue ; il est aussi ridicule de dire qu'il est Anglo-Saxon (1) que Latin ; l'Américain n'a ni l'égoïsme de l'Anglais, ni l'arrogance de l'Allemand, mais il possède leur sens pratique ; il n'a point la légéreté du

(1) « Les Américains ne sont pas des anglo-saxons; il faut s'élever contre cette formule simple et exploitée dans un but politique..... la proportion anglo-saxonne doit diminuer sans cesse avec les nouveaux apports d'émigrants, car la natalité du vieil élément yankee s'est extraordinairement abaissée. »

(Charpentier, ancien vice-consul de France à New-York).

Français, mais sa souplesse ; il n'a pas plus la politesse obséquieuse de l'Italien ou de l'Espagnol, mais un respect profond pour tout ce qui est institué. L'*Américain est lui, rien que lui.* Son caractère est bien difficile à définir ; tour à tour poli, affectueux, loquace, il devient subitement — sans raison apparente — brusque, grincheux et réservé ; même après l'avoir fréquenté, pendant plusieurs



années, il est impossible de le connaître complètement, c'est un homme à surprises ; on l'apprécie, on l'estime, mais on ne le juge pas.

Sa conversation est précise ; toujours il emploie l'adjectif au superlatif pour ce qui est insignifiant aussi bien que pour

ce qui est important ; il aime le compliment, il déteste la flatterie ; il ne censure que rarement, aussi, est-il sensible à la critique. Il déteste aussi la comparaison et n'a *d'orgueil que pour ce qui se rattache à sa contrée, à son pays.* Qu'on essaie de le contredire, il ne discutera pas, mais froidement, sûr de son opinion, il répondra : *Le peuple américain sait,* et ainsi se termine toute discussion.

L'Américain, a en lui-même une confiance illimitée ; il est convaincu de sa supériorité ; sa prospérité et sa richesse toujours croissantes l'y autorisent ; d'ailleurs, avec fierté, comme sans vantardise, il proclame que son drapeau n'a jamais été vaincu.

Un Américain reste



Cowboy.

toujours jeune et ambitieux ; qu'il ait 20 ou 60 ans, il garde pour les affaires, peut-être rien que pour les affaires, les mêmes aspirations, le même enthousiasme, la même foi ; il s'amuse, dépense parfois avec prodiga lité, s'accorde un large confortable, fait fortune, la perd, en refait une autre ; toujours il demeure debout et travaille ; la mort seule l'arrête. *Le rentier est inconnu en Amérique; le travail, voilà l'âme américaine.* (1)

Dans la rue, au restaurant, au spectacle et même à l'église, l'Américain *partout* parle d'argent; c'est la *fièvre perpétuelle du dollar.* A cinq heures, le soir, les magasins, les offices ferment ; le « businessman » se transforme ; il rentre dans le « home » qu'il a quitté de bonne heure le matin et où il trouve un calme qu'en France nous qualifierions de monotone. Est-il bien chez lui ? Il y paraît plutôt l'invité de sa femme qui dispose de ses soirées et l'emmène où bon lui semble. Il a des paresses étranges ; il reste inactif, nonchalant et en fumant lentement un bon cigare, il se berce des heures entières dans un fauteuil à bascule, la tête perdue dans le vague, ne se mêlant de rien.

Chaque Américain auquel un étranger est présenté, lui demande invariablement : « Comment trouvez-vous notre pays ? » puis ! « Qu'y venez-vous faire ? » Il est anxieux de

---

(1) Un anglais notoire Frédéric Harrison a donné au *New-York journal* ses impressions sur l'Amérique : « Mon impression personnelle, a-t-il dit, c'est que malgré le gros chiffre de la population émigrante, le langage, le caractère, les habitudes des américains sont cause qu'ils absorbent rapidement et incorporent tous les éléments étrangers. A la deuxième et à la troisième génération, tous les caractères étrangers sont éteints. Il n'y a pas d'Etats, de villes qui aient une race distincte comme dans le Royaume-Uni où il y a les Irlandais, les Ecossais, ceux du pays de Galles sans compter les diverses nationalités de ses colonies. — De Long-Island à San-Francisco, de La Floride à l'île de Vancouver, il n'y a qu'une race et une civilisation dominantes, une langue, une seule nationalité, un type de loi et cette nationalité, cette race sont *américains.* »

connaître ses impressions; il l'accueille avec beaucoup de sympathie, le conseille, l'encourage ; cependant, tel qui semble aujourd'hui votre ami, ne vous reconnaîtra plus le lendemain. Malgré tout, vous restez le « bienvenu », mot qu'il emploie pour le moindre remerciement (1).

Est-il satisfait, il n'en laissera rien paraître ; dans les affaires comme dans les plaisirs, il conserve un aspect calme ; sa joie est toujours modérée, jamais exaltée, ni expansive, excepté toutefois au base-ball, au poker et le 4 *juillet, fête des Etats-Unis*. Ce jour-là, l'Américain n'a pas assez de dollars pour acheter fusées, pétards, bombes et vider force verres à la grandeur de sa patrie ; les plus grands enthousiasmes populaires de Paris n'en peuvent

---

(1) « Voilà le personnage vraiment nouveau, impossible à rencontrer partout ailleurs, et qu'il faudrait se figurer du petit au grand, — car la série en est infinie, — pour comprendre vraiment le plus original de cet étrange peuple. Il y a dans ces vigoureuses natures d'hommes d'affaires un côté de génie technique qu'aucun observateur, si profondément imaginatif soit-il, ne saurait définir. On me raconte qu'un autre portraitiste,— car les Américains ont la passion, presque la folie du portrait et celle du buste, — se trouva chargé, l'année dernière, de peindre un des plus célèbres banquiers de Wall Street. Désespérant de jamais obtenir une séance sérieuse, tant les heures de son modèle étaient bousculées, le peintre finit par se transporter au bureau même du spéculateur, qu'il brossa sur place, ayant aux mains la bande de papier déroulée automatiquement sur laquelle s'inscrivent, seconde par seconde, les cours des valeurs. Exact symbole de ce que nous arrivons à saisir, nous autres, hommes d'art ou de pensée abstraite, quand nous étudions quelqu'un de ces constructeurs d'énormes fortunes, nous voyons un geste, une face absorbée, la tension d'une énergie prodigieuse, et rien de plus. Ce que le manieur d'argent éprouve en regardant les chiffres, la marche particulière d'un esprit de cette qualité en travail de combinaison, pourquoi celui-ci triomphe et pourquoi cet autre échoue, autant de problèmes qui nous demeurent insolubles ».

Paul BOURGET.
(Outre-Mer.)

offrir qu'une faible idée. Les propriétaires de maisons habitées par des ouvriers, assurent que leurs locataires paient régulièrement sauf en juillet, le propriétaire passe après les réjouissances nationales et en bon patriote s'y soumet. (1)

La colère d'un Américain ne dure pas; il pousse un juron formidable, un mot, un seul, énergique, sec qui traduit toute sa pensée et alors c'est « All right ! » Le Yankee est d'ordinaire complètement rasé et il est bien difficile de préciser son âge, sa tenue est impeccable, élégante souvent ; il prend grand soin de sa personne ; un diamant en guise de bouton sur le plastron de sa chemise, les habits repassés, le pantalon au pli séducteur tombant sur une chaussure toujours bien cirée, lui donnent un grand air de distinction. Une Française, gamine parisienne, nouvellement arrivée à New-York s'écriait à la vue des parfaits gentlemens qu'elle croisait dans la rue ; « Mais on dirait qu'ils sortent tous d'une boîte ! » Et il n'y a pas de définition plus exacte.

La cravate de l'Américain est l'objet de toute son attention ; elle est tout un poème. Un jeune homme vous demande le plus sérieusement du monde « Comment *trouvez-vous ma cravate ?* On se ménagera ses bonnes grâces en le complimentant sur la coupe de ses vêtements et l'originalité de sa cravate et ce n'est pas là le fait d'un fat ! (2).

(1) Le poète le plus original de l'Amérique, et à cet égard, comme le dit Reclus, un des meilleurs représentants de sa race, Walt Withman, s'adresse fièrement dans une de ses strophes aux « Nations Etrangères » : « J'ai appris, dit-il, que vous cherchez à comprendre l'énigme du Nouveau Monde ; vous demandez qu'on vous explique notre démocratie d'athlètes. Voici mes poèmes : vous y trouverez réponse à vos questions ! » (*Leaves of Grass ; Inscriptions*, p. 11.)

(2) On n'a pas la moindre idée en France du luxe des enfants américains. Tous sont égaux devant la mode — surtout les fillettes qu'elles aient pour père un modeste employé ou un millionnaire.

Sa mère, sa femme, ne s'occupent pas de sa toilette ; il y pourvoit lui-même. Rien de plus amusant que de le voir faire ses acquisitions ; il prend son temps, se fait montrer tout ce qu'il y a dans le magasin, n'achète pas toujours et quand il achète, s'assure plusieurs fois de la qualité, Nous avons vu à différentes reprises des Américains essayer dix à douze paires de bottines et sortir pour aller ailleurs ; et le négociant, le sourire aux lèvres, l'accompagner jusqu'à la porte avec un « je regrette ; à une autre fois ! »

On comprend difficilement la patience chez des gens qui sont si en hâte d'ordinaire ; ils savent attendre ; ils commandent un léger lunch qui ne leur est servi que vingt minutes plus tard, mais pour rattraper le temps perdu, ils le mangent en cinq ; c'est une véritable expédition !

On lit beaucoup en Amérique ; journaux quotidiens de seize pages, revues, magasins illustrés, romans traduits de toutes les langues, sont la principale distraction et c'est pourquoi un *Américain peut s'entretenir de tout.*

Rencontre-t-il un Français, il lui parle de Paris, de son Président, de sa Chambre des Députés, de son Sénat, de ses habitudes, de ses artistes, de ses littérateurs et savants et il n'aura pas, la plupart du temps, traversé l'Atlantique.

L'Américain cache tous ses défauts avec un grand soin; s'il a la passion du jeu, il s'enferme dans une chambre discrète, dans une rue écartée pour jouer ; s'il boit un peu plus que de raison, un grain de café ou une pastille parfumée rectifiera agréablement l'odeur si traîtresse du whiskey ou du Scotch. Il paraît un vrai modèle, il professe pour la femme, quelle qu'elle soit, en tous temps et en tous lieux un respect inné et réel ; *c'est là sa grande vertu.* (1)

---

(1) L'Américain né en Amérique n'est jamais réellement domestique. La classe moyenne américaine doit cirer ses chaussures ou payer pour cela et quand elle paie c'est à des nègres, des Italiens ou des Grecs.

L'Américain aime la liberté et pour lui cette liberté n'est pas un vain mot.

D'ailleurs, la caractéristique des Etats-Unis peut être trouvée dans la *Liberté individuelle — la carrière ouverte aux talents* — dans un sens inconnu aux Européens.

Chaque individu parmi ces 80.000.000 — presque tous blancs — a une *chance égale dans la vie*, Le gamin à l'école, le petit télégraphiste, l'employé de banque ou de chemin de fer, peut rêver de devenir un journaliste puissant, un millionnaire, un homme politique et même un Président de la grande République. Si l'éducation a formé de fameux littérateurs, des politiciens, des business-man la plupart ayant commencé dans les écoles publiques ou collèges, il est juste pourtant de remarquer que les grands chefs des trusts, des plus importantes affaires connues à travers le monde, ne sont pas sortis des grandes écoles. — Cela ne veut pas dire qu'il en sera toujours ainsi. — De même chaque fille, sténographe, dactylographe, etc. peut espérer aussi de vivre un jour dans un palais et aussi à la Maison-Blanche.

La facilité avec laquelle les hommes peuvent passer d'une localité dans une autre (1), d'un climat à un autre, l'absence de barrières sociales, de distinction de classes (nous ne parlons pas des femmes), l'abondance de moyens d'éducation technique et scientifique, laisse à chacun le moyen de gagner sa vie suivant ses aspirations, car ce vaste pays contient tout, produit tout, à l'exception des diamants et du champagne ; il a tout, excepté d'antiques monuments ; avec New-York à l'est, San-Francisco à l'ouest, comme ports, deux grands ports naturels, l'Amérique a toutes les routes ouvertes par l'Atlantique et le Pacifique avec

(1) L'hygiène élémentaire conseille à l'Américain de déménager souvent ; sitôt qu'il gagne un peu plus d'argent, vite il améliore son intérieur.

Chicago ou Saint-Louis comme centre du trafic, la prospé rité naturelle de ce continent ; on peut dire que le XXe siècle dépassera de beaucoup les rêves du XIXe !

Par rapport à l'éducation, les Américains ont des Universités richement dotées, des collèges par centaines, des écoles d'art (celles-là encore bien faibles), des écoles techniques, des laboratoires, des écoles polytechniques et des bibliothèques, et cela n'ira qu'en augmentant car il y *aura toujours des riches qui seront disposés à faire des dons* (1).

Si chaque soldat de Napoléon avait le bâton de maréchal dans sa giberne, *chaque Américain a dans sa poche le chapeau de la fortune ;* il n'a qu'à chercher à le coiffer, à le mettre à sa tête et cela, il l'essaie on peut le dire, perpétuellement.

---

(1) Ce peuple des Etats-Unis dont la croissance a été merveilleuse, n'est qu'un composé à proportions diverses, de tous les éléments ethniques de l'Europe ; mais ces mélanges mêmes, ainsi que la différence du milieu et les nouvelles conditions crées par un autre point de départ historique, ont donné à l'Américain une singulière originalité de type. De même que leur guerre civile fut unique dans l'histoire des discussions nationales, de même résoudront-ils, peut-être d'une manière imprévue les redoutables questions économiques et sociales qui se posent maintenant dans le monde civilisé.

Elisée RECLUS.

(*Nouvelle Géographie universelle* tome XVI. *Les Etats-Unis.*)

L'AMÉRICAINE

On ne trouve pas aux Etats-Unis des beautés plastiques comme à Vienne ou à Florence ; du moins on n'en voit que rarement, mais l'ensemble de l'Américaine est agréable, coquet, élégant ; elle n'a point hérité de la charpente osseuse et sèche de l'anglaise, sa soi-disant grand'mère; gracieuse, svelte et alerte, jolie et fascinante silhouette, s'habillant à la dernière mode de Paris, toujours coquette, même en négligé, elle à un charme particulier, un cachet personnel comme tout ce qui est américain d'ailleurs. (1)

S. M. le roi des Belges, Léopold II, s'exprimait ainsi : « A mon avis, *l'Américaine est la plus intéressante* production de notre siècle ; elle a tout à la fois le véritable esprit attique, la délicatesse latine, une susceptibilité de sentiment, le goût raffiné de la Parisienne, un certain laisser-aller de manières, une élasticité d'expressions et une ferme décision de caractère exclusives et spéciales au climat d'Amérique ; toutes ces qualités sont réunies sur un beau

(1) Dans le livre de Jules Huret, de *New-York à la Nouvelle-Orléans*, nous trouvons ce curieux petit passage :

« Rencontré le peintre Helleu sur la 5e avenue, avec un carton sous son bras. Il vient d'arriver à New-York et s'est mis déjà au travail.

Il s'écrie : C'est ici *le pays des belles femmes ! ah ! les belles femmes !*..... (p. 35).

C'est un bel hommage d'artiste rendu aux femmes américaines



(Cliché de The Index, de Pittsburg.)
Une étudiante américaine.

physique et dans un grand corps souple et nerveux. » (1)

Jeune fille, elle est rieuse, enjouée, vrai papillon ! Mais qui pourra expliquer pourquoi le mariage la transforme souvent en une femme trop sérieuse, maniérée et prude jusqu'à l'exagération.

En réalité, il y a trois sortes bien distinctes d'Américaines, mais qu'elle soit « sang bleu » ou « nouvelle riche », elle pos-

(1) M. Gaston Deschamps, le célèbre critique du *Temps*, de retour « d'une expédition pacifique à travers l'immense territoire des Etats-Unis » disait au dernier banquet international du 14 juillet à Paris, qu'il avait vu à côté de constructions gigantesques, « des chefs-d'œuvre d'art menu, raffiné, subtil, des architectures gracieuses et ingénieusement fragiles, qui se prêtent à toutes les élégances de la conversation mondaine et *où les Américains aiment à encadrer, dans une floraison de roses et dans une auréole de lumière électrique, la beauté des Américaines.* »

sède toutes les qualités du cœur et de l'esprit ; elle est d'un commerce aimable, affectueuse, femme du monde, excellente mère de famille; à côté de ces deux caractères, il y a l'Américaine dont les aïeux ont oublié d'être de haute lignée et que l'habileté ou la chance d'un père ou d'un mari « bon businessman » n'a pas enrichie suffisamment, être indéfinissable — oh ! combien détestable ! — indéchiffrable ; elle joue aux princesses sans savoir rester modeste bourgeoise, ce qui est d'ailleurs la science des vraies grandes dames ; elle a des toilettes splendides qu'elle ne sait pas porter ; elle perd sa grâce naturelle et devient excentrique d'allures et de langage ; sa fierté n'est que du pédantisme; heureusement, toutes les Américaines ne sont pas faites sur ce modèle, mais toutes ne sont parfaitement satisfaites qu'à la condition d'être absolument libres de leur conduite et de leurs mouvements.

Leur indépendance pourrait les faire paraître égoïstes. A vrai dire, le mari ne compte pas ou si peu ! Il a l'art de gagner de l'argent et sa compagne la science de le dépenser (1).

Rarement, on aperçoit entre eux la moindre expression

---

(1) « Les Américains ont si bien conscience de la supériorité de la femme, qu'ils le proclament publiquement et s'inclinent devant elle. Chez *aucun* peuple, la *femme n'est adulée au même degré qu'aux Etats-Unis.* Les lois la défendent, lui assurent la liberté et quelquefois l'impunité. *Elle règne* (le mot n'est pas trop fort) sur ce peuple de fourmis laborieuses ; elle est le luxe vivant et le seul luxe des négociants de Brooklyn, des manufacturiers de Chicago, des éleveurs de Cincinnati. Jeune fille, tout lui est permis, elle papillonne, s'amuse, se marie selon son gré. Jeune femme, elle se pare de bijoux qu'elle doit à la vanité de son mari et se divertit à cultiver les arts et les lettres.

Et maintenant, il est aisé de saisir les raisons de cette singulière suprématie. Pendant que nous autres, issus de souche latine et obéissant à d'obscurs instincts accumulés, nous envisageons encore, à l'exemple des Orientaux, la femme comme une mineure qui a besoin d'être assistée et protégée, les Yankees, vieux de deux siècles



de tendresse qui annonce le bonheur d'un ménage ; toutefois, l'Américain parait adorer sa femme plus qu'elle ne l'aime ; elle est si réservée ! Son influence sur les hommes est presque suprême; elle est grande dans ses prétentions, charmante dans son pouvoir ; elle éloigne bien souvent de son intérieur les habitudes d'intempérance, et c'est là un *immense mérite.*

---

et dégagés de traditions importunes, la considèrent comme une collaboratrice à laquelle des égards sont dus. Ils connaissent les étapes de leur transformation si rapide, ils savent le rôle qu'y ont joué leurs grands'mères, et que, sans elles, la conquête n'eût pas été si complète, ni si prompte.

« Joignez à ce sentiment de justice le prestige qu'exercent, sur des natures un peu rudes, la grâce et la beauté féminines, et vous trouverez tout simple que les gentlemen du Nouveau-Monde s'abîment, quand la guerre n'emploie pas autre part leur énergie, dans les délices d'un flirt ardent et respectueux..... »

ADOLPHE BRISSON.

On ne peut la rencontrer, sans qu'elle ne soit très affairée, aussi occupée à d'aimables inutilités que son mari l'est dans de gigantesques entreprises ; le golf, les réceptions, les parties de cartes, les clubs, les déjeuners, la lutte quotidienne avec les domestiques, absorbent tout son temps ; elle reste peu chez elle ; elle éprouve le besoin de calmer ses nerfs ; de se reposer, aussi voyage-t-elle beaucoup; chaque saison l'invite à visiter quelque parent de Boston ou de San-Francisco où elle a « un good time » durant deux ou trois semaines ; l'été, le bon ton l'oblige à séjourner dans les montagnes, au bord d'un lac ou à la mer ; quant à Monsieur, qu'il s'arrange; n'est-il pas à la chasse des dollars ? C'est tout ce qu'on lui demande.

L'Américaine est surtout intéressante dans les emplettes ; qui croirait qu'une aussi petite main puisse contenir et semer tant d'argent !



Miss Frances Franklins

Elle honore de visites assidues les grands magasins (paradis des femmes, enfer des maris !); elle fait son choix et avec quelle maëstria, elle dit au commis : « Portez à mon compte ! ». Le mari en sera quitte pour envoyer un chèque à la fin du mois; bagatelle !

Veut-elle rendre une visite? Le téléphone, pratique et commode, l'assure qu'elle ne se dérangera pas en vain, car le téléphone, cette merveilleuse invention, se trouve dans chaque maison américaine, pour peu qu'on soit à l'aise, au même titre que les meubles les plus indispensables.

La *femme américaine parait être plus instruite* que l'Américain qui s'adonne très jeune aux affaires ; elle continue d'étudier après la sortie du collège. Il est très fréquent de voir des dames de trente, même de quarante ans, apprendre

une langue : le français, l'allemand, ou bien les langues anciennes, le grec, le latin.

Quelle parisienne aurait ce courage ?

L'Américaine accueille l'étranger avec grande sympathie ; ses réceptions sont toujours grandioses, fastueuses ; ses dîners spirituels, plaisants, mais, *sitôt au salon, tout devient cérémonieux* ; l'entrain et la gaîté disparaissent.

Qu'on passe seul quelques instants avec une Américaine, on subit son charme ; qu'on se trouve en société avec plusieurs femmes américaines, oh ! alors, c'est la gêne, la contrainte ; plus d'expansion ; chacun s'observe et semble se méfier de l'autre et n'a de simplicité que dans la conversation. C'est un fait curieux et étrange qui déconcerte toujours les nouveaux venus en Amérique et qui ne savent comment parler, ni comment agir.

Le respect des hommes (1) qui lui est *partout assuré*, met l'américaine à l'abri des aventures ; en vérité on peut dire que l'américaine personnifie la femme honnête. (2)

Des journaux français ont publié un jour l'article suivant :

« *L'inspectrice des chapeaux.*

---

(1) « C'est le pays du monde où l'on « flirte » le plus. Et c'est sans doute pour cela que la passion y est plus rare. Le flirt commence à seize ans, continue jusqu'au mariage, sans cesse, sans repos, à travers mille caprices, mille coquetteries, mille changements, blase la sensibilité féminine, lui retire son imprévu et sa fraîcheur.....

La femme américaine et la femme anglaise raisonnent beaucoup et raisonnent très bien. Leur cerveau froid et réaliste leur montre les hommes tels qu'ils sont ; l'habitude de la liberté, le flirt les aidant dans ce travail critique, ce qui fait qu'en Amérique comme en Angleterre, *une femme ne tombe que lorsqu'elle l'a elle-même décidé* »

(Jules HURET.)

(2) L'américaine dit ce qu'elle a vu ; jamais elle ne raconte ses sensations.

Un Allemand la définissait ainsi : « L'Américaine est une poupée qu'on aurait peur de toucher. »

La question des chapeaux au théâtre a pris une telle importance en Amérique qu'elle vient d'enfanter une nouvelle catégorie de fonctionnaires.

A Bridgeport, dans le Connecticut, le bourgmestre a conféré à une dame Watson le titre et la charge, inconnus jusqu'à ce jour, d' « inspectrice de chapeaux ! »

Cette nouvelle inspectrice devra faire, chaque soir, une tournée dans divers théâtres de la ville pour s'assurer qu'aucune spectatrice ne porte une coiffure de nature à gêner les personnes placées derrière elle, si elle découvre une « coupable », elle doit s'approcher d'elle et la prier, « avec toute la politesse possible », d'enlever son chapeau. En cas de refus, elle s'adresse au directeur du théâtre et lui enjoint de faire procéder lui-même à la suppression de l'accessoire encombrant.



Mme Marcella Sembrick, du « Métropolitan Opera Cº de New-York. »

En France, où nous manquons vraiment de fonctionnaires, voilà un emploi tout trouvé. »

Tout cela est fort joli, mais par malheur, cet article n'était qu'une vaste blague contre la femme américaine. La vérité est tout autre.

Les femmes arrivent au théâtre avec un chapeau naturellement, aussitôt l'ouverture, toutes les dames retirent leur chapeau, le gardent sur les genoux ou l'épingle au dos du fauteuil placé devant elles.

Si l'une d'elles l'oublie, le spectateur placé en arrière la prévient et elle s'exécute de bonne grâce. Au besoin, le jeune homme chargé de placer les spectateurs lui demande de le faire, et toutes, jeunes ou âgées, obéissent à la règle.

Il nous parait intéressant, à propos des femmes américaines, de mentionner cette amusante anecdote que racontait récemment un journal de New-York. Elle est bien

américaine ! Vous vous en convaincrez par sa lecture.

« A l'occasion de son 82e anniversaire, M. Alfred-A. Howlett, ex-banquier et millionnaire, a donné à Syracuse (New-York) un banquet auquel ont assisté 150 veuves.

« M. Howlett, comme de juste, présidait ce banquet et a été le seul homme à y assister. Il s'est paraît-il, beaucoup amusé et a promis d'en donner un autre. Qu'on se le dise dans le monde des veuves, car elles sont toutes invitées, l'ex-banquier a, en effet, modestement avoué qu'il n'avait jamais ri de sa vie comme â ce banquet et qu'il avait hâte de recommencer la fête.

« Le menu, inutile de le dire, était excellent; la cuisinière étant une veuve qui, à Syracuse, passe pour être un cordon bleu comme on n'en trouve pas ailleurs. Un orchestre, au cours du dîner, orchestre composé de femmes, a fait entendre les meilleurs airs de son répertoire. La *Valse des Veuves*, une valse très langoureuse, a été très applaudie par les invitées. Le *Quadrille des veuves* a également été très goûté.

« Comment peut-on trouver sur terre des gens qui, en parlant des veuves, vous disent : « Méfiez-vous des veuves », s'est écrié M. Howlett. Ces femmes sont admirables, et, j'ai la meilleure opinion de toutes celles qui ont assisté à mon banquet. »

« Toutes les veuves invitées par M. Howlett qui s'étaient rendues à ce banquet ont été unanines à déclarer qu'elles n'avaient que des éloges à faire sur l'amphitryon, un homme très vert malgré ses 82 ans, et quelques-unes, et non des plus mûres, auraient déclaré être prêtes à convoler en justes noces avec un homme aussi aimable et qui, de plus, est archimillionnaire. »

*
* *

Voulez-vous vous rendre compte de la puissance féminine, doublée si souvent d'excentricité de l'autre côté de l'Océan,

lisez ce curieux entrefilet publié par un journal *Le Courrier des Etats-Unis,* sous ce titre suggestif : *Les douze commandements de Mme Byron Sutton.*

Wilkesbarre (Pensylvanie), 28 septembre. « — M. Byron Sutton vient d'être arrêté sur une plainte de sa femme Dora qui avait accusé son mari de l'avoir abandonnée. Il a été acquitté après avoir lu au juge une copie des douze commandements de sa femme, qui méritent de passer à la postérité :

« 1. Vous lèverez tous les jours à cinq heures du matin sans que je sois obligée de vous réveiller.

« 2. Vous fournirez ce qui est nécessaire pour la confection d'un gâteau par semaine.

« 3. Vous fournirez ce qui est nécessaire pour la confection de plusieurs tartes par semaine.

« 4. Vous achèterez vingt-cinq sous de bœuf, deux fois par semaine, le mardi et le samedi.

« 5. Vous achèterez vos vêtements et ferez en sorte d'être toujours très propre de façon à me plaire.

« 6. Vous ne tiendrez pas des propos vulgaires et ne blasphémerez jamais.

« 7. Vous irez tous les dimanches à l'église de Wyoming et vous ferez en sorte que je n'aie pas à être continuellement après vous pour que vous arriviez à l'heure.

« 8. Enlevez les affaires de votre mère et renvoyez-lui sa vache, car je n'ai pas le temps de m'en occuper.

« 9. Vous achèterez tous les jours deux pintes de lait.

« 10. Voulez-vous prendre un bain au moins une fois par semaine ?

« 11. Ruth ne doit pas faire des courses, acheter ou porter des paquets.

« 12. Vous devez essuyer vos pieds avec soin chaque fois que vous rentrerez à la maison.

Mme Dora Sutton, depuis que le juge a donné raison à son mari, est plus irritée que jamais et a juré que ce dernier

ne rentrerait au domicile conjugal que le jour où il aurait signé une déclaration dans laquelle il consentira à observer en tous points ses douze commandements.

Les femmes américaines ont toutes les énergies et toutes les audaces. Le 9 octobre dernier, on signalait de Fort-Worth (Texas) que Melle Laura B. Payne, demeurant en cette ville, venait d'accepter la candidature au Congrès qui lui est offerte par le parti socialiste. Cette femme, qui est un orateur de grand talent, a commencé dans cette ville et les environs à prononcer de violents discours contre les trusts, les capitalistes, etc.

Quoique aucune femme n'ait encore siégé au Congrès, il n'y a pas de loi dans la Constitution qui puisse l'en empêcher, si elle se trouve un jour être élue.

*
* *

Dans une belle lettre de notre confrère M. Gaston Deschamps, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, critique littéraire du Temps, nous trouvons une bien jolie description et *appréciation de la beauté féminine américaine.* (1)

Alors que l'éminent critique se trouvait aux Etats-Unis où il faisait des conférences, il écrivait cette lettre dans laquelle il s'occupait des jeunes filles américaines et de leur éducation au point de vue physique. Nous en extrayons la plus grande partie et celle relativement spéciale à la *beauté des Américaines.*

(1) A San-Francisco, « les femmes sont grandes avec un teint magnifique de camélia rose ; beaucoup sont brunes. Fait assez original : dans ce pays de soleil, pas une ombrelle dans les rues, pas un éventail au théâtre. » JULES HURET.

Les Américains écrivait-il, sont très fiers — avec raison — de la *beauté très spéciale et véritablement naturelle* par laquelle leurs femmes et leurs filles, blondes ou brunes, septentrionales avec dignité ou méridionales avec fougue, se recommandent aux regards admiratifs de l'univers civilisé....

« Chaque soir, après la fermeture des bureaux et la clôture des palestres, l'Américain, même lorsqu'il n'est que millionnaire, quitte ses vêtements de travail ou de son équipement de gymnaste, revêt un habit noir avec plastron blanc, cravate blanche, bottines vernies ; il pique à sa boutonnière un gardénia, et vaque ainsi paré, aux agréables devoirs de la vie mondaine.



Club d'Eté.

«L'Américaine, ayant achevé ses courses, s'apprête à soutenir victorieusement, dans un cadre de luxe radieux et d'éblouissante lumière, la lutte pour la beauté.

«En ce pays, les préoccupations esthétiques elles-mêmes et les soucis d'idéalisme sentimental sont soutenus par

ce tenace esprit de méthode qui n'abandonne jamais les Américains.

« Notre Descartes, en son *Discours de la méthode*, a déclaré que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée » que nous avons, presque tous, de l'esprit, mais que nous ignorons habituellement la manière de nous en servir. Les Américains ne sont pas éloignés de penser qu'une femme à moins d'être irrémédiablement disgraciée de la nature, possède presque toujours *le moyen de plaire ou de toucher*, les cœurs, et, par conséquent, d'attirer les messieurs irrésistiblement conquis, les messieurs sérieux qui épousent.

« Donc, en cette contrée où la volonté ne doute de rien, on s'est mis, bravement, *à fabriquer de la beauté.*

« J'ai visité quelques-unes de ces universités de jeunes filles, qui doivent compter parmi les principales nouveautés du nouveau monde, et qui étonnent le voyageur, l'attirent et le retiennent par leur charme impérieux.

. . . .

« J'ai vu l'immense et coquette cité féminine de Wellesley, avec son parc, ses bois, son lac, ses pelouses, ses délicieux cottages, dispersés comme en un décor de féerie ; sept cent jeunes filles habitent ce domaine idéal. Elles sont venues de l'Illinois ou de la Pennsylvanie, du Nebraska ou de la Louisiane, et même de plus loin. La plus récente statistique de Wellesley constate la présence de deux étudiantes nées chez les Turcs. Or voici le programme de Wellesley :

« Greek, Latin, Archœology, German, French, Italian, Spanish, English, Philology, Hebrew, Biblical History, English, Literature, Philosophy, History, Economics, Pare Mathematics, Applied Mathematics. Chemistry, Physics, Geology, Botany, Pedagogy, Bibliography, Elocution, Arts, Music...

« Voilà bien des choses, et qui risqueraient sans doute d'infliger une ride précoce au front virginal des travailleuses

de Wellesley, je craindrais de voir leurs blanches épaules plier sous ce fardeau, si je n'étais rassuré par l'article de leur programme qui associe au labeur de l'intelligence les exercices du corps. Cet article est intitulé : « *Physical Training.* » J'y apprends que « l'entraînement physique » des jeunes filles de Wellesley est l'objet d'une constante sollicitude. Pour être hélléniste, philologue, zoologiste, bibliographe, géologue, historienne ou mathématicienne, *on n'en est pas moins femme. Et le premier devoir d'une femme c'est d'être belle.* C'est pourquoi le programme du « Physical Training » est ainsi conçu : « Chaque étudiante de première année passe un examen physique total comprenant des mensurations et des épreuves énergiques. » Ce n'est pas tout. L'étudiante ainsi mesurée, contrôlée, passe, à la fin de l'année scolaire, un second examen physique où l'on apprécie les résultats acquis. Le gymnase de Wellesley est équipé à la suédoise. Une directrice et une répétitrice président les manœuvres de cette palestre où l'on organise des jeux athlétiques. (1) Les jeunes filles de Wellesley apprennent aussi à manier d'un bras musculeux, l'aviron et la godille.

Elles montent à cheval. Et un cours de natation leur est professé, par des nageuses émérites, dans une piscine spécialement aménagée pour leurs ébats de sirènes.

J'ai vu sur une montagne du Connecticut, parmi la neige qui drapait de blanc les roches noires, et qui précisait, comme un dessin à l'encre, les entrelacs des arbres dépouillés, j'ai vu le phalanstère où s'instruisent et s'amusent les cinq cent cinquante jeunes filles de Mont Holyoke. C'est encore un rendez-vous où sont représentés tous les Etats de l'Union, le Maryland, le Maine, l'Alabama et le Kansas,

(1) « Beaucoup de vos jeunes filles sont des joueuses passionnées de poker; elles boxent et font de l'escrime comme les hommes, envahissant dans les trains les compartiments de fumeurs, jouent aux courses et spéculent à la Bourse. » Cl. Moffett.

le Michigan et le Missouri ont envoyé, dans cette communauté studieuse et sportive, un bataillon de grandes écolières, blondes ou brunes, *à qui l'on enseigne consciencieusement l'art d'avoir de la science, de la santé et, s'il se peut, de la beauté.*

Le programme intellectuel de Mount Holyoke est encyclopédique.....

Mais le « Physical Training » n'est point négligé. Ici encore on soumet les étudiantes à un examen préalable... On se propose d'accroître leur force musculaire... Hors du gymnase, on enseigne l'art de ramer, de patiner et, dans les beaux jours d'été, on demande un surcroît d'adresse et d'agilité à la raquette du tennis.

....

Mais, ce que les jeunes américaines préfèrent, c'est le jeu du « Bas ket ball ». Il faut les voir, commodément et sommairement vêtues d'un costume de serge bleue, très simple et très court, se diviser en deux camps, lancer la balle vers la haute corbeille qui semble inaccessible, et vers laquelle est tendu tout l'effort des bras nus, des reins cambrés, des jarrets flexibles. Les joueuses de « *bas ket ball,* » afin d'attraper la balle fantastique qui rebondit au-dessus de leurs chevelures dénouées, sont obligées de courir comme Atalante, de sauter, de gambader, et parfois de tomber avec bonne humeur en de brusques culbutes. La coquetterie féminine n'abandonne jamais ses droits.

Elles savent que ces divers mouvements, soulignés par la complaisance d'un gentil costume de zouaves, sont en gestes plastiques et en attitudes sculpturales. Elles profitent de cette occasion pour montrer vaillamment qu'en Amérique les femmes savantes ne portent pas toujours des bas-bleus.

Bref, le nouveau monde est un gigantesque atelier de beauté. On n'y sculpte peut-être pas assez de belles statues en bronze ou en marbre. Mais on y façonne des idoles vi-

vantes. Les professeurs de gymnastique, véritables statuaires des temps nouveaux, pétrissent amoureusement cette glaise divine que les poètes ont si souvent célébrée :

Chair de la femme, argile idéale, ô merveille !...

Avec quelle émulation, avec quel enthousiasme les mécaniciens de New-York ou de Chicago inventent toutes sortes de mécaniques destinées à mettre en valeur, en équilibre et en relief tous les avantages des Américaines, Ils n'oublient aucun muscle. Ils pensent à tout, depuis l'extrémité des pieds roses jusqu'au bout du nez et à la racine des cheveux. Aucune pièce de la merveilleuse charpente ne les laisse indifférents.

. . . .

. . . .

Et notre cher confrère, Gaston Deschamps, termine sa belle et intéressante lettre en disant :

« Si l'on veut juger des résultats de cette culture intensive, il suffit de se promener qnelques instants, après déjeuner, sur les trottoirs de la cinquième avenue à New-York. Là, on est *vraiment frappé d'admiration* par la santé vermeille, par la taille svelte et par l'allure indépendante des belles inconnues, dont la démarche conquérante s'empare de l'asphalte avec vigueur.

D'ailleurs, on peut apprécier la *beauté américaine* sans sortir de chez soi, en jetant simplement un coup d'œil sur les journaux illustrés et sur les revues ornées d'images. Les Américains, en effet, publient avec un *juste orgueil* l'effigie des jeunes filles et des jeunes femmes qui leur paraissent dignes de *remporter le prix de la beauté. Le* « Metropolitan Magazine » vient de reproduire la photographie d'une délicieuse miss, très adulée par la Société de New-York et de Boston. Le même recueil publie les portraits de plusieurs actrices, revêtues de leurs plus beaux atours, et indique les prix des toilettes dont elles sont parées : une robe de visite, en panne blanche,

300 dollars ; un paletot de fourrure, 1000 dollars, et ainsi de suite. *On ne saurait payer trop cher ce qui est destiné à rehausser la fière beauté des américaines.* All right !.....

D'autre part, notre confrère M. C. de Varigny qui a étudié la vie d'Outre-Mer et particulièrement l'Empire américain (« The American Empire » comme il l'intitule lui-même) a consacré une de ses consciencieuses et intéressantes études à l'*Influence de la femme américaine.*

« Longtemps, a-t-il dit, la femme fut peu de chose : un accident dans l'histoire des peuples comme dans la vie des hommes ; elle est beaucoup aujourd'hui, et déjà, répudiant les méthodes surannées, historiens, voyageurs, philosophes et naturalistes ne s'enquièrent plus uniquement, dans l'étude d'une nation, des tendances politiques, du mécanisme administratif, du mouvement économique, mais aussi des usages et des coutumes de la vie sociale, de *ce milieu dont la femme est le centre,* où son action prédomine, déterminant parfois ces grands courants qui entraînent les peuples (1). . . . .

. . . .

« Quoi qu'en dit le plus misogyne des philosophes, Schopenhauer, qui n'a pas eu aux Etats-Unis, — qu'il admirait fort sans les connaître et qui, le connaissant l'ont médiocrement goûté, — le succès qu'il obtint en Europe, *la femme américaine* semble avoir pris à tâche de démontrer qu'elle n'est pas uniquement une machine à dépenser de l'argent.

« Si elle en dépense, elle en apporte et, ce faisant,elle est, on ne saurait le nier, l'un des agents les plus efficaces de l'évolution à laquelle nous assistons, de ce rapprochement entre les Etats-Unis et l'Angleterre qui semblent présager, dans un avenir prochain, à la race anglo-saxonne l'influence

---

(1) L'Américaine, a dit un écrivain espagnol, a deux patries : la sienne et celle où quelque noble action lui a fait battre le cœur.

prépondérante dans le domaine politique, maritime, commercial et financier. Sans cette influence nouvelle, l'aristocratique Angleterre se démocratise, la démocratique union s'affine. Les millions de l'Amérique redorent les blasons d'Albion et l'afflux d'un sang nouveau infuse une force nouvelle à une classe dirigeante qui s'appauvrissait ; le prestige historique d'une oligarchie de naissance fait oublier l'origine, souvent brutale, parfois scandaleuse, de fortunes nées d'hier, et voile de grâces féminines des millions insolemment conquis.

« Et il n'en va pas seulement ainsi pour l'Angleterre. En 1890, plusieurs femmes de haut rang se trouvaient réunies dans l'un des salons d'attente de l'Impératrice d'Allemagne. De passage à Berlin, elles avaient sollicité la faveur d'une audience par leurs ambassadeurs respectifs, et une lettre du grand chambellan leur avait indiqué le jour et l'heure auxquels l'impératrice les recevrait. Elles ne se connaissaient pas ; Anglaises, Russes, Autrichiennes, Italiennes, le hasard des voyages les réunissait pour la première fois. L'heure de la réception était passée et la souveraine ne paraissait pas. S'adressant à sa voisine, l'une d'elles exprimait son étonnement de ce retard, s'excusant de son impatience par le fait qu'en sa qualité d'Américaine elle était encore peu au courant de l'étiquette des cours. Son interlocutrice lui répondit en souriant qu'elle aussi était Américaine d'origine, mariée depuis peu à un grand seigneur autrichien. Les autres se rapprochèrent prirent part à la conversation et furent stupéfaites de constater que toutes les six étaient des Etats de l'ouest et de la nouvelle Angleterre.

« Le fait est qu'on n'est plus à compter, surtout en Angleterre, les alliances qui transforment en duchesses et marquises anglaises les riches héritières de l'Amérique. Dans ce milieu nouveau elles tiennent dignement leur place, elles jouent bien leur rôle....

Et, effectivement, nous pouvons citer ici à titre d'exemples quelques beaux noms : Voici miss Consuelo Vanderbilt qui est venue occuper comme duchesse de Marlborough, le palais si beau, le palais historique de Bleuheim. Elle y succédait à une compatriote Lilian Hammersley. Cette dernière devenue veuve avait épousée lord William Beresford.

Miss Adele Grant, comtesse de Sussex, châtelaine de Cassiburg Park est la fille du richissime Beach Grant de New-York.

D'autre part, M. Joseph Chamberlain l'un des hommes politiques contemporains de la Grande-Bretagne a épousé miss Mary Endicott, renommée aux Etats-Unis pour sa fortune et sa grande beauté. « Sa résidence de Highbury, à Moor green, écrivait un confrère, est l'un des centres politiques et intellectuels de l'Europe. Diplomates, savants, écrivains y affluent ; sa bibliothèque de Highbury est célèbre, célèbre aussi la merveilleuse collection d'orchidées, fleurs favorites de M. Chamberlain, et pour l'entretien desquelles elle a fait construire des serres gigantesques. »

Citons encore miss Jenny Chamberlain, l'une des beautés célèbres de la ville de Cleveland, qui a épousé sir Herbert Naylor Leyland et est devenue la châtelaine de Hyde Park House.

Une Californienne, miss Virginia Bonynge a épousé le viconte Deerhurst et est devenue la châtelaine de Croome Court, résidence historique crée par l'un des plus célèbres dessinateurs de l'Angleterre, Brown.

Une autre américaine miss Consuelo Yznaga est devenue vicomtesse de Mandeville. Par sa beauté, son esprit, ses millions elle est aussi devenue l'une des reines de l'aristocratie anglaise et la châtelaine de Kimbolton, près Huntington où naquit Cromwell.

Lady Curzon, la femme de l'ancien vice roi des Indes n'est autre que miss Mary Leiter, la fille d'un millionnaire

de Chicago. Elle a tenu longtemps sa cour au monumental « Government House », dans Calcutta, « la ville des palais ».

Nous terminerons cette petite et restreinte nomenclature en citant des paroles de M. C. de Varigny.

« Ce n'est pas seulement à ses millions et à sa beauté que la femme américaine est redevable de l'influence qu'elle exerce et du rôle qu'elle joue. La ploutocratie est d'origine récente et en date guère de plus d'un demi-siècle. *Si l'Union américaine est l'un des premiers pays du monde, elle le doit en grande partie à la femme* qui fut, dès le début, un important facteur de son étonnante prospérité. Consciente, aujourd'hui, de la puissance de l'argent, elle vise haut, et ses moyens d'action sont à la hauteur de l'œuvre qu'elle entreprend. »



LE MARIAGE

LE mariage aux Etats-Unis n'est pas une affaire de sentiment. — Le jeune homme sérieux et posé ne contracte une alliance que lorsqu'il est en mesure de supporter les charges d'un ménage ; *il prévoit ce que sa femme lui coûtera* et il n'hésite pas à rester fiancé 4 ou 5 ans.

Quant à la jeune fille, l'amour n'entre pas toujours dans ses vues, l'âge n'entre pas non plus en considération ; elle prend le mari de son choix et ne s'engage qu'après avoir épuisé tous les plaisirs de société et aussi quand elle est sûre de trouver auprès de son mari le même confort que chez son père.

En France, on demande toujours : Quelle dot a-t-elle ? — En Amérique : Quelle est sa position ? Combien gagne-t-il ? Quelles sont ses espérances ?

Exception toutefois pour les « Nobles Etrangers ! » Marquis, Duc Comte, ou Baron, la riche Yankee troque ses écus contre un titre !

Quand sur les boulevards, on voit passer un fils de Preux, ***matrimonial american***, cousu de dettes, sans crédit et contraint aux expédients, on dit qu'il est à la recherche du petit lingot d'or. « Les nobles font prime sur le marché ! »

Un petit déjeuner à New-York, quelques mois dans la haute société de Boston ou de Washington et le duc, le marquis, le comte ou le baron épousera une jolie femme dorée sur tranches !

Dans un des journaux de New-York, on pouvait lire en première page :

« Voici un marquis à la chasse d'une héritière. »

« Il est de vieille souche et désire un peu plus de 100.000 dollars pour son titre. »

New-York, 22 avril 1903.

« Armé de documents pour prouver sa noblesse, le marquis Arthur de Mayo Durrazzo de Naples (Italie) vient d'arriver à New-York avec l'intention avouée d'épouser une héritière américaine et pour montrer sa sincérité, il a récemment fait faire des annonces à ce sujet.

Le marquis pense que New-York est la Mecca pour les héritières : « Il y a plus d'argent à New-York que dans toute l'Europe, » répond-il, quand on lui demande pourquoi il était venu à New-York plutôt que d'aller dans une autre grande ville.

Vous voyez, ajoutait le marquis, je suis jeune et j'aimerai pour femme une jeune et belle Américaine avec une dot importante ; je suis ici pour la trouver. Les filles américaines sont jolies au-dessus de toutes les autres. »

Et comme on lui demandait si les 100.000 dollars seraient une dot suffisante, il répondait : « Oui, mais ce n'est pas beaucoup en comparaison de l'honneur qu'apporte mon titre. Ma famille est à peu près vieille de 650 ans et possède de grandes propriétés aux environs de Naples. »

« Des passeports de Naples, signés par le maire, certifient que : « Arthur, marquis de Mayo Durrazzo, est d'un caractère bon et moral et qu'il est le fils de Farccois, marquis de Durrazzo, un riche habitant de Naples.» —

Les Américains se montrent fort jaloux des Etrangers qui enlèvent les riches héritières à l'Union. (1) On comprend

---

(1) Le 1er mars 1905, le comte Charles de Cuci, neveu du pape Léon XIII, débarquait à Hoboken, venant du steamer *Kaiser Wilhem* pour tenter de renverser les obstacles à son mariage avec

mal cette antipathie puisque les filles se marient de leur pleine volonté ; c'est la loi Monroë une fois de plus qui commande probablement l'esprit américain. Le comte Boni de Castellane a défrayé tous les jours la chronique ; on allait jusqu'à s'occuper des dépenses de sa table ; on ne lui a pas pardonné de dépenser les millions des Gould !

Le comte de Yarmouth qui obtint la main de miss Alice Thaw de Pittsburg n'échappa pas aux injures habituelles ; en guise de vieux souliers, de riz, que, suivant la vieille coutume irlandaise, on jette aux nouveaux mariés pour leur souhaiter bonne chance et toutes sortes de prospérités dans leur ménage il eut à répondre aux huissiers, gens de loi qui le poursuivirent jusqu'à la cérémonie nuptiale. Les journaux eux-mêmes débitèrent sur le comte des histoires horribles ; on eût cru à un brigand de la Macédoine égaré au milieu de la civilisation. Vraiment si l'argent n'entrait qu'en jeu, s'il n'y avait pas un peu d'amour dans l'union avec une riche américaine, il y aurait de quoi se sauver, car il faut avoir du courage pour affronter de pareils outrages.

Le code civil américain accorde la plus large protection à la femme, aussi, les drames du vitriol ou du revolver sont-ils presque inconnus.

La femme américaine est si occupée qu'on ne voit point de grandes passions, du moins, ni les romanciers, ni les journaux n'en parlent, ou alors, cette passion n'est pas raisonnée et n'est que de l'extravagance.

Une jeune fille peut toujours se faire épouser ou obtenir une forte indemnité au cas où le fiancé manque à sa parole ; avec une dot, elle n'a que de l'embarras dans le choix d'un

---

une riche héritière de Pittsburg, miss Elisabeth R..., qui devait avoir lieu à Londres, en novembre 1906. Au débarquement, les journaux lui apprirent que sa dulcinée était mariée de la veille à M. Frank B. S. un avoué. Les jounaux américains ne manquèrent pas de blaguer ce nouveau carabinier qui arrivait en retard.

mari. Cela caractérise bien le sens pratique du pays. Par contre, les jeunes gens sont discrets et prudents ; ils s'amusent à la sourdine et ne se vantent jamais de leurs conquêtes. « Nous n'écrivons pas, disait l'un d'eux ; un seul mot de tendresse dans une lettre peut avoir de trop grandes conséquences et nous obliger à l'hymen ou à l'indemnité!» (1)

Dernièrement, un honorable sénateur était appelé devant le tribunal de Washington pour refus d'épouser une jeune fille à laquelle il avait, paraît-il, promis le mariage ; comme seule preuve, la plaignante a allégué qu'ils étaient descendus ensemble dans un hôtel et qu'ils y avaientété inscrits sous le nom de Monsieur et Madame.Le sénateur fut condamné à 250.000 francs d'indemnité ! !..... C'est quelquefois une bonne affaire, quand on est riche, de pouvoir ainsi éluder la chaîne trop pesante dans certaines circonstances.

En voici un autre qui a pu échapper aux rigueurs de la loi ; la jeune fille expliqua que son fiancé lui avait rendu des visites régulières, qu'elle avait appris l'allemand pour mieux comprendre son futur mari, que les leçons lui ont coûté beaucoup d'argent, qu'elle a aussi dépensé pour les vêtements de la cérémonie, mais qu'à l'heure dite, elle n'a vu personne.

L'explication du jeune homme est amusante : « Son amour pour la jeune fille est très grand, très sincère, mais sa santé est devenue mauvaise et conséquemment il ne peut tenir sa promesse ; quand il sera en meilleur état, il remplira ses engagements. » Il lui sera toujours facile de trouver un médecin complaisant..... ; il sera forcé de rester céliba-

(1) Un maire qui n'est pas galant pour les américaines, c'est sûrement le maire Hurley de Salem près de Boston. Il a pensé que les membres de la police municipale avaient toujours donné trop d'attention au beau sexe et il a nommé un homme pour réformer ce « Vice. » Il faut noter que le dit maire est célibataire et qu'il déclare *n'avoir jamais été embrassé !*

toire, mais il aura toujours la gentille ressource des consolations.

Un fermier de Bowling Green-Ohio, poursuit de ses assuidités depuis huit ans une fiancée et se décide à ne plus convoler. Sa défense est «tordante»: Il est, dit-il, un homme petit ; sa fiancée qui était alors mince pèse 319 livres au lieu de 125. Comment pourrait-il la prendre sur ses genoux comme il le faisait dans les premiers temps ? » Le tribunal l'a condamné à 25.000 francs d'indemnité.

A Balbston Spa, dans l'Etat de New-York, miss P*** a déclaré que T*** l'avait embrassée 1236 fois en 14 ans et elle a réclamé au tribunal 15.000 francs de dommages, soit 10 fr. 42 centimes par baiser ; chacun d'eux était d'ailleurs accompagné d'une déclaration de ce genre : « Je vous aime « je veux mourir pour vous » ; « je ne peux vivre sans vous » « je pense à vous chaque minute et toute la nuit je rêve de vous » ; « quand pourrai-je parler à votre papa ? »

Et elle ajoutait (oh ! charmante comptable amoureuse !) qu'elle savait combien de fois son fiancé avait dîné chez elle, car elle tenait compte de tout ; elle n'a pas dit, par exemple, — et c'est dommage ! — si elle faisait sonner un Cash register à chaque baiser. qu'elle recevait.

Le tribunal lui a accordé les 15.000 francs.

A Ohama, une fiancée traduisit en correctionnelle son futur fiancé pour mauvaise conduite et le fit condamner à 25 francs d'amende.

Son crime ? Il avait ri à l'enterrement de sa future belle-mère ! Les Américains ont cela de commun avec les européens , ils abhorrent belle-maman qui, au théâtre comme à la ville, est sujette à de nombreuses plaisanteries et moqueries.

Les Etats-Unis d'Amérique sont le pays où se passent les plus grands événements et aussi les choses les plus excentriques : Quelques mariages tiennent du roman de cheval lerie, du hasard et même du vaudeville. Il est nécessaire

d'ajouter que les véritables Américains n'en sont pas toujours les auteurs ; l'union entre des personnes de différentes nationalités produit un genre d'esprit spécial, difficile à analyser et aux idées bizarres. Qu'on en juge :

Dans le *Leader* de Pittsburg, en première page et en gros caractère, on pouvait lire : « P. C***, de Glenswood, âgé de 34 ans veut se marier sans les ennuis de faire la cour ; à cet effet, il fit insérer une annonce dans un journal, déclarant que si aucune fille ne se présentait, il resterait garçon toute sa vie. Au reporter qui l'interwiewa, il dit : « Je désire me marier et être heureux ; toutefois comme j'ai vécu jusqu'à maintenant sans femme, je puis encore continuer. Je désire ne pas faire de cour ; c'est ennuyeux et on perd du temps ; et puis on n'est pas certain de réussir je ne veux ni subir le mépris d'une femme, ni devenir la risée de mes amis. Pour les filles qui viendront me voir j'habite tel numéro de telle rue ; je suis toujours chez moi, le meilleur moyen « pour me trouver est de descendre du tramway à tel endroit ».

M. Willis J. Bailey, gouverneur du Kansas, n'a pas fait d'annonces, mais les journaux ont tenté le beau sexe pour lui ; ils ont publié son portrait, assuré qu'il était riche et qu'il fallait une maîtresse de maison à l'hôtel du gouverneur, que cet hôtel splendide avait coûté à l'Etat 350.000 francs ; l'article finissait en détaillant les charmes de M. Bailey : yeux bleus, cheveux bruns, taille ordinaire, etc.

Miss C. P*** de Deway Station jeta dans la rivière Monongabela une bouteille dans laquelle elle avait enfermé une lettre priant la personne qui la trouverait de lui écrire en vue du mariage ; l'année suivante la bouteille fut ramassé près de Stenbenville, par M.T. M*** qui répondit aussitôt ; un mariage s'ensuivit.

S. B. S***, âgé de 55 ans, affiche la notice suivante au bureau des postes de Rockland :

« Par la présente, j'informe mes amis que je me marierai le 15 avril, à 5 heures, devant ma maison. Tous sont cordialement invités à assister à la cérémonie ».

Très pratique ledit gentleman ! Il commençait à faire des économies avant le mariage ; songez donc, pas de lettres d'invitation, pas de timbres !

Un étudiant de Chicago, W. H*** rencontre à la promenade miss Myrthe ; il en tombe tout de suite éperdûment amoureux et la demande en mariage. La jeune américaine a peine à le croire ; devant son insistance réelle, elle lui impose une épreuve point banale ; il devra gravir les escaliers de Masonic Temple, en la portant dans ses bras. Le Masonic Temple récemment incendié, n'a que dix-neuf étages ; excusez du peu... ! Il fut convenu que le jeune tourtereau aurait la faculté de s'arrêter quatre fois mais qu'il ne pourrait se reposer plus de cinq minutes en tout. La gageure fut tenue. On ne dit pas s'ils furent heureux et contents !

Rochester. N. Y. détient un record digne d'avoir été narré par Alexandre Dumas, l'incomparable conteur. R. N*** partit aux Philippines, laissant au pays une fiancée qui promit de l'attendre. Le jeune soldat prit part à 12 engagements et faisant partie d'une colonne volante, il fut dans l'impossibilité pendant 18 mois d'écrire et de recevoir des lettres. Revenu à Manille, il apprit que la jeune fille le croyant mort, s'était sans tarde fiancée à un autre. Vite il s'embarqua et arriva chez lui pour apprendre que sa fiancée venait de partir à l'église pour être mariée au nouvel élu de son cœur. Il courut à l'église, chuchota quelques mots à l'oreille de son amie et revolver au poing il ordonna à son rival de déguerpir. Deux minutes plus tard il était marié.

Souvent de jeunes demoiselles nous ont dit : « En France, les parents marient leurs enfants et c'est « terrible »! En Amérique, nous nous marions comme nous voulons. » Cela

ne prouve rien du tout ; en France, les parents ont tort et en Amérique les enfants n'ont pas raison !

Une jeune fille rencontre un jeune homme dans la rue ; ils se sourient, se plaisent, se procurent un permis qu'ils obtiennent facilement sans papiers et le premier pasteur ou le premier juge de paix (1) les marie ; ces derniers ne s'assurent jamais de l'identité, ni de l'âge des futurs époux. A Colebrook (New-Hampshire), George C***, âgé de 17 ans, a pu être marié à une enfant de onze ans, Annie C*** ; il lui a suffi d'assurer au juge de paix qu'il avait 20 ans et que sa fiancée en avait 14.

Un jeune employé de la poste de Mont-Vernon C*** âgé de 18 ans enleva une jeune fille qui comptait seulement 16 printemps et dont les parents s'opposaient à leur mariage ; leur équipée mérite d'être narrée.

Apprenant qu'on allait les séparer, ils résolurent de brusquer les choses et de se marier tout de suite. Un dimanche, ils se rendirent successivement chez plusieurs ministres du culte, qui, en raison de leur âge, refusèrent de les unir. Sans se laisser décourager, le couple alla sonner à onze heures du soir à la porte du maire qui connaissant leurs familles les envoya tout simplement promener ; ne trouvant aucun fonctionnaire ou magistrat qui consentît à les déclarer mari et femme, ils trouvèrent enfin un conseiller municipal à moitié endormi, qui prononça la formule légale. Quelques instants après, les deux jeunes gens rentraient dans leurs familles respectives et leur annonçaient avec enthousiasme qu'ils étaient bien mariés. Tête des parents !

Quelquefois, par exemple, ceux-ci se fâchent et interrompent la lune de miel. A Névada (Missouri), une scène

(1) Le juge de paix (justice of the peace), magistrat local élu par le suffrage populaire dans la plupart des Etats, est le dernier magistrat de la hiérarchie judiciaire : Ses attributions, son traitement, la durée de son mandat varient suivant les contrées. »

tragi-comique a diverti tous ceux qui en ont été les témoins.

Une jeune femme mariée de la veille, sans le consentement des siens, reçut en pleine rue une verte correction. Elle s'était enfuie avec son amoureux et bientôt le mariage avait été célébré. Le père et les deux frères de la fugitive se mirent à sa recherche et l'ayant rencontrée dans les rues de Névada, son père lui administra une grêle de coups de fouet sur les épaules pendant que ses deux frères, armés chacun d'un revolver tenaient en respect son mari. Malgré les doléances, il lui fallut monter dans une voiture et réintégrer la maison paternelle.

Ch. T*** fils du directeur d'une importante usine de Pittsburg, s'étant marié à l'âge de 16 ans avec son institutrice, fut, sur la plainte des parents, mis dans une maison de correction ; relâché sur parole à condition qu'il ne vivrait pas avec sa femme et n'ayant pas tenu sa promesse, il fut de nouveau enfermé, malgré les supplications de sa femme et malgré leurs deux enfants qui restaient à la charge de la mère. Le mariage était légal et les époux ne pouvaient vivre ensemble ! Quelle anomalie ! Car un homme qui déserte le toit conjugal est arrêté sur la simple requête de sa femme.

Singulier contraste : Dans la même ville et à peu près à la même époque, un jeune homme de 22 ans épousait une veuve de 63 printemps ; cinq jours après l'hymnée, il s'enfuyait avec d'amers regrets ; il fut mis en prison jusqu'à ce qu'il consentît à reprendre la vie commune.

A Chicago, un jeune tourtereau de 80 ans (vous avez bien lu !) épousa une jeune tourterelle de 70 ; deux semaines après, le mari partit ; sa femme le fit arrêter ; au tribunal, on constata que l'accusé s'était remarié pour la dixième fois.

La validité d'un mariage n'est point nécessairement soumise à des cérémonies officielles strictes et graves. A Philadelphie, on a célébré le mariage de miss E. L*** et de

M. T. W*** suivant le rite de la société des amis (*Society of Friends*). La cérémonie s'effectua avec la plus grande simplicité et la plus imposante solennité ; il n'y avait ni pasteur, ni officier public ou autre personnage autorisé à unir. Dans un salon où étaient assemblées une cinquantaine de personnes, au milieu du silence le plus complet, le jeune homme se leva et annonça qu'il désirait prendre pour épouse la femme placée à son côté ; à son tour, la jeune fille fit une semblable déclaration et alors tous les invités signèrent leurs noms sur un registre comme témoins.

Un mariage par téléphone n'est pas rare ; M. R. L*** se trouvait à Stanton (Tennesse) et miss K. C***, sa fiancée, à Patoka (Indiana) ; une distance de 300 milles sépare les deux villes ; retenu par ses affaires et ne pouvant venir auprès de sa future femme, M. L*** décida de recourir au téléphone. Miss C*** vêtue d'une belle robe de soie rose, se plaça auprès de l'appareil en compagnie d'un ministre du culte qui procéda à la cérémonie absolument comme si le futur avait été là ; les demandes et les réponses furent transmises par le téléphone et entendues de toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle. Après le dîner de noces miss L*** s'en alla rejoindre son mari.

Même procédé fut employé pour unir un marchand de Hopkinsville à une jeune veuve de Dayton ; ils ne s'étaient jamais vus ; un échange de photographies et de tendres lettres avait suffi pour qu'ils s'aimassent. Un ministre accompagné de la future se rendit chez un pharmacien ayant le téléphone et demanda la communication avec Hopkinsville ; tenant le recepteur à l'oreille, il engagea une conversation avec le fiancé qui répondit d'une façon claire et catégorique aux questions qui lui étaient posées ; les paroles sacramentelles furent prononcées. Le mariage avait été célébré en 15 minutes, ajoute un reporter facétieux et les frais du téléphone montèrent à 115 francs.

Un magistrat du Kansas fit un voyage de 15 milles pour venir marier deux jeunes époux ; sa surprise fut grande, en arrivant à destination, de constater que la jeune fille habitait à quelques centaines de mètres de la limite du comté et par conséquent en dehors de sa juridiction. Pour ne pas s'être déplacé inutilement et surtout pour ne pas perdre ses honoraires, il invita les gens de la noce à franchir avec lui la ligne-frontière du comté et là, en plein air, au milieu des prairies glacées du comté de Strafford et sous une tourmente de neige, il unit le couple ; l'amour réchauffe heureusement !

Certain jour de l'an 1905, un juge de paix de Jersey-City eut l'idée de présider lui-même à la cérémonie de son mariage.

Questions et réponses furent faites par lui et satisfait, il se délivra à lui-même le certificat nécessaire. Quand il eut prononcé la phrase traditionnelle : « Vous pouvez embrasser votre femme », la chronique dit qu'il ne se fit pas prier et usa du privilège reconnu dans l'Etat de New-Jersey de répéter plusieurs fois cet acte ; l'heureux juge de paix n'avait que 72 ans. !

Mme Kate H***, ministre d'une religion protestante à San-Francisco, maria elle-même sa fille, Mary, à M. Félix D***. La cérémonie eut lieu dans le salon de l'officiante. S'adressant d'abord aux témoins, Mme H*** s'exprima en ces termes : « Vous êtes témoins de la cérémonie célébrée en votre présence et en celle de nos chers trépassés » ; puis se tournant vers les futurs elle leur dit : « Vous êtes unis par les liens sacrés du mariage, promettant amour, honneur, obéissance, estime et soins l'un à l'autre et ne perdant pas de vue que toutes vos actions ont pour témoins ceux qui sont près de vous et les chères âmes qui sont avec vous en esprit. » Mme H** prétendit que comme ministre régulièrement ordonnée par la Société indépendante de la Bible, elle avait eu le droit d'agir ainsi. Détail piquant, comme

les nouveaux mariés avaient quelques doutes au sujet de la validité de l'acte accompli par leur mère, ils ont fait consacrer leur mariage par les autorités civiles.

Un autre mariage a été célébré dans des circonstances peu ordinaires à Covington (Ohio). Par un beau matin, M. R*** entrepreneur de pompes funèbres en cette ville, vit arriver dans son établissement un de ses cousins du Kentucky, M. Wood qui lui déclara qu'il venait pour se marier avec miss L*** du même métier que lui. On s'est procuré sans retard le permis de mariage nécessaire et on est allé quérir un ministre du culte qui a célébré la cérémonie dans une pièce toute tendue de noir et autour de laquelle étaient rangés des cercueils. Sans s'émouvoir le moins du monde de cet entourage lugubre, les jeunes époux ont répondu avec entrain aux questions du ministre et, quelques minutes plus tard ils partaient gais et contents en voyage de noces.

Le graphophone continue à réserver des surprises ; elles deviennent plus curieuses et, en même temps, plus étranges. Déjà un ministre protestant faisait prononcer son discours habituel dans les mariages par un graphophone afin de ménager ses cordes vocales ; mais il s'agit de beaucoup mieux. La fille d'un ministre protestant du nord de l'Etat de New-York, étant sur le point de se marier, alla passer quelques jours chez des amis, dans le sud. Il était bien convenu que le clergyman devait officier lui-même, mais il tomba subitement malade et se trouva bientôt à l'article de la mort ; il voulut néanmoins que sa voix fût entendue à la cérémonie ; il se fit apporter un phonographe et devant l'appareil il prononça les questions d'usage aux mariés et les paroles sacramentelles du mariage. Cette opération terminée, le clergyman mourut paisiblement. Une semaine après, la jeune fille célébra son hymen et ce fut la voix du père mort qui, par l'intermédiaire du phonographe, l'unit à un négociant de la Louisiane. Les mariés se placèrent

devant l'instrument d'où sortirent, comme prononcés par une voix d'outre-tombe, les formules ordinaires du mariage et les témoins furent étrangement impressionnés par cette scène qui paraissait se passer au fond d'un tombeau.

Ce sont toujours le Kansas et le Kentuchy qui nous offrent le plus souvent le spectacle des unions excentriques.

A Westpoint (Kentuchy), M. Henry B*** et miss Stella R*** décidèrent de se marier chez la sœur de la future ; celle-ci se mit en route dans cette intention, mais elle fût atteinte soudainement de diphtérie ; la maison a été mise en quarantaine ; personne ne pouvait plus y entrer, ni en sortir. Cependant le jeune B*** désirait que le mariage fut célébré le jour fixé pour la cérémonie ; il a donc usé d'un stratagème habile pour triompher de la malheureuse quarantaine. Il s'est rendu à Unio ; là, il s'est procuré deux phonographes et s'est assuré les services d'un ministre protestant. L'un des phonographes a enregistré les questions du ministre et les réponses du jeune homme. On a envoyé les deux machines à la fiancée et on les a introduites dans la maison sans y entrer. Mlle R*** a mis les deux phonographes en mouvement, tandis que l'un déroulait les questions du ministre et les réponses du futur, Mlle R*** répondait dans l'autre qui enregistrait les réponses requises d'elle. L'opération terminée, les machines ont été remises à qui de droit et le phonographe enregistreur des réponses de Mlle R*** les a répétées devant le ministre qui, quand l'instrument s'est tu, a déclaré que les deux amants étaient unis par les liens du mariage. Le nouveau marié n'a pas manqué la date du mariage mais, par malheur, sa femme est restée en quarantaine.

A Smith Centre (Kansas) un docteur devait épouser la fille d'un juge très estimé ; la veille du jour fixé pour la cérémonie, les deux fiancés furent atteints de la petite vérole ; bientôt ils entrèrent en convalescence et ils résolurent de ne pas différer davantage leur mariage. Ils se

sont mis tous deux à la fenêtre de la maison dans laquelle ils étaient soignés ; sur le trottoir de l'autre côté de la rue, a pris place le ministre du culte armé d'un mégaphone ou porte-voix à l'aide duquel il a adressé les questions d'usage aux jeunes époux qui y ont répondu à l'aide d'un instrument du même genre. Alors, le ministre les a unis et le docteur lui a envoyé pour ses bons offices, 20 dollars ; mais le ministre n'a pas voulu les prendre avant qu'ils aient subi une fumigation complète. Amour et hygiène ! — Une jeune femme de Saint-Louis détient le record du mariage. Mme L. F*** âgée de 19 ans, s'est remariée pour la cinquième fois ; elle-même a raconté qu'elle n'avait que 13 ans quand elle s'est fait enlever de Cuba (Missouri), où elle habitait avec ses parents, par David Johnston qui l'a épousée, puis quittée ; elle s'est remariée ensuite avec M. E. D*** de Butler ; nouvelle séparation et troisième mariage à Hot Springs avec W. M*** ; à celui-ci a succédé en quatrième noces, M. J. K*** de Saint-Louis et par sa cinquième aventure matrimoniale la jeune femme est devenue Mme F***.

Maintenant, écoutez ! Il ne s'agit pas de la comédie de Grenet-Dancourt, mais d'une histoire véridique : « Un homme dans l'Etat de New-York peut *parfaitement avoir trois femmes* ; il n'y a pas de loi pour l'en empêcher. » Telle est la déclaration étonnante faite par M. Mac Donaugh, secrétaire d'Etat de New-York, dans une conversation relative au nouveau représentant de l'Utah au Congrès, M. Roberts, auquel on reproche précisément d'être polygame. « Supposez, a-t-il dit, qu'un homme marié soit abandonné par sa femme sans qu'il lui soit possible de retrouver sa trace ; au bout de cinq ans, il peut se remarier. Supposez ensuite que la deuxième femme fasse comme la première et disparaisse ; au bout de cinq autres années, l'homme peut se marier une troisième fois. Si un beau jour les deux premières femmes reparaissent, il n'y a pas



Un Indien.

de loi dans nos codes qui puisse les empêcher de reprendre la vie commune avec le mari si tel est leur désir. Elles sont ses femmes légitimes, et elles resteront telles jusqu'au moment où elles s'adresseront à la justice pour faire annuler leur mariage. Ainsi, il est possible à New-York d'avoir trois femmes vivantes dans l'espace de onze ans.

Il faut se hâter de dire que tous ces mariages qui tiennent du vaudeville sont une exception ; les américains en rient eux-mêmes, bien qu'ils déplorent cet état de choses peu facile à changer dans un pays où chaque Etat a un code qui lui est particulier.

Dans les grandes familles, les mariages donnent lieu à des cérémonies solennelles, et à des fêtes ravissantes ; toutefois, en règle générale, les jeunes filles prennent toujours le mari de leur choix ; si l'union n'est pas heureuse, eh bien ! le divorce... le divorce est là !

L'union entre Américains et Jaunes est assez rare ; encore plus rare celle d'un Blanc avec une Noire ; pourtant on voit plutôt une blanche épouser un noir ; mais, tout prestige et toute considération sont perdus pour ceux qui contractent de pareilles alliances.

Chez les Mormons, la polygamie bien qu'interdite existe ; les américains n'ont pu supprimer cette coutume encore très florissante dans l'Etat d'Utah. Un récent procès sensationnel a prouvé que nombre de Mormons et parmi eux des députés — vivaient avec cinq ou six femmes et la civilisation a été impuissante à punir ces réfractaires à la loi.

La race indienne pure tend à disparaître par l'union avec des Blancs ; il y a quelques années, tout Blanc qui épousait une Indienne de la tribu Choctaw recevait en prenant femme, 55 acres de bonne terre et, chaque année, une certaine somme du gouvernement fédéral pour chacun de ses enfants.

En 1900, quand on parla de supprimer cette allocation,

les Blancs désireux de partager la fortune des « Squaws » s'empressèrent de se marier bien plus tôt qu'ils n'en avaient eu l'intention. En six semaines 600 Blancs épousèrent des Squaws, dont paraît-il, la blancheur est éclatante et le teint éblouissant ; elles ont presque toutes des cheveux et des yeux noirs bien que l'on trouve parfois parmi elles, des blondes ravissantes. Elles sont bien instruites, mais si elles ont la moindre goutte de sang d'un Blanc dans les veines, elles ne peuvent jamais se marier avec des Indiens, et c'est pour ce motif qu'elles sont assez recherchées par les Blancs. Les jeunes filles de Choctaw se marient à l'âge de 17 ans.



(Cliché de American Book et C°)

Indiens sur la Rivière

Les pirogues sont faites en écorce d'arbres renforcée par une légère charpente.

***

Une nouvelle loi sur le mariage a été appliquée dans l'Etat de New-York au commencement de 1902. Cette loi permet aux personnes de se marier légalement en signant un contrat en présence de témoins et en faisant serment devant un notaire. Le jeu du mariage est donc devenu une chance dans plus d'un sens. Le 6 janvier de cette année 1902 un certificat de mariage s'était fait à New-York

devant l'employé de l'Etat civil. Il montrait que F. T. et F. H. avaient été les premiers à se marier suivant la nouvelle loi.

Les honoraires du notaire s'élevaient à 1 fr. 25.

La jeune fille américaine se fiancie, se marie d'ailleurs sans la plupart du temps s'inquiéter si son choix plaira à ses parents. Il y a là un peu d'égoïsme — égoïsme naturel — elle se marie pour elle-même.

L'un de nous, chargé de prendre des clichés pour l'illustration d'une grande revue, se trouvait à la gare de East-Liberty — Pittsburg, attendant un ami qui devait voyager avec lui. Parmi les personnes qui se promenaient sur le quai de la gare, il reconnut deux dames, la mère et la fille dont le mari, le père était devenu subitement archimillionnaire par un de ces heureux hasards qu'on ne voit guère qu'en Amérique. Toutes deux attendaient une jeune fille, leur fille et leur sœur partie quelques semaines auparavant au Colorado. La mère se plaignait de n'avoir reçu aucune nouvelle de la voyageuse qui n'avait même pas répondu à quantité de télégrammes — ou qui y avait fait répondre par des amis — Le train en ce moment entra en gare. On s'embrasse et comme la maman commençait à faire des reproches, la voyageuse lui dit brusquement : « Ferme ton bec, je me marie. »

*
* *

Les mariages peuvent parfois donner lieu à de singulières transactions. En voici un exemple : Le 14 juillet 1906 à Scranton, Pa, l'employé aux mariages Atherthon reçut ce jour la visite du nommé Giorono Bassarullo qui lui présenta un permis que lui Atherthon avait précédemment délivré à Rio Milee pour épouser Aurillo Pizzo. L'employé

reconnut la fille qui se trouvait avec Bassarullo et qui avait auparavant accompagné Rio Milee. La seule explication que le couple donna à la demande d'Atherthon fut celle-ci : Rio Milee avait vendu à Bassarullo son permis pour 50 sous et la vente comprenait la fille en même temps que le permis. Aurillo Pizzo avait transféré son affection. Et l'employé, l'explication donnée, garda l'original du premier permis et en fit un nouveau au nom de Bassarullo !

Arrêté pour avoir manqué à sa parole (promesse de mariage), sur la plainte de sa fiancée Sali B...., Félix M. après quelques mois à l'ombre, s'ennuyant, se décida à recouvrer sa liberté et en fit part à Sali qui paya un avoué pour obtenir la mise en liberté du prisonnier.

Le mariage devait être célébré dans la prison même.

Les papiers prêts, on les présenta à Félix M. qui changea subitement d'idée et qui déclara qu'il préférait rester célibataire et en prison toute sa vie, que libre et marié à Sali.

Il y est probablement encore !

En septembre dernier, le Receveur des Postes de El Paso (Texas) recevait une lettre de Pittsburg provenant d'une jeune fille qui désirait avoir pour amoureux un véritable Cowboy.

Pittsburg, 6 *septembre*.

Monsieur le Receveur,

« Veuillez donner cette lettre à l'éditeur de quelque journal de votre ville. J'ai lu tant à propos des cowboys que je pense à vouloir correspondre avec l'un d'eux. Il n'y en a pas à Pittsburg aussi j'ai réfléchi à vous écrire et peut-être en trouverai-je un bon. J'en veux un entre 22 et 32 ans, pas plus, pas moins, mais je veux un honnête et sobre jeune homme qui soït un réel cowboy.

« J'ai 20 ans, 5 pieds et 2 pouces ; mes cheveux sont clairs, mes yeux bleus, j'ai une belle prestance. C'est ma première expérience d'écrire une lettre de ce genre, j'espère que je réussirai. Je fais ce mariage pour mon père, mes sœurs et mes frères.

Signé : Annie P.

Maintenant, il nous paraît intéressant de rapporter cette singulière anecdote qui montrera une fois de plus cette grande facilité de se marier de l'autre côté de l'Atlantique.

Cela s'est passé à Chicago.

Buelah Corley, prévenue, mais sans un sou, étonna un jour la foule à la « police station » de la 35e rue, en s'offrant en mariage à *n'importe quel homme* qui paierait une amende de 50 francs et les frais — amende infligée par Harley juge. —

La proposition faite de bonne foi ne trouva aucune acceptation et pour défaut d'argent la jeune femme était condamnée à être envoyée à la maison de correction pour 23 jours !

Précisons maintenant les faits : Miss Corley, âgée de 23 ans, habitait avec sa mère. Elle avait quitté la maison à la suite d'une querelle de famille. Quelques heures après, elle était arrêtée, conduite au commissariat de police par un policeman qui déclara l'avoir trouvée ivre et couchée devant une porte.

Quand elle fut condamnée à l'amende et n'ayant pas d'argent, elle demanda la permission de parler au public qui se pressait à l'audience. « J'épouserai, dit-elle avec force, tout homme qui paiera cette amende et m'empêchera d'aller à la maison de correction. Je ne veux pas demander à ma mère de m'aider, parce que je me suis querellé avec elle et je ne désire pas qu'elle sache que j'ai été arrêtée. Je pense ce que je dis. Quiconque veut payer mon amende peut m'avoir. »

Durant les cinq minutes qui suivirent la déclaration étonnante de Miss Corley, il se fit un silence de mort. Alors le juge Harley annonça que, comme l'offre de miss Corley ne paraissait pas être acceptée, il allait être obligé de la condamner à la maison de correction.

« Je regrette dit-il, d'avoir à agir ainsi, car *j'aurais aimé* officier à la cérémonie de votre mariage, miss Corley. »

***

Il se passe parfois des choses singulières dans certains ménages. A Louisville, Ky. James et William E***, deux frères se marièrent avec les deux sœurs Julia et Effie. Les deux couples vécurent ensemble dans la même maison et grâce à cette étroite parenté, chaque mari eut l'occasion d'apprécier la femme de son frère et chaque femme, de même, l'occasion d'apprécier le mari de sa sœur. Une dizaine de mois, environ, après l'époque de leur mariage, ils formèrent un conseil de famille qui déclara qu'une erreur avait été faite, que William aimait la femme de son frère et que la femme de William aimait James et qu'il y *avait lieu à un échange de maris et femmes*. La difficulté fut aplanie à l'unanimité et maris et femmes firent un transfert des relations qu'ils entretenaient l'un envers l'autre. Le point faible de l'arrangement fut le peu de légalité de l'acte mais l'échange des vœux fut fait avec le consentement commun des parties contractantes comme seule sanction. Tout alla bien pendant quelque temps jusqu'au moment où la nouvelle madame William donna naissance à un enfant : c'était le premier né des deux ménages. Mme James devint jalouse de sa sœur et ils allèrent devant le juge de paix. Quand ce dernier apprit l'échange de maris et femmes, il fit arrêter de suite les deux couples en prévention de bigamie.

*
* *

Le mariage a parfois son désagrément en Amérique. Le *Board of Education de Salt Lake City* a décidé qu'aucune femme mariée ne serait admise comme professeur dans les Ecoles publiques de la ville. Celles qui sont célibataires et viendrait à se marier seront priées de donner leur démission. Le président du *Board of Education* interrogé sur cette mesure a déclaré qu'une femme mariée se devait à son mari et à son intérieur et qu'en conséquence elle ne pouvait passer son temps dans une école.

Il en est de même dans beaucoup d'Etats ; aussitôt mariée, l'institutrice doit donner sa démission. Il va sans dire que les protestations contre cet état de choses deviennent de plus en plus nombreuses.

Dans certaines villes de la Pensylvanie, les autorités scolaires sont même en désarroi à cause des désertions nombreuses qui se font dans les rangs des institutrices. Celles-ci étant pour la plupart de jolies filles, c'est l'exception quand l'une d'elles arrive au bout de l'année scolaire sans être enlevée à sa profession par le mariage, ou du moins sans en être menacée.

Aussi, maintenant, les autorités songent sérieusement à exiger de toutes les candidates une promesse formelle de ne pas se marier pendant la durée du terme scolaire ; et même songe-t-on aussi à ne plus admettre que les moins belles d'entre les jeunes institutrices !

Nous avons parlé précédemment, des jeunes gens qui se marient sans le consentement de leur famille. Tout récemment, en octobre 1906, le fils du Vice-Président des Etats-Unis a suivi le mouvement. Agé seulement de 25 ans il est parti de Pittsburg avec une jeune fille de 20 ans dont le père est un des principaux résidents de la ville et arrivés tous deux à Steubenville (Ohio), ils y ont été mariés. On dit qu'ils étaient fiancés depuis quelque temps déjà mais que

ni le jeune homme et ni la jeune fille ne voulaient avoir un mariage dit « fashionable ».

Le fils du Vice-Président des Etats-Unis trouvait son fils trop jeune ; maintenant il dit que « c'est all right. »

Terminons ce chapitre consacré au mariage, par ce que Mme Arthur B. Sperry — alias Carolyn Prescott — disait dans *The Pittsburg Sun* sous le titre de *Mariages irréfléchis :* « Comment l'erreur d'un moment peut causer du repentir pour toute la vie. »



Miss Arthur B. Sper ry.

S'étant rencontrés, s'étant plu, s'étant épousés dans l'espace de vingt-quatre heures, voilà le record d'un mariage célébré, il y a une semaine. M. M. Adams Junior, de New-York, boursier à Philadelphie est le mari et Mlle Ellen Keifer, la mariée. On dit que Philadelphie est endormi, mais il n'y a rien d'endormi dans la manière dont miss Keifer a agréé M. Adams, certes non.

— « Voilà la femme qu'il me faut ! » s'exclama-t-il au moment où il la vit pour la première fois sous la vérandah d'une maison voisine. Quelques heures après, il obtint d'être présenté, l'accompagna à l'Eglise, ensuite à sa maison, de nouveau à l'Eglise, lui proposa le mariage le même soir, fut agréé et le lendemain pendant une promenade tous deux s'arrêtaient à l'Hôtel de Ville où ils se procurèrent le permis de mariage et quelques minutes plus tard, ils furent unis par le maire, M. Weaver.

« Je souhaite qu'ils soient très heureux, disait un ami quand il apprit ce mariage à la vapeur ; mais à qui s'en prendront-ils, s'il en est autrement ? »

Pendant les courses éliminatoires de la coupe Vanderbilt, au moment où Tracy passa comme une flèche devant

la grande tribune et atteignit le but bon premier, une petite femme vêtue en bleue cria d'une voix perçante : « Joseph gagne ! », puis s'évanouit. On l'emporta. Durant cinq heures, elle avait été en proie à une tension nerveuse extrême parce que pour elle la course avait une grande importance ainsi que pour Joseph, car elle avait promis de l'épouser au cas où il sortirait victorieux de la course.

Un proverbe chinois dit : « La folie d'un moment devient la douleur de toute une vie ! » Je ne voudrais pas insinuer que l'un ou l'autre de ces mariages conclus si précipitamment soit une erreur, mais si cependant il en était ainsi ? Qu'adviendrait-il alors ?

« La jeune fille qui confie sa destinée à l'homme qu'elle aime depuis moins de vingt-quatre heures et l'homme qui ne connaît de la femme à laquelle il s'unit pour la vie, que sa beauté, jouent un jeu dangereux.

« La figure de la jeune fille peut avoir une grande douceur (je suppose qu'elle l'est) ; des cheveux d'un blond doré enchanteurs, des lèvres d'une moue délicieuse laissant entrevoir des dents perlées, un teint de Diane, peuvent avoir leurs attraits mais suffisent-ils à retenir captifs, en face des réalités sévères de la vie ? La vie mentale n'est pas un lit de roses, il s'en faut de beaucoup ; les ennuis et les douleurs se présenteront, les revers de fortune et même la pauvreté ne sont pas exclus des possibilités de l'existence de l'homme et de la femme qui s'embarquent ensemble sur l'océan de la vie. Et la femme aux cheveux dorés enchanteurs, à la mine délicieuse, au visage plein de douceur, au teint de Diane parviendra-t-elle à réconforter l'homme au moment des dures épreuves ?

« Et cette autre qui épouse l'homme parce qu'il a gagné une course, estime-t-elle qu'elle a fait un bon marché après tout ? Dans le délire de la vitesse qui est maintenant à son apogée, on a l'air d'oublier tout dans la surexcitation

que cause cette demi-douzaine de maniaques qui passent, dévorant l'espace ! La vie a des choses plus graves que les courses d'automobiles ainsi que pourra peut-être bien le découvrir un jour à son grand regret, la petite jeune femme en bleu !

« Le mariage signifie la création d'un foyer dont la pierre fondamentale est l'amour ; il veut dire également économies, privations et parfois sacrifices et souvent cuisantes douleurs. Les peines du cœur sont plus faciles à endurer quand elles sont partagées par un être aimant qui nous accompagne, mais à condition qu'on l'aime ou qu'on en soit aimé ! Soyez donc sûrs que le vôtre ne soit pas l'erreur d'un moment. Ce sermon est d'ailleurs, autant pour les jeunes gens que pour les jeunes filles ! »

Un écrivain new-yorkais, M. Cleveland Moffett, s'est mis à la tête d'une croisade de personnages qui voudraient faire une réaction contre les mœurs actuellement existantes qui tendent à faire — dans un mariage — exclusivement de l'homme une « machine à produire de l'argent. »

On sait que l'Américaine ne s'inquiète pas des affaires de son mari.

« Je dis un jour à une dame mon étonnement à cet égard, dit notre confrère Jules Huret. Elle me répondit :

— Mon mari s'occupe-t-il de ma cuisinière ? Que m'importent ses affaires ? »

Et le mari que je questionnai ensuite sur le même sujet, se mit à rire placidement et me dit :

— « C'est vrai que je n'ai pas besoin qu'elle s'occupe de mes affaires... Mais il n'est pas juste de prétendre que je n'ai pas d'ennuis avec ses domestiques. Quand elle est embarrassée au sujet d'un valet ou d'un fournisseur, c'est à moi qu'elle s'adresse, et il faut bien — à contre-cœur, que j'intervienne. »

M. Cleveland Moffett dit aux Américaines : « Avez-vous

jamais fait le moindre effort pour soutenir vos époux dans la lutte pour la vie, que vos appétits et vos exigences rendent si âpre dans notre pays. »

Et il ajoute : « A-t-on jamais entendu dire à New-York ou à Chicago, qu'une femme fût au courant de la situation de son mari, si ce n'est en ce qui concerne les dollars qu'il gagne ? Tous les mois, celui-ci doit lui présenter exactement ses comptes et lui en remettre le montant ; la femme est sur ce point plus intransigeante que le plus intransigeant des patrons vis-à-vis de son comptable. Quant au reste, elle veut l'ignorer, cela ne la regarde pas. Pourtant son malheureux époux travaille comme un esclave pendant six jours de la semaine. Il ne se résigne à cette vie de forçat que *pour satisfaire les besoins de sa femme*, car lui-même n'en a pas. Pourtant il ne viendra jamais à l'esprit de cet homme qui se tue pour sa femme de lui dire ses espoirs et ses inquiétudes, de lui demander son appui, sa collaboration ou même ses conseils. »

Nous avons — bien entendu — cité ceci à titre de simple curiosité, s'il plaît aux Américains d'aimer leur femme ainsi ! Il est probable que cela est une affaire d'éducation, ancrée dans les mœurs ! A ce sujet, notre confrère, Jules Huret a fait une enquête et il dit : « Les raisons qui ont fait jusqu'ici de la femme, en Amérique, un être si particulièrement favorisé, sont diverses. J'ai réussi à en démêler plusieurs. D'abord, au cours du XVIIIe siècle et jusqu'au milieu du XIXe , les femmes furent l'objet rare aux Etats-Unis, les hommes qui s'exilaient d'Europe, dans cette contrée lointaine, étaient en grande majorité célibataires. La femme fut donc traitée en enfant gâtée, on la ménageait, on la mettait dans l'ouate comme un objet de prix inestimable. Des usages se créèrent sous ce régime privilégié, des mœurs prirent racine. On épousait les femmes pour elles-mêmes, c'est-à-dire pour leur sexe et leur utilité propre de compagne et de ménagère, et on les épousait

sans dot. Aujourd'hui les Américaines se prévalent de cette coutume désintéressée comme d'une vertu............. Elle continue d'avoir lieu, et c'est fort bien, en effet, puisqu'elle répond à la conception que l'homme du Nord en général, et l'Anglo-Saxon, en particulier, se sont faites de la femme. » (1).

(1) Jules Huret. *De San-Francisco au Canada.* (Eug. Fasquelle, édit).



LE DIVORCE

L'Américaine divorce aussi aisément qu'elle se marie. Le divorce, est si facile à obtenir que de jeunes ménages après quelques jours de vie commune, n'hésitent pas à se séparer. *C'est le grand mal social des Etats-Unis* et il va en progressant.

La cause en vient de ce qu'on se marie trop vite et sans se connaître. Le Révérend Michaël de Pittsburg n'hésitait pas, dans un sermon remarquable, de le qualifier de *prostitution légale* ; il admettait la séparation, mais non point l'établissement d'une nouvelle famille. Un autre Révérend W. Pickard de Cleveland proclamait à son tour que la femme américaine avait contribuée à rabaisser la sainteté du mariage et avait fait du divorce une chose commune. Les statistiques et l'observation sont terriblement éloquentes, (1) ajoutait-il; elles montrent que parmi ce peuple où la richesse et le luxe abondent, on rencontre le plus grand nombre de divorces ; le « High Life » doit se souvenir qu'il exerce une vaste influence et que ceux de la classe moins fortunée suivent son exemple, même dans ses fautes.

D'après le *New-York Sun,* il y a actuellement 114.000 divorcées contre 84.000 divorcés ; cette différence s'explique par le fait que beaucoup d'hommes divorcés se remarient ;

(1) Chicago doit être fière d'elle-même par le fait qu'elle a d'inscrites 11.834 demandes de divorces seulement depuis le 1er janvier 1906.

dans l'Etat de l'Ohio, il y a 7700 femmes divorcées ; dans la Pensylvanie 4000 ; même quantité à peu près dans l'Etat de New-York ; dans l'Utah, la province des Mormons, il s'en trouve seulement 35.

Les légistes déplorent la présente constatation ; M. Maurice Blumenthal conseillait une loi générale pour tous les Etats, mais les bonnes intentions des législateurs sont restées et restent à l'état de projet ; cela peut paraître étrange, dans un pays où les lois sont votées et promulguées si rapidement. C'est généralement la femme qui demande le divorce et qui l'obtient ; le mari ne se défendant presque point et même pas du tout. Comment expliquer cette disposition du mari ? La femme est pourtant un ange, une créature éminemment sociable puisque toutes les veuves et toutes les divorcées se remarient quand elles le peuvent ! Est-ce que le mariage la transformerait en tigresse ? Il faut constater sans essayer d'approfondir ! Devant une Cour de Pensylvanie (*véritable moulin à désunion*) il a été présenté à la même audience 27 demandes (et il en est ainsi chaque semaine) : 16 pour abandon du foyer conjugal, 3 pour mauvais traitements ; 2 pour infidélité ; 3 pour conduite désordonnée ; 2 pour incompatibilité d'humeur.

A New-York, devant le juge Giegewich, 119 actions en divorce attendirent à un certain moment sa décision ; le mercredi qui est le jour consacré et surnommé « *The Grass widow's matinée* » réunit à l'audience tous ceux en quête d'entendre des témoignages révoltants.

Max O'Rell a expliqué qu'il y a en Amérique des gens qui font du mariage une véritable spéculation et qu'il n'est pas rare de voir une jeune fille épouser un individu qui la quitte quelques jours après la cérémonie. Il n'est pas besoin d'ajouter que les bijoux et ses économies disparaissent avec le mari ! « Pourquoi séduire, pense le vaurien ; le mariage est plus facile. » La délaissée peut se consoler avec cette

réflexion que tout est perdu sauf l'honneur et c'est certainement une consolation.

Il n'est pas rare de voir un homme réclamé par trois ou quatre femmes; excepté dans l'Utah, les peines infligées par les tribunaux sont très sévères. Le *concubinage* aussi, est puni très sévèrement. A Butler, un homme et une femme qui vivaient comme mari et femme sans être légalement mariés, furent d'abord chassés par les habitants, puis mis en prison.

Nous nous trouvions en Amérique, depuis deux mois, quand une dame nous fit sans préambule une étrange question : « Est-ce que les Français battent leurs femmes ? — « Mais, oui, c'est la mode », répondîmes-nous tout interloqués et ne comprenant pas bien. Mais, nous eûmes vite l'explication, en lisant les comptes-rendus des tribunaux. L'Américaine qui recherche le divorce, se plaint toujours des brutalités de son mari ; elle apporte des assertions si révoltantes qu'on les croit avec peine. Toutefois le même cliché revient à toutes les audiences, celui des coups ; « sous l'empire de la boisson il m'a frappée..... »

Le divorce s'obtient non seulement à peu de frais, mais encore avec la plus extrême facilité. Les instances sont pour la plus grande partie, introduites par les femmes.

Dernièrement, racontait Dixon, un Irlandais fit de son mieux pour prouver qu'il était maltraité, et que le divorce pour lui, devenait une affaire d'urgence.

Le juge fronça les sourcils

« Eh bien ! mon juge, s'écria le pauvre homme à bout d'arguments, je ne veux plus rien dire contre la femme ; seulement je souhaite que vous viviez quelque temps en sa compagnie. »

« Cette raison parut péremptoire au juge, qui s'empressera de délivrer au demandeur son acte d'affranchissement. »

Voici maintenant une chinoiserie curieuse pour l'obtention du divorce.

Dans l'Ohio, le tribunal de Wellsville avait refusé le divorce à un couple marié depuis une trentaine d'années. Les deux époux avaient cinq grands enfants. Tous deux étaient membres de « Methodist Episcopal Church. » Mais, deux années auparavant la demande de divorce, la femme s'était fait admettre comme membre de « The Free Baptized Holiness Church » et elle redemanda le divorce parce que l'acte d'organisation de « The Free Baptized, etc... défendait à une femme de vivre avec un homme comme son époux. Et le divorce fut accordé (1).

La presse s'est occupée d'un procès présent encore à toutes les mémoires. A Alleghany, deux nouveaux mariés depuis 10 jours, ont demandé le divorce ; la femme a allégué que son mari ne l'était que légalement, produisant le certificat d'un médecin et proclamant bien haut sa virginité. Le président du jury a eu une répartie très plaisante : « Madame, nous regrettons de ne pas être docteur ! » et il finit la phrase dans un sourire ; au contraire, l'époux se plaignait de l'inconduite de sa femme le premier jour des noces. Le jury a refusé de rendre un verdict, les trouvant peu intéressants l'un et l'autre et les obligeant à traîner leur boulet chacun de leur côté. Particularité étrange, toutes les personnes de la contrée s'en montraient confuses comme si elles en étaient responsables, voulant persuader les Etrangers que c'était la première fois qu'elles voyaient un pareil scandale ! Ce sentiment du public prenant fait et cause pour des inculpés se reproduit aussi à l'occasion d'un crime.

Un procès curieux, qui certainement ne s'est présenté devant aucune autre juridiction, s'est déroulé à Pittsburg. Une femme demanda le divorce et l'obtint. Son mari se remaria aussitôt ; alors elle attaqua le jugement disant

(1) Une femme divorcée conserve la plupart du temps le nom de son mari et ne reprend pas son nom de jeune fille.

que son mari l'avait poussée au divorce et qu'il ne l'avait battue que pour obtenir une séparation désirée par lui. On peut deviner l'embarras du juge ; si la plaignante a été longtemps à réfléchir, d'un autre côté l'homme divorcé a pris une veuve très respectable ; après avoir bien étudié l'affaire, le juge R. S. Frazer a renvoyé la divorcée des fins de sa demande, disant qu'il n'était pas possible d'annuler en cette matière une décision de la cour.

La chronique judiciaire réserve toujours aux lecteurs de plaisantes histoires : Devant le tribunal de Hagertown (Maryland), un sieur S..., âgé de 82 ans, qui possédait une ferme aux environs de Hancock, demanda à être séparé de sa femme, qui habitait à Montgommery (Pensylvanie) et qu'il accusait de l'avoir abandonné. Les époux S... s'étaient mariés en 1852 ; ils avaient cinq enfants dont le plus jeune au moment du procès avait 40 ans !

Un juge de la Cour Suprême de Buffalo a acquitté dans de curieuses circonstances, une femme accusée de bigamie, Mme F.*** de Wilkesbarre (Pensylvanie). Cette femme, en effet, a déclaré qu'elle avait trois maris et non pas deux, comme on l'en accusait. Elle a donné des explications si plausibles que le juge n'a pu la condamner. Mariée au Canada, elle s'est divorcée de son mari et s'est crue parfaitement libre de convoler en secondes noces (1). Mais le second mari a suivi l'exemple du premier et s'est éclipsé pour toujours. La brave madame F.*** n'a pas perdu courage et s'est mariée une troisième fois. Le mari numéro 3 a encore plus vite disparu que les deux autres. Il s'est alors présenté un numéro 4 qui veut tenter la fortune ! Alors, MmeF.*** qui se rendait un compte exact de la

(1) Son avocat, faute de paiement des honoraires n'avait pas fait enregistrer le divorce et tant que les honoraires seront encore dus, le divorce ne sera pas encore valable.

valeur d'une propriété bien et dûment garantie, s'est décidée à demander le divorce de ses trois précédents maris. Elle a sauté de joie en pleine audience, lorqu'on lui a annoncé que son premier mariage était seul légal et que toute procédure contre les deux autres maris était inutile. Elle espère que l'affaire va marcher rondement et qu'elle possèdera bientôt le numéro 4 selon les formes légales.

Le juge en l'acquittant du fait de bigamie a déclaré que cette femme ne savait au juste quel était son nom véritable dans tout ce curieux imbroglio de mariages.

A Steubénville (Ohio) un juge, R. G. Richards a refusé d'accorder un divorce demandé par un mari qui alléguait simplement que sa femme mangeait des oignons verts ?

Un juge de paix doit être toujours d'ailleurs doublé d'un philosophe. Tel est d'ailleurs, d'après le « *Chicago Record Herald,* » le magistrat Furlong de Brooklyn.

Un jour, Mrs Charles Wood, vint devant lui poursuivant son mari pour abandon. Le ménage n'était marié que de quelques semaines et le magistrat pense qu'il est vraiment pitoyable que leur rêve fut si vite terminé. Il leur conseilla d'oublier leur différend et de retourner ensemble chez eux. Ils suivirent son charitable avis et recommencèrent leur lune de miel si malencontreusement interrompue. Avant de les laisser partir toutefois, le juge de paix prit la jeune femme à part et lui dit à l'oreille : « Gardez votre mari jaloux, rendez-le jaloux et vous serez heureuse. S'il devient jaloux, vous n'aurez plus besoin de revenir ici. Le mari jaloux est bon, le mari jaloux est fidèle, le mari jaloux est aimant, croyez-moi, gardez votre mari jaloux. »

Excellente philosophie en somme et sain avis !



En 1906, le journal « The World » a publié la nouvelle d'un mariage et d'un divorce sous la rubrique suivante :

Mariage et Divorce par Téléphone (1)

Et cela sur deux colonnes :

Voici l'annonce du mariage ; elle était libellée ainsi : Donnons d'abord les titres :

En Georgie, un couple est marié par fil afin de déjouer les parents de la fiancée.

A VINGT MILLES DE DISTANCE

Opérateur empruntant de l'argent pour obtenir un permis et se procurer un Clergyman pour la cérémonie. (2)

Garrolton. Ga, Mai 18,

Mercredi soir l'opérateur du téléphone à longue distance de cette ville, Will McK*** était appelé par l'opérateur de Bowden, Joe L. qui lui ordonnait de ne pas fermer son bureau. Quelques minutes après, B*** qui se trouvait à 12 milles de là, lui commandait de réveiller le Bourgmestre et de se procurer une permission de mariage pour A. E. Z... du Kentucky âgé de 30 ans et miss G. J... âgée de 19 ans et d'amener un ministre méthodiste à l'appareil. L'opérateur emprunta de l'argent et peu après avait le permis, le ministre avec 13 témoins, pendant que la future avec 12 témoins était à Bowden. La cérémonie dura 20 minutes. Les fiancés et les témoins répondaient aux questions des deux côtés du téléphone et tout cela avait été arrangé

(1) *Marriage and divorce by the telephone.*

(2) *In Georgia a Couple Are Wedded by Wire to Foil Bride's Parents.*

Twelve miles to talk. Operator Borrows Money to Get a License and Procure an Officiating Clergyman.

ainsi parce que les parents de la jeune fille s'opposaient au mariage en question (1).

Voici maintenant la nouvelle du Divorce donnée par le même journal dans le même numéro (2) (cela était mis sur deux colonnes, à gauche le mariage, à droite le divorce) sous la rubrique suivante :

CAS DE DIVORCE ENTENDU PAR TÉLÉPHONE DANS L'ÉTAT D'INDIANA

L'avoué ne peut pas être présent.

Néanmoins il gagne sa cause en plaidant le procès par fil téléphonique.

Elwood, Ind, 18 mai — Mrs. N. de Arcadia, par l'entremise de son avoué J. W. Flippen de Tipton, demande le divorce au « Hamilton circuit court ». Quand le procès fut appelé, l'avoué qui était engagé dans un autre cas important, ne put être présent. Il appela le juge au téléphone et lui expliqua la situation, demandant que le juge con-

(1) Le 15 août 1906, le corrrespondant d'un journal écrivait :

« En Amérique, tout est prétexte à fêtes, à cérémonies, à lunch. On ne s'y contente pas des réjouissances pour les fiançailles, pour le mariage, voilà qu'on est en train d'y instituer celles du divorce. A Boston, où l'initiative de cette solennité vient d'être prise, le père d'une jeune femme divorcée a lancé des lettres d'invitation à un lunch, auquel ont été conviés les amis et connaissances, pour célébrer un événement qui permet à la divorcée de reprendre son nom de jeune fille.

On ne dit pas si la gaieté a régné jusqu'à la fin, ni si le premier époux se trouvait parmi les invités. Ce serait pourtant très américain. »

(2) *Divorce Case Heard by Telephone in the State of Indiana. Lawyer Couldn't Attend.*

Nevertheless He Wins the Case by Conducting the Trial Over the Wire.

sente à juger le cas par téléphone. Le juge Neal y consentit volontiers et les arrangements furent bientôt terminés. — Les témoins furent réunis dans chaque cour du défendant et de la demanderesse.

Les témoignages furent fournis comme d'habitude ?

L'avocat présenta ses arguments toujours par téléphone ; il finit ainsi son plaidoyer : « Ma cliente est une femme raffinée et de bonne conduite, pendant que son mari est un gredin et pas du tout fait pour le mariage. Je demande qu'elle obtienne le divorce. »

« Le divorce est prononcé » répondit vivement le juge et on passa à une autre affaire. »

***

Quelle dut être la stupéfaction de l'imprimeur de New-York qui reçut certain jour une commande de cartes d'invitations libellées ainsi :

Madame Israël Murray réclame le plaisir de votre présence à la célébration de son divorce avec M. Israël Murray, mercredi soir 10 juillet dix neuf cent un, à neuf heures (1).

***

Le Directeur d'une des plus grandes compagnies de fabrication de l'acier, qui avait eu des débuts plus que modestes et était devenu millionnaire, jugea, quand la fortune lui eut souri que sa famille était de condition trop inférieure pour lui. Le charmant homme, l'aimable époux, dont les journaux s'occupèrent beaucoup à l'époque, força sa femme à demander le divorce après lui avoir assuré un avenir princier, pensant que l'argent pouvait compenser l'affection et l'amitié !

(1) Aux Etats-Unis, on compte 84.000 hommes divorcés et 114.000 femmes divorcées, soit 30.000 femmes de plus que d'hommes. Les hommes se remarient donc plutôt que les femmes.

Le ménage avait un fils, la mère demanda que la garde lui en fut confiée. La sœur du peu galant millionnaire en question, appelée en témoignage, resta du côté de sa belle-sœur. Sa déposition est intéressante. Voici ce que le *Gazette-Times* (1) publiait : «— miss... (la belle-sœur) fut un témoin intéressant. Elle corrobora les déclarations de Mrs X..... que Z... (le millionnaire) avait délaissé sa femme et qu'elle et sa mère avaient, à différentes reprises, mais sans succès essayé d'amener une réconciliation. Son frère a-t-elle dit avait perdu de vue son « home » étant absorbé par les affaires et *infatué* avec la « Fast Life » de New-York.

— Considérez-vous, dit le juge à la belle-sœur, votre frère comme un gardien convenable pour son fils !

— Certainement non.

— Pourquoi ?

— Pour la raison qu'il n'est pas une personne assez convenable pour que son fils s'associe avec lui. Il n'a pas de « home » et ses amis ne sont pas de bons compagnons pour un jeune homme de l'âge de mon neveu. Je ne pense pas qu'aucun homme de New-York soit bon pour se charger d'un garçon de cet âge.

— Voulez-vous parler de tous les hommes de New-York.

— Je veux dire, répliqua la belle-sœur — *tous les hommes riches de New-York*.

***

Si en France, tout finit par des chansons, aux Etats-Unis, tout finit par des originalités. Un *Cercle des divorcés* vient d'être fondé à Cleveland (Ohio). Le centre de ce cercle était tout indiqué en raison de la quantité des divorces prononcés dans ce Comté, qui posséde le plus grand nombre de « *fabriques de divorce* ». Une première réunion a eu lieu chez un médecin de la ville qui a été élu président. On a

(1) A. Pittsburg.

jeté les bases de la constitution du cercle. Tous les membres paieront un droit d'entrée et une cotisation annuelle dont le montant servira à payer les frais de divorce. En feront partie, en conséquence, non seulement les divorcés, mais aussi ceux qui intenteront à leur femme une action en divorce. Les membres du Cercle se réuniront dans un local où ils trouveront toutes les aises possible pour leur faire oublier ce foyer perdu. De mauvais plaisants font courir le bruit que l'on commencera par établir un cours de couture pour apprendre à coudre les boutons. Enfin une des principales clauses de la constitution du Cercle porte que *tout membre du Cercle devra haïr les femmes ;* s'il a le malheur de se remarier, il sera honteusement chassé du Cercle. Avant de lever la séance, un membre du Cercle, un divorcé, a proposé d'offrir une médaille en or, ornée de diamants, au juge qui aura prononcé le plus de divorces dans une année.

***

Puisque nous sommes sur le sujet du divorce, racontons d'après le journal « *Los Angeles Times* » cette amusante anecdote :

Par ce temps de nombreux divorces, disait notre confrère un *homme doit faire bien attention* avec *quelle personne* il se marie et *tout spécialement* doit bien voir s'il ne se remarie pas avec une femme avec laquelle il a été divorcé 23 ans auparavant ! Car, le fait est réel, il vient d'arriver précisément à un homme de la cité de Montana. Etant devenu amoureux d'une femme il fit sa déclaration, fut accepté et précisément par la femme dont il avait été divorcé il y a 23 ans. Ce ne fut qu'après la cérémonie qu'il s'aperçut de la chose !

Des avoués n'ont pas craint d'annoncer dans les journaux qu'ils pouvaient procurer facilement le divorce pour 40 dollars.

Nous avons entendu dire par un juge que les procès de divorces étaient pour lui un travail très désagréable parce que les témoignages montraient souvent des faits très révoltants.

M. Maurice B. Blumenthal assistant du *District-Attorney* de New-York disait que le *seul moyen* d'empêcher les *usines à divorces* d'avoués ou d'autres, était *d'avoir* une seule et même loi pour l'Amérique et une *seule* et *même* loi *pour le divorce* (1).

A propos de divorce, citons ce fait qui s'est passé l'année dernière à Saint-Louis (Missouri) Une dame, Mme Charles G... dont le mari est enfermé dans un asile d'aliénés, a obtenu le divorce. *Une demi-heure après* (vous avez bien lu ! une demi-heure après), elle s'est présentée devant le juge Cronin, en compagnie de M. Clarence T. T**, de Houston (Texas), demandant à être mariée immédiatement. Le juge de paix a consenti à sa demande et les a mariés sur-le-champ.

Avant d'épouser M. T. T. madame G. qui est très riche d'ailleurs, avait mis de côté 30.000 dollars pour assurer à son ancien mari Charles G. des soins empressés et constants dans l'asile où il se trouvait interné.

Dans un éditorial de cinq colonnes, J. S. Drake Ford, éditeur du *Yorkville S. C. Yeoman* annonçait que plutôt que de continuer avec sa femme, il préférait choisir parmi les trois alternatives suivantes : le suicide, le whisky ou le divorce. Il disait que son respect pour la religion lui défendant le suicide, et son respcct pour lui-même ne lui permettant pas de rechercher la consolation dans une boisson forte, il demanderait le divorce.

Les lois de l'Etat ne sanctionnant pas cette procédure,

(1) Dans une récente réunion des Sociétés catholiques tenue à Buffalo, on a voté une motion contre le divorce, proposant la séparation de corps et de biens, demandant tout au moins aux pouvoirs publics que les gens divorcés ne pussent se remarier encore.

il annonçait dans le journal dont il est éditeur depuis dix ans, qu'il allait suspendre sa publication, ce qui lui permettrait d'aller où il pourrait obtenir la délivrance que les statuts de Santa-Carolina lui dénient.

En toute justice pour sa femme, d'ailleurs, il considérait qu'il était juste de déclarer que son caractère n'était pas en question.

Terminons ce chapitre consacré au divorce, par cette anecdote amusante racontée tout récemment par un de nos confrères de la presse américaine qui avait spirituellement intitulé son article : *Plus de querelles dans le ménage.*

Voici le récit :

« Un fermier et sa femme des environs d'Anderson, dans l'Indiana, sont mariés depuis nombre d'années ; mais, depuis sept ans, la brouille était dans le ménage et, à chaque instant, survenaient des querelles suivies, à la fin, d'une séparation. Cependant à leur âge avancé, les deux vieillards n'ont pas jugé convenable de demander le divorce. Ils ont donc pris un autre moyen pour régler leur différend ; ils ont signé un contrat en présence des autorités judiciaires, et en vertu duquel ils s'engagent à ne plus se quereller et à vivre heureux ensemble. Ce contrat porte en substance qu'à la suite de fréquentes querelles, ils ont failli se divorcer. Mais arrivés à un âge où l'on réfléchit, ils s'engagent publiquement par le présent acte à ne plus s'exposer à rompre les liens du mariage par leurs querelles, jusqu'à la fin de leurs jours.

« Ils le promettent sur leur honneur. En conséquence : Le mari, John, s'engage à ne plus sortir sans le consentement de sa femme Marguerite, à ne pas fréquenter des femmes de mauvaise vie sans le consentement écrit de ladite Marguerite. John s'engage à se conduire à l'égard de Marguerite, sa femme, comme un bon et fidèle mari et à ne lui donner jamais le moindre motif de se plaindre ou de demander le divorce. De son côté, la femme, Marguerite,

s'engage, en présence de ces promesses, à prendre John en affection, à remplir ses devoirs d'épouse et de ménagère, et à maintenir John dans le sentier de la paix et du bonheur.

Le contrat, rédigé en bonne et due forme, a été signé par les deux conjoints devant le juge qui l'a revêtu de son sceau.

Si beaucoup de ménages pouvaient suivre un tel exemple, les cas de divorce seraient bien moins fréquents.

HUMANITÉ!

Si l'Américain est l'homme d'affaires par excellence, il est aussi le plus humain des hommes ; il donne volontiers ; sa charité est discrète; son aide, délicate et sa philanthropie sans bornes. *Dans tous ses actes on peut apercevoir l'ombre d'une bienfaisance.* Ses domestiques sont traités avec la plus grande mansuétude ; il leur parle doucement, leur accorde un confortable en rapport avec son train de maison. Nous avons vu, à l'usage de bonnes (ce qui ne se voit pas en France hélas !), des chambres chauffées au gaz, éclairées à l'électricité, un plancher recouvert d'un large tapis ; bien des chambres de bourgeois en France, n'ont point tant de luxe ; et malgré nous, nous songions à nos pauvres mansardes d'étudiants, situées au premier étage en descendant du Ciel, où nous grelottions en hiver pendantqu'en été, nous pensions habiter sous l'équateur !

L'employé a aussi un sort digne d'envie ; le décorum obligatoire de nos administrations n'existe pas. Fait-il trop chaud ? Vite il se mettra à l'aise, travaillera en bras de chemise, ôtera même son gilet, et nul ne s'en offensera que ce soit dans une banque, dans une grande maison de commerce, ou dans une petite boutique; un ventilateur électrique aérera l'appartement et de l'eau fraîche, glacée même, est à la disposition de quiconque.

Dans l'atelier de l'une des plus grandes usines de fer, nous avons été fort surpris de voir plusieurs kilos de glace apportés chaque matin pour le confort des ouvriers.

Cette humanité qui nous a fait tout de suite aimer les Américains et les respecter, nous pouvons la voir encore dans la loi. Un homme commet-il une faute légère pour la première fois, au tribunal, devant son repentir, ses regrets, le juge ne l'acquittera pas, ne le condamnera pas ; il suspendra simplement la sentence, n'entachant point la vie du coupable. Cette loi, n'est-elle pas plus généreuse, plus libérale que la loi Bérenger française ? Vraiment, en France, on ne sait pas pardonner !

Un homme est-il condamné ? à moins d'un grand crime, il aura toujours le choix de payer l'amende ou de faire de la prison. Les étrangers en rient et disent qu'en Amérique l'argent est la fin de tout ! Peut-être, mais, n'est-il pas préférable de payer que de subir l'humiliation de la cellule ? La loi dans tous les pays du monde, exige une sanction ; sa sévérité ne s'étend pas seulement au délit, car ses conséquences sont graves — perte de réputation, de travail pour quelques jours à l'ombre. Payer ? n'est-ce pas ce qu'il y a de plus vexant et c'est encore plus moral ; un coupable peut échapper au contact pernicieux de la prison qui est bien l'école de tous les vices ; le cœur pourri n'a rien à y gagner et la conscience honnête tout à y perdre !

Voici une histoire touchante et qui montrera *ce qu'est le grand cœur américain* ; pour ne point être accusé de romanciers à l'imagination trop féconde, nous citerons tous les noms.

Une petite fille Margaret May Blanche Kinney, âgée de 13 ans, devint orpheline. Les autorités de Lyconning County où elle habitait, la remirent au Rév. Thompson, directeur du « Children's Temporary Home » à Wilkingburg qui, à son tour, la confia en vue d'adoption à M. John W. Miller de Meadville. Le caractère indomptable de l'enfant obligea ce dernier à la renvoyer à l'asile. Bientôt un incendie détruisit la maison charitable, en faisant quatre victimes ; deux femmes et deux petits enfants furent

brûlés vifs. Horreur ! on découvrit que le feu avait été mis par la fillette ; elle avoua sans paraître se rendre compte de son crime, donna des détails qui écartèrent tous les doutes et ajouta qu'elle avait fait dissoudre des allumettes dans le café des pensionnaires ! Elle expliqua que la cuisinière l'avait battue, qu'elle l'ennuyait et que son désir était de se sauver. Un juge la condamna à être envoyé à Morganza, pénitencier pour les jeunes vicieuses. Là, on refusa de l'admettre ; puis on pensa à l'envoyer chez les faibles d'esprit. Le public se passionna pour cette affaire ; un juge (dont nous regrettons bien d'avoir oublié le nom) déclara que l'enfance est naturellement perverse, qu'elle a en soi de mauvais instincts qui se développent ou s'annihilent suivant la direction familiale. Un autre, à l'appui de cette thèse, raconta qu'ayant perdu sa mère, il resta avec deux autres frères à la charge de son père qui se remaria. La belle-mère fut une mégère pour eux; exaspérés, ils voulurent la jeter dans un puits et sans l'intervention du chef de famille heureusement arrivé à temps, ils devenaient des assassins ! Et aujourd'hui, les trois jeunes gens sont bien établis et de parfaits honnêtes hommmes.

Mais cela ne résolvait pas la question ; Margaret était toujours sans conseil, quand un jeune avocat fut chargé d'elle et se mit en rapport avec les autorités. Le docteur A. V. Chessown après examen, déclara : « Cette enfant est née de parents très honnêtes mais fort pauvres, son intelligence est moyenne et je crois que les malheurs ont été la cause de l'aberration de son esprit. Elle semble repentante ; elle s'ennuie de la solitude, de sa maison, de son église et de son école ; il lui faut la liberté... »

Une femme de bien, madame Turner, se présenta à l'audience accompagnée de son fils Alfred ; elle demanda qu'on lui remit la fillette, donnant toutes les garanties possibles et montrant à la Cour, le portrait d'un jeune

homme aujourd'hui marié, qu'elle avait adopté dans les mêmes conditions !

Au milieu du plus grand silence, alors que le public était sous le coup d'une émotion indicible, le juge J. D. Shafer s'adressa doucement à la jeune Margaret :

« Maintenant, nous avons décidé de suspendre la sentence et de vous laisser avec cette bonne dame et son fils. Vous connaissez les charges très sérieuses qui existent contre vous ; nous pourrions vous envoyer dans une prison tout le reste de votre vie ; mais, nous avons pensé que ce n'était pas une place pour vous. Vous trouverez chez Mme Turner une excellente maison, une famille dévouée, et ce, aussi longtemps que nous n'entendrons plus parler de vous. Nous avons confiance dans votre conduite future. C'est tout. » — et, simplement, Mme Turner prit l'enfant par la main et partit suivie de son fils. *N'est-ce pas admirable de charité.*

Humanité aussi cette pieuse coutume de conserver à bord des navires les corps des soldats décédés pendant la traversée à leur retour des Philippines, laissant ainsi aux parents la suprême consolation de rendre les derniers devoirs à l'être qui leur était si cher.

Ceci contraste singulièrement avec la morgue d'une grande ville industrielle (que tout le monde reconnaîtra sans que nous en citions le nom); nous avons été étrangement impressionnés de trouver dans une ville aussi riche le monument des morts dans un désarroi complet. Les cadavres des noyés, des suicidés ou des malheureux sans identité, étaient étendus sur une table légèrement relevée ; point d'appareils frigorifiques; les morts étaient à côté les uns des autres dans une remise contenant une vingtaine de voitures.

Un jour que nous parlions en termes chaleureux de l'admiration que nous éprouvions devant la grande humanité des Américains, un Français nous dit : « Sur la

plage de Woods Holl, j'ai trouvé tous les dix ou quinze pas des mouettes se débattant sur le sable avec les deux ailes arrachées ; les gens qui leur font la chasse pour orner les chapeaux, ne se donnent pas la peine de tuer les malheureuses bêtes ; et ce qu'il y a de piquant, c'est que la loi du Massachussetts ne permet pas à un naturaliste de



(Dessin de MAYBELL dans le *Brooklyn Eagle.*)

Inconséquence : Une Américaine reproche sa cruauté à un gamin qui cherche à atteindre de sa fronde un oiseau, alors qu'elle en porte un sur son chapeau qu'il a bien fallu tuer pour en parer sa coiffure.

ramasser un œuf et il y en a des quantités sur le bord de la mer ! » Ce que nous disait le Français était vrai, mais, il ne faut pas juger un peuple sur un fait particulier ; dans chaque pays, on peut trouver des actes d'atrocité et encore le fait qui précède n'a eu qu'un temps. Mme Eckels de Baltimore, par une plainte à la société protectrice des

animaux a fait supprimer cette coutume barbare. D'ailleurs 200 dollars d'amende et un an de prison font réfléchir !

Un grand défaut que nous avons constaté chez les Etrangers, et spécial aux Français, c'est de ne voir toujours que les mauvaises choses alors qu'il y a tant à admirer. Faudrait-il juger les Allemands par la compassion ridicule d'un habitant de Jersey City et dire qu'ils n'ont de la sensibilité que pour les bêtes ? En effet, nous avons trouvé dans un grand journal de New-York, le récit suivant : « M. R. S... possédait un gros chien Booby, auquel il tenait beaucoup ; c'était un excellent animal, doux comme un mouton et aimé de tout le monde dans le quartier. Booby est mort de vieillesse. Son maître lui a fait faire un cercueil doublé de satin et, accompagné de nombreux amis, est allé l'enterrer à l'endroit où doit se trouver plus tard le parc d'Ogden avenue. Le cercueil couvert de fleurs avait été placé sur une petite voiture d'enfant que traînaient deux des fils de M. S... En avant, il y avait une fanfare qui exécutait des marches funèbres ; sur le bord de la tombe elle a joué le « Wacht am Rhein » Puis, un des assistants a fait l'éloge funèbre du fidèle Booby, pendant que son maître pleurait comme s'il avait perdu un de ses enfants. »

La société protectrice des animaux est connue en France, mais assez peu développée; en tout cas, elle n'est pas aussi stricte qu'en Angleterre. Une aimable américaine de passage à Paris, nous écrivait : « Je suis surprise de voir la brutalité des cochers de fiacre pour leurs chevaux. En Amérique, on ne permettrait pas cela. » La réflexion est juste pour ce qui concerne la France ; en Amérique, on ne brutalise pas les chevaux de fiacre parce qu'il n'y a pas de fiacres ! mais, notre gentille amie a oublié de regarder les chevaux de trait qui sont tous pourvus d'un mors brisé, pesamment chargés et caressés par une lourde main de nègre armée d'un fouet court et cordonné !

Sans exagération, on peut dire que les mulets sont, en Amérique, les animaux les plus maltraités du monde entier ; ils galoppent toujours dans les côtes comme dans les descentes, mais un mulet n'est pas un cheval..... Vous voyez bien qu'il ne faut pas s'arrêter aux détails et que le mieux est de constater les mérites. Une grande vertu n'efface-t-elle pas bien des défauts ?.....

LA LOI DE LYNCH

TOUS les Européens ont entendu parler de la fameuse *Loi de Lynch.*

On nomme, aux Etats-Unis, *Loi de Lynch* (*Lynch Law*) la justice sommaire que ce peuple exerce contre les individus qui jouissent de l'impunité par l'insuffisance des lois. Ce nom vient d'un certain John Lynch, colon de la Caroline au XVIe siècle, que ses concitoyens investirent d'un pouvoir discrétionnaire, afin de juger et de réprimer immédiatement les désordres nécessairement inséparablesd'une colonie naissante.

La loi de Lynch est le plus souvent appliquée aux nègres On verra plus loin pourquoi (1).

Dans certains Etats, le population nègre est trois ou quatre fois supérieure à la population blanche; à Georgestown (Caroline du Sud) on compte sept nègres pour un blanc. Les noirs n'ont pas le caractère pacifique qu'on leur accorde

(1)« Cette loi, plus souvent appliquée que les peines légales, ne connaît que deux peines, l'exil ou la mort. Le banissement est d'ordinaire précédé de fustigation ou d'emplumage — supplice qui consiste à plonger la victime dans un tonneau de goudron, puis àla rouler dans un amas de plumes. — La peine de mort que l'on applique est presque toujours la pendaison, parfois la fusillade, et en quelques cas, heureusement très rares, le bûcher. Dans son message de 1891, le gouvernemeur du Texas donne même une sanction à cette « loi » en recommandant aux citoyens d'en finir vivement avec les meurtriers comme ils font avec les « voleurs de chevaux » (*Diplomatic and Consular Reports Trade and Firrance,* Foreign Office 1891 n° 823) ; en quelque comté de cet Etat, la police est accompagnée de dogues qui suivent l'homme à la piste. »

Elisée Reclus — *Lois des Etats-Unis,* p. 807.

généralement, excepté dans les états où il sont en infime minorité ; sans éducation, ils vivent comme des bêtes et ont leurs instincts; non seulement ils assassinent mais ils commettent sur les femmes blanches d'atroces attentats, sans épargner les fillettes. Alors, c'est un besoin de protection commune, un désir de vengeance qui dégénère bientôt en guerre de races ! (1)

Lewis Harris, homme de couleur avait été arrêté pour avoir tenté de violer une jeune fille du village d'Aberden; il fut enfermé dans la prison de Belair. Pendant la nuit, une foule énorme attaqua la prison. Des coups de feu furent échangés entre la foule et le Shérif qui, avec ses aides gardait la prison. La lutte fut courte, car des hommes masqués enfoncèrent la porte avec des marteaux de forgeron et envahirent la cellule de Lewis Harris. Ils lui passèrent un nœud coulant autour du cou et l'entraînèrent au pied d'un énorme peuplier qui borde la route voisine de la prison. Pour tout interrogatoire, on lui demanda s'il avait quelque chose à dire. Le nègre répondit : « si j'ai commis ce

---

(1) Parlant des nègres, voici ce que disait en Louisiane, un personnage célèbre à notre confrère Jules Huret :

« ...Provisoirement c'est une brute, pas méchante, c'est vrai, douce même, mais pourrie de vices. Quand il a travaillé une semaine, il se repose la semaine suivante ; il ment pour le plaisir de mentir ; il ignore les lois de la dignité humaine. Il ne se marie pas ou guère il change de femme comme un animal.... La salacité du nègre est sans limite. A certaines époques, il devient la proie sans défense de ses instincts. Et alors, la vue d'une femme blanche le rend complétement fou. Il sait qu'il sera lynché, pendu, brûlé une heure après, cela lui est égal. Rien ne l'arrête. C'est le gorille déchaîné!
. . . . (p. 371).

« Les nègres sont des êtres mineurs, des enfants sauvages, qu'il faut surveiller et guider pour des siècles encore.

« Qu'ils deviennent d'abord des hommes moralement libres, qu'ils prouvent qu'ils méritent leur liberté, et alors on pourra voir mais seulement alors... » (p. 375).

(*De New-York* à *la Nouvelle-Orléans*).

crime c'est que j'étais ivre et ne savais pas ce que je faisais ; je ne me souviens de rien.» « Faites votre prière » lui dit un des hommes et ceux-ci lançant la corde par-dessus une branche de l'arbre, ils tirèrent Harris qui se trouva suspendu en l'air, aux vifs applaudissements de la foule, mais, la branche se brisa sous le poids du nègre qui tomba sur le sol; alors, la corde fut aussitôt passée par-dessus une autre branche et le nègre qui poussait des cris et des gémissements fut de nouveau et pour de bon cette fois lancé dans les airs. L'extrémité de la corde fut attachée à un poteau voisin et les exécuteurs de la loi de Lynch criblèrent à coups de révolver de plus de 200 balles le corps du nègre et se retirèrent sans bruit. Harris resta suspendu à l'arbre jusqu'au lendemain matin ; la police vint alors le dépendre et le jury du Coroner qui fit l'enquête, déclara, selon l'usage en pareil cas que Harris avait trouvé la mort entre les mains d'inconnus.

Un nommé Porter avait assassinée une fillette de 10 ans après lui avoir fait subir les derniers outrages. Il prit la fuite, mais ceux qui travaillaient aux champs, quittèrent la charrue, ceux qui passaient en voiture abondonnèrent leur attelage ; tout le monde se mit à sa poursuite ; toutefois il fut rejoint par des policemen qui, sous une bonne escorte le conduisirent à la prison. La police de Denver craignant la colère des habitants, résolut de le mener dans une autre ville.

La foule ne fit qu'augmenter ; des milliers de personnes entouraient la prison ; les membres de la famille Frost (famille de la petite victime) menaçaient d'employer des moyens violents à l'égard du shérif. Le police ne pouvait suffire pour écarter et contenir la foule irritée. Pendant ce temps,le jeune Porter qui entendait les cris de mort proférés contre lui lisait la Bible et priait tout en exprimant le regret de son crime ; cependant il ne perdait pas son sang-froid.

Dans l'après-midi, Porter fut conduit secrètement à la

gare de l'*Union Pacific* pour être amené à Hugo sans s'artêter à Linion où se trouve le chemin. Mais les « vigilants » surveillaient tous les mouvements de la police, ils s'étaient organisés avec soin et lorsque le train fut arrivé près de Linion, un comité choisi parmi la foule des « vigilants » a fait signe au mécanicien d'arrêter. Les seize hommes bien déterminés qui composaient le comité de vigilance ont sauté dans le train et, malgré les protestations du Shérif et de ses aides, ils emmenèrent Porter. Ils se rendirent à Lake Station à peu de distance de Linion, afin d'exécuter le nègre à l'endroit même où il avait commis son crime.

Le père de la jeune Louise Frost était venu de Denver dans le même train que Porter et s'était mis à la tête du cortège. L'enlèvement de Porter et sa conduite sur le lieu de l'exécution se passèrent dans le plus grand ordre. Des reporters et des télégraphistes suivaient afin d'envoyer des compte-rendus complets aux journaux. Lorsqu'on fut arrivé à l'endroit où la jeune fille avait été tuée, le père de l'enfant demanda que le nègre fut brûlé sur un bûcher. D'abord les « vigilants » s'opposèrent à ce projet cruel, mais ils finirent par y consentir. Des traverses de chemin de fer furent apportées par charretées et on érigea un bûcher. En attendant le jeune Porter était gardé à vue près de là ; il tremblait de tous ses membres et tenait une Bible à la main; on ne lui fit pas subir la moindre mutilation. A 6 heures et demie du soir, il fut attaché sur le bûcher et le malheureux père, mit le feu lui-même à la pile de bois. Une foule énorme venue de tous les coins du Comté de Lincoln, était à ce moment réunie sur le lieu du supplice.

Le jeune nègre resta calme jusqu'au moment où les flammes commencèrent à toucher sa chair. Il se mit alors à pousser des hurlements affreux. Son agonie dura 20 minutes. Il avait été attaché avec des chaînes à un poteau sur le bûcher et pour activer les flammes, « les vigilants » versaient du pétrole sur les traverses !

L'exécution du nègre fut épouvantable. Le nègre criait: « Laissez-moi partir, j'ai encore quelque chose à dire. Mon Dieu ! mon Dieu ! laissez-moi partir » En attendant le feu continuait son œuvre. Le corps se consumait, le nègre hurlait, se secouait et les chaines rendaient un bruit lugubre. A la fin le corps a glissé le long des chaînes, la tête en dehors du bûcher et les pieds seuls dans les flammes. Pour hâter sa mort, les « vigilants » ont de nouveau jeté sur son corps des planches saturées de pétrole et le feu activé a vite accompli son œuvre. Le nègre s'est évanoui et n'a pas tardé à expirer.

Les autorités judiciaires du Comté de Lincoln poursuivirent une enquête dans le but de traduire devant les tribunaux les personnes qui brulèrent sur un bûcher Joseph Porter(1) Le Shérif, interrogé à ce sujet, répondit qu'il serait impossible de trouver dans le comté ou dans les comtés voisins un jury qui voulut condamner ceux qui ont pris part à l'exécution sommaire. L'affaire n'eut pas de suite.

A ce propos, les ministres méthodistes de Chicago écrivirent au Président Mac Kinley pour attirer son attention sur cette exécution cruelle et firent ressortir que 2.000 personnes subirent la loi de Lynch dans ces dix dernières années. Ils invitèrent le Président à proposer une loi qui mette fin à ces exécutions sommaires.

Rien n'a été fait. Le Président Roosevelt n'a pas pu rien faire. Cela peut paraître étonnant dans un pays où les nouvelles lois se font si vite.

---

(1) Le Président Rooseelt s'est élevé contre les lynchages. Les exécutions sommaires lui ont inspiré cette sentence tragique. « Quiconque a jamais pris part à la mort d'un criminel par l'horrible supplice du feu doit perpétuellement, dans la suite, garder en son cerveau et dans son âme le spectacle affreux de sa propre action ; il ne peut plus jamais redevenir le même homme qu'avant. »

C'est à cause de cette loi de Lynch que les Américains ne sont pas à la tête de la civilisation. Ils le savent parfaitement (1).

Dans la Caroline du Sud, en août dernier la loi de Lynch était une fois de plus appliquée ainsi qu'en témoigne la dépêche suivante adressée au *Courrier des Etats-Unis* par l'un de ses correspondants :

Columbia (Caroline du Sud), 16 août. — Le nègre Bob Davis qui, lundi dernier, avait blessé gravement Mlle Jennie Brooks et avait ensuite essayé de la violer, près de Greenwood, a été capturé cet après-midi par une bande d'hommes partis à sa poursite aussitôt après que la nouvelle du crime fut connue. L'exécution a eu lieu ce soir à 7 heures 30, malgré la présence du gouverneur Heyward qui a essayé, mais en vain, de faire respecter la loi.

Le gouverneur est arrivé sur les lieux peu de temps après avoir appris la capture du nègre. Il est monté sur une plateforme construite à la hâte sur une haie de la ferme appartenant au père de la victime, et de là a harangué la foule. Ses paroles ont été applaudies, mais la foule n'a rien voulu entendre au sujet de la remise du nègre entre les mains de la justice. Après le discours du gouverneur, elle a entraîné le nègre hors de la vue du gouverneur, à peu de distance de la maison de M. Brooks, et là Davis a servi de cible à des centaines de personnes qui ont criblé son corps de balles de revolver et de fusil.

Aussitôt après la capture du nègre il avait été confronté avec sa victime et reconnu. Cette confrontation a été des plus émouvantes.

La milice faisant actuellement les manœuvres à Chickamauga, le gouverneur n'avait pas de troupes à sa disposition, et c'est pour cela qu'il est venu seul à Greenwood,

(1) Le Magazine *The Arena* a donné ces chiffres relativement à l'application de la loi de Lynch :
104 en 1903 ; 86 en 1904 ; et 66 en 1905.

espérant faire entendre raison à la foule. Il avait donné l'ordre à ses gardes et aux Richland Volunteers de se tenir prêts à se rendre sur les lieux, mais la foule était tellement déterminée qu'il a renoncé à leurs services.

Voici encore un terrible exemple de la loi de Lynch. Citons ces deux nouvelles publiées le même jour par le *Courrier des Etats-Unis* à New-York d'après les dépêches de son correspondant :

Corinth (Mississipi), 28 septembre. — Le 19 août dernier M. Whitfield en rentrant chez lui trouva le corps de sa femme étendu sur le plancher de la pièce où elle se trouvait. La tête avait été enlevée du tronc à l'aide d'un rasoir et le mari ayant été immédiatement prévenir la police et ses voisins, un grand nombre de citoyens partaient peu de temps après à la recherche du meurtrier. Plusieurs personnes furent arrêtées, mais toutes purent prouver un alibi. Les choses en étaient là et on désespérait de pouvoir retrouver l'assassin lorsqu'un jeune nègre arrêté dans les environs de cette ville, après avoir comparu devant un comité de douze citoyens, pressé de questions, a fini par avouer qu'il avait assassiné Mme Carrie Whitfield pour pouvoir plus facilement voler ce qu'il pouvait trouver dans la maison.

Un meeting des citoyens de la ville a eu lieu aussitôt et, à l'unanimité, il a été décidé que le nègre subirait la loi de Lynch. Celui-ci a demandé à ce qu'on lui fasse grâce pendant 24 heures afin que sa mère et son frère qui demeurent à Memphis viennent l'embrasser pour la dernière fois. Le délai lui a été accordé et on attend les parents à une heure avancée de cette nuit. Il est certain qu'aussitôt après les avoir embrassés le nègre subira la loi de Lynch.

Corinth (Mississipi), 28 septembre, minuit. — L'assassin de Mme Whitfield a été, ce soir, brûlé vif et jusqu'au dernier moment a fait preuve du plus grand courage.

Sa famille était arrivée et il a demandé à son frère de prendre soin de ses enfants et de son bien, après quoi il a été conduit au cimetière où un bûcher avait été élevé. On l'y a fait monter après que ses vêtements ont été imbibés de pétrole, et le mari et le frère de la victime, armés de torches, y ont mis le feu.

Plusieurs centaines de personnes, venues des environs, assistaient au supplice. Le spectacle était horrible, le nègre grimaçant se tordait sous la douleur, enfin sa tête tomba sur sa poitrine. Il était mort.

La foule a continué à entretenir le bûcher et ne s'est dispersée que quand le corps du nègre a été réduit en cendres.

Si en France on usait de pareils procédés qui sait si cela ne donnerait pas à réfléchir aux apaches et ne hâterait pas la diminution de leur nombre.

Il n'y a pas que les *blancs* qui pratiquent la loi de Lynch. Les nègres ne se gênent guère pour en faire autant.

A ce sujet, une correspondance de Butte (Montana) citait le fait suivant :

Un train de marchandises qui traversait la réserve indienne Crow Wing a écrasé une femme indienne qui traversait la voie et qui a été tuée sur le coup. Un Indien qui l'accompagnait a aussitôt assemblé un certain nombre de ses partisans qui se sont emparés du serre-freins. La police indienne a été aussitôt appelée et quand elle est arrivée au village elle a trouvé les Indiens dansant autour d'un poteau auquel était attachée leur victime qu'ils s'apprêtaient à torturer et à brûler. Les Indiens se sont fâchés de ce que la police intervenait dans leurs petites réjouissances et la situation a, pendant un moment, failli devenir grave. Après maint pourparlers, les descendants des héros de Fenimore Cooper, ont consenti à relâcher le « visage pâle » qui était plus mort que vif et avait déjà recommandé son âme à Dieu.

Comme on le voit, il était temps vraiment que la police arrivât. Hélas ! combien de fois arrive-t-elle trop tard, et se montre-t-elle impuissante.

L'abolition de cette loi de Lynch est une bien grave question qui semble presque impossible à résoudre. Une Société nègre de Boston voulut protester contre cette même loi de Lynch, mais elle fut un peu effrayée par la lecture d'une lettre d'une dame Nolaù de Delta (Caroline du Sud), disant que son mari, pasteur du temple méthodiste de cette ville, avait été pendu par des Blancs pour avoir formé une société ayant pour objet d'empêcher les exécutions sommaires.

Il résulte des statistiques officielles que, pendant l'année 1899, la loi de Lynch à été appliquée à 107 personnes, dont 23 Blancs et 84 Noirs. Ces faits ne se sont passés que dans quatre Etats du Nord, tous les autres appartiennent aux Etats du Sud. C'est dans la Géorgie, le Mississipi et la Louisiane que les exécutions sommaires sont les plus nombreuses ; elles ont été appliquées pour meurtres, violences sur les femmes et incendies. Dans un cas, la victime avait été mise à mort pour intempérance de langage et dans un autre, la foule s'est trompée et a exécuté un innocent ! (1)

Mais il ne faudrait pas juger toute l'Amérique par ces incidents ; malheureusement les journaux entretiennent trop le public de ces faits regrettables et voilà comment on méconnait un grand peuple.

Sous la Rubrique : « Les gaîtés de la Potence » un grave

(1) Si la loi de Lynch est indigne d'un grand peuple, il faut reconnaître pourtant qu'il n'est pas toujours possible de maintenir la colère populaire. Les Nègres — dans les Etats où ils sont 10 pour 2 blancs — sont abominables ; ils violent les petites filles, les femmes ; il sont absolument sauvages, bien entendu sur *cette question-là seulement.*

journal américain inscrivait cet article : On ne se rend pas généralement à une exécution capitale comme à une partie de plaisir. Il semble pourtant que dans l'Arizona l'application de la peine de mort ne doit plus effrayer personne et qu'on puisse sans terreur aller voir pendre un homme, si l'on en juge par l'invitation suivante : lancée par le Shérif du Comté de Navajo pour une exécution qui devait avoir lieu à Holbrook :

« Monsieur, vous êtes cordialement invité par la présente à assister à la pendaison d'un assassin nommé Georges Sunley. Son âme sera envoyée dans l'éternité le 8 décembre, à 2 heures après-midi. Les méthodes les plus récentes et les plus perfectionnées dans l'art de la strangulation scientifique seront mises en usage, et on fera tout ce qu'il sera possible de faire pour que l'entourage soit plaisant et que l'exécution soit un succès. »

Mais le public n'a pas pris l'invitation du bon côté et a trouvé que, pour une invitation à assister à la pendaison d'un homme, les termes étaient trop gais. Le Shérif s'est empressé de complaire à l'opinion. Il a renvoyé l'exécution au mois suivant et il a lancé l'invitation suivante, imprimée sur papier de deuil : « C'est avec le plus profond regret et le plus grand chagrin que je vous invite à assister à l'exécution *décente*, humaine et *privée* d'un être humain, nommé George Sunley pour crime, meurtre. Il sera exécuté lundi à deux heures de l'après-midi. On compte que vous vous conduirez d'une façon respectueuse ; on ne permettra à personne de tenir des propos grossiers ou insultants. Rien de ce qui pourra troubler le solennité ne sera toléré. »

La loi de l'Arizona exige que le Shérif lance des invitations à l'exécution, mais la loi ne dit pas en quels termes elle doit être conçue. Pour éviter à l'avenir, tout contretemps fâcheux, la législature de l'Arizona a établi une formule légale.

Et elle fait éprouver une si épouvantable terreur cette

loi de Lynch que pour y échapper les malheureux sont capables de tout.

En voici un exemple.

Le 23 mars dernier, arrivait mourant à la Nouvelle-Orléans (Louisiane) un nommé Baster Martin qui venait de passer par une terrible aventure. Martin, quoiqu'il soit de race blanche et nouvellement marié,avait été accusé d'avoir attaqué une jeune fille blanche.

Un tribunal s'était formé et, malgré ses protestations énergiques d'innocence, il venait de se voir condamner à subir la loi de Lynch, lorsqu'il put se débarrasser de ses gardiens et prendre la fuite.

Sous une grêle de coups de feu, Martin s'enfuit à travers champs, et une émouvante chasse à l'homme commença.

Dans sa fuite, le malheureux rencontra une voiture attelée, s'en empara et continua sa course vers les bois, à toute vitesse, toujours poursuivi par la foule qui tirait sur lui.

A un certain moment le cheval s'abattit et Martin dut continuer sa course à pied. Il rencontra, à douze milles de Berwick city, un nègre nommé Richard Williams, il l'accusa de vouloir l'arrêter et feignit de tirer une arme de sa poche. Le nègre, se voyant en état de légitime défense, abattit le fuyard d'un coup de revolver. Or, Martin n'avait pas d'armes sur lui et le nègre a été arrêté.

Martin a demandé aux autorités de Berwick de relâcher le nègre Williams, disant qu'il l'avait menacé pour se faire tuer lui-même *afin d'échapper à l'application de la loi de Lynch !*

L'ÉDUCATION

L'ENFANCE est très protégée aux Etats-Unis, et quand on dit la *prootection de l'Enfance*, on ne dit pas un vain mot. Il y a d'ailleurs à son sujet une législation des plus sévères et d'autre part il y a aussi dans le peuple américain une volonté morale qui s'impose pour cela.

On veut sauvegarder les enfants pendant leur développement jusqu'au jour où ils seront devenus des hommes en stimulant leur individualisme et en musclant leur corps. Ce qu'il importe surtout, avant tout même, aux Américains qui s'occupent de l'enfance, c'est que chacun des enfants puisse devenir un « *Self made man* », un fils de ses œuvres comme on dit en France.

Dès qu'un enfant peut aller seul, (dit notre confrère Francis Dortet de New-York) on l'abandonne à ses propres mouvements. Le meilleur moyen d'apprendre à nager est de se jeter à l'eau : c'est une vérité élémentaire. Ce n'est pas l'habitude que les bonnes suivent en grognant les promenades et les jeux des jeunes garçons. Quant aux mères, elles ont bien autre chose à faire qu'à les traîner accrochés à leurs jupes. Et le temps de «Shopping» de courir de boutique en boutique, où le prendraient-elles donc ? Car c'est là une occupation essentielle des femmes américaines. Si par hasard elles amènent un baby, il existe dans certains grands magasins une très pratique institution. Avant de faire leurs emplettes, elles se débarrassent du moutard encombrant en échange d'un tiket. Il attend dans une salle en compagnie de jouets et de petits compagnons sous l'œil

bénévole d'une gardienne spécialement attachée à ce service. Puis ayant terminé leurs achats, les mamans présentent le tiket reçu et on leur rend le baby tout comme au vestiaire on remet à l'ouvreuse sa canne ou son parapluie !



« Mais, généralement, on laisse les enfants prendre à leur guise de l'exercice, soit à la maison, soit au dehors. En France il n'y a guère que les enfants des classes pauvres qui sortent et vont à l'école au loin sans être accompagnés. A New-York, les meilleures familles ont adopté ce système. C'est d'abord par raison d'économie, car les gages des domestiques étant fort coûteux il faudrait avoir un personnel nombreux quand il y a plusieurs enfants dans une même maison. En second lieu, les parents savent parfaitement que leurs fils ou leurs filles ne courent aucun risque dans la rue, Le public se charge de leur surveillance et de leur protection. Si l'on se permettait envers eux une brutalité quelconque, on risquerait d'être écharpé et cela vaudrait une amende élevée à l'agresseur. Entourés d'un respect aussi puissant, il n'est pas étonnant que l'on rencontre sur les avenues les plus animées ou dans les quartiers les plus éloignés des groupes de marmots qui ne craignent point la foule et dont l'assurance fait plaisir à voir.

Dans leurs jeux, ils font preuve des mêmes sentiments de



Le jeu de football.

précocité. On peut voir, par les temps de neige, par exemple des petits bonshommes de 6 à 7 ans glisser à plat ventre sur leurs traîneaux du haut des pentes de l'Hudson à des vitesses vertigineuses. Ils donnent l'impression que plus tard ils seront de rudes jouteurs; pour l'instant ils font une belle provision d'audace.



« Pour être heureux, il faut avoir une bonne santé,quelque aisance, des loisirs indépendants, le goût des livres et de la musique, d'excellents amis, une aimable femme... et un bon cigare ». Cette phrase renferme la satire du bonheur, mais la fortune semble avoir prodigué aux Américains toutes ces prospérités.

Tout jeune l'Américain apprend donc à se diriger lui-même, il a des volontés que la famille respecte.

« Il ne faut faire aux enfants nulle peine ; même légère »



Certes l'éducation des garçons est moins sentimentale que la nôtre, mais le résultat en est meilleur ; les fils ne comptent pas sur papa ; sitôt sortis de l'école, ils se suffisent en partie à eux-mêmes ; l'argent qu'ils gagnent sert à leur entretien et il est rare qu'un jeune homme de 18 ans vive aux dépeins des siens ; de bonne heure, il est aux prises avec les dfficultés de la vie.

L'Américain a une teinte de tout et à l'âge voulu, il peut se diriger vers la profession qui l'intéresse le plus. L'instruction, bien que les programmes des grandes écoles soient surchargés sans raison et sans utilité, n'est point absorbante et laisse aux élèves beaucoup de liberté pour les sports qu'ils pratiquent avec passion, c'est pourquoi les Américains ont une génération robuste, peut-être indisciplinée, sûrement entreprenante et hardie.



La fille américaine est très personnelle, indépendante encore plus ; c'est un être d'exception. Elle va, vient comme il lui plaît, elle achète ses toilettes suivant le crédit de son père qui, légalement, en est responsable ; comme sa mère, elle a ses réceptions, ses lunchs, ses amies. Elle est jolie et aime qu'on le lui dise, elle recherche le compliment, les émotions « very exciting » ; elle adore le *flirtage* qui, pour la jeune fille est toujours respectueux ; d'ailleurs le respect de tous

lui est assuré ; un Français ne peut approcher avec une jolie femme sans lui débiter des galanteries ; l'Américain est plus réservé ; *il reste le camarade.*

Dans la rue elle n'a à craindre ni une insulte ni une proposition malhonnête (1) ; s'il lui en prend la fantaisie, elle peut aller seule ou accompagnée d'un jeune homme au théâtre comme à bicyclette et personne n'y trouve rien à redire. Il est impossible de reconnaître une jeune fille d'une jeune mariée ; la toilette est la même ; le mariage lui donne seulement un autre relief mondain avec de nouveaux amusements.

Sarah Bernhart a loué fortement le système d'éducation donné aux jeunes filles américaines.

« J'ai trouvé, a dit la grande artiste, l'américaine supérieure à la femme du vieux continent. Elle mène une vie différente dont on n'a pas l'idée en France. Là (en Amérique) le mari et la femme ont une vie spéciale et une existence distincte. La femme est intellectuelle dans le sens le plus large du mot et le mari travaille pour elle.

La jeune fille américaine est jolie et élégante ; elle se marie le plus tard possible et cela se comprend, étant donné la liberté dont elle jouit ; elle retarde son mariage parce que pendant qu'elle est libre, elle évite le fardeau inséparable du mariage. »

Il est bon d'ajouter que Sarah Bernhardt, ne l'a connue qu'au théâtre où l'américaine ne lui a pas ménagé les applaudissements !

M. Gaston Deschamps, que nous avons déjà cité a parlé aussi avec beaucoup d'enthousiasme de l'éducation des jeunes filles américaines au point de vue physique. Le Nouveau-Monde, a-t-il écrit à son tour, est un gigantesque

(1) Elle connaît tout ou devine tout ; aussi rougit-elle pour des sous-entendus qu'une Française du même âge ne comprendrait pas !

atelier de beauté ; on n'y sculpte peut-être pas assez de belles statues en bronze ou en marbre, mais on y *façonne des idoles vivantes !*

« J'ai vu, continue-t-il, Smith, cette admirable colonie universitaire où une armée de onze cent trente-trois jeunes filles se préparent aux luttes de la vie en apprenant le grec, le latin, la chimie, les mathématiques, l'hébreu, la « marche militaire », la natation, le canotage, le tour du trapéze, l'art de grimper au mât de cocagne. »

« Miss Brown ou miss So, grimpant au mât de cocagne ! En Angleterre on aurait crié « Shoking » ; en Amérique, on s'en est bien amusé ! »

M. Deschamps a écrit sur les universités américaines des pages splendides et merveilleuses de vérité. Il est vrai de dire que le système de sports et d'exercices a créé une minerve moderne.

En Amérique, une fille est toujours la bienvenue dans un ménage qu'il soit millionnaire ou pauvre ; dans la même famille, on voit fréquemment le garçon au travail et la fille au collège ; le fils est pâle, délicat, la fille forte et pleine de santé.

« Sang bleu » ou « arrivée » — rarement parvenue — elle a son mérite propre, non pas celui de ses ancêtres.

Dans une conférence qu'il fit à l'Université de Colombia, M. Cambon, alors ambassadeur de France à Washington, s'exprima ainsi :

« Déjà les femmes américaines savent apprécier les modes françaises et elles s'initient rapidement à l'esprit français; les Américaines doivent les imiter et chercher à comprendre le génie français. »

Si les Américaines s'habillent à la mode française, c'est qu'on peut les habiller mieux que partout ailleurs ; il faut espérer qu'en France, M. Cambon a invité les Françaises à connaître davantage leurs sœurs américaines qui par-

lent un français très correct avec cette intonation étrangère qui ajoute un charme réel à la prononciation, mais elles peuvent s'exprimer aussi en allemand et en espagnol !

Dorothy Dix, dans un remarquable article du *Dispatch* de Pittsburg disait « qu'une fille est le « bibelot » de la vie américaine, qu'elle représente la classe cultivée et si elle est plus resplendissante que n'importe quelle autre, c'est quelle doit remplir l'idéal masculin. Un Allemand est satisfait avec une femme d'intérieur ; un Anglais réclame la bonté et l'intelligence ; le Français demande l'innocence et l'ingénuité ; l'Américain lui, désire toutes ces vertus et c'est pourquoi il ne se marie que très rarement avec une étrangère. »

A la vérité, *l'âme féminine américaine est enchanteresse*, raffinée jusqu'à l'extravagance, parfois sensitive jusqu'à la gêne ; l'américaine connaît la littérature de trois ou quatre peuples ; ses yeux ont visité tous les musées, admiré les plus beaux paysages et son cœur ne renferme que de l'enthousiasme.

Coquelin aîné citait à son dernier voyage une épigramme du général Horace Porter qui est toute la définition de la femme américaine : « The american girl is like a pin ; she has a head which prevents her from losing herself ! » (1)

A ce sujet, c'est ici le moment de rappeler que dans une motion faite devant le « Lake View Woman's Club » Mrs Lydia A. Coonley Ward déplora l'atmosphère artificielle qui enveloppe l'enfant moderne et fit un éloquent appel à la sincérité et à la simplicité qui avait caractérisé le « Home » et la famille des pionniers.

« Nous avons, disait-elle, trop de vie artificielle dans la famille moderne. Retournez à la simplicité de vie de

(1) La femme américaine ressemble à une épingle ; elle a une tête qui l'empêche de se perdre. »

nos ancêtres et permettez à votre enfant de la partager dans toute son ampleur. Voulez-vous que votre maison soit faite pour la dignité ou pour la gaîté ? Les mères doivent renoncer aux nourrices et vivre plus dans la chambre des enfants. La plus belle chose du monde est de voir une mère passant son temps avec ses enfants. Ne leur donnez pas des jouets extravagants.

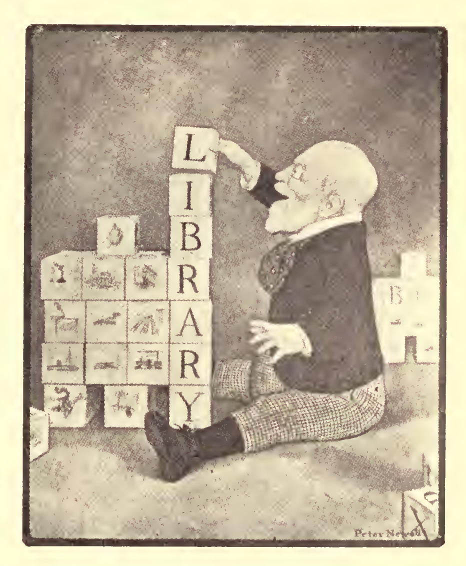
« Vivez la vie que vous souhaitez pour vos enfants — Enseignez-leur le bien et le mal et alors vous n'aurez plus besoin de les gronder éternellement. »

L'évêque James Mc Goldrick, de Duluth, un des hommes les plus éminents de l'Eglise du Nord-Ouest, a déclaré devant une classe de *l'Académie Saint-Joseph* (Institution catholique romaine), que l'éducation américaine ruinait les génies et ne leur donnait pas une chance de se manifester. Il a fait aussi une attaque sévère au sujet des bienfaits de Andrew Carnegie, assurant que le maître de forges dépenserait mieux son argent en dotant les institutions d'éducation qui éduqueraient réellement et ne laisseraient pas les esprits emmagasiner des acquisitions mentales sans utilité pratique. Il a dit aussi : « Les neuf dixièmes des génies de notre pays ont été détruits par une méthode d'éducation qui empaquette, pour ainsi dire, l'esprit de l'infortuné élève avec un nombre illimité et varié de faits. Je ne peux pas comprendre comment un tel amas de débris de connaissances mentales peut être accepté comme une éducation réelle. Les élèves préparés comme des machines ne donnent pas les hommes dont nous avons besoin. »

« M. Carnegie a fait une seule bonne chose parmi les nombreuses qu'il a faites et qui montrent un faux jugement c'est celle d'avoir donné 10.000.000 de dollars pour une investigation spéciale. Les autres dons n'ont pas répondu à leur but, et il n'a pas su apprécier la méthode de faire le bien qu'il voulait faire.....

« Au lieu de donner une éducation solide et réelle à la

masse du peuple, il lui a donné des bibliothèques par douzaines, par vingtaines. C'est beau et excellent mais cela n'a pas donné un résultat remarquable. Ses bibliothèques sont remplies de livres dont les 90 pour cent sont des bouquins de littérature américaine, bon marché et mauvais et dont les meilleurs ne sauraient faire des lecteurs pensant par eux-mêmes ! »



Caricature de André Carnegie

M. Carnegie dote les villes de bibliothèques (librairy) Peter Newell le représente comme un enfant jouant avec des cubes qui sont l'enseignement rudimentaire dans les lettres. — Il a voulu surtout railler cette manie... philanthropique.

« D'autre part, le professeur américain, dans la majorité des collèges américains, n'est autre chose qu'un « salarié dans une cage ; » telles sont les paroles prononcées par M. Léopold Mabilleau, conférencier officiel de *l'Alliance Française,* au cours d'une conférence qu'il a faite à l'Université de Chicago. Il a dit également que les professeurs, dans les collèges américains fondés par des particuliers, les professeurs qui y étaient nommés n'étaient pas libres de penser et d'écrire ce qu'ils voulaient et que la plus grande partie de leurs actions étaient contrôlées par le conseil d'administration de ces collèges. M. Mabilleau qui est le directeur

du *Musée Social* à Paris, avait choisi pour sujet de cette conférence : « Des idées fondamentales de l'instruction publique en France ». Il est nécessaire que le professeur parle et pense comme il lui convient, même si ses idées sont contraires à celles du conseil d'administration de l'université où il enseigne. Cette liberté n'existe pas dans la majorité des universités américaines dont un grand



nombre ont été fondées par des particuliers. Il paraît qu'il est fortement question d'améliorer cet état de choses.

L'éducation américaine a du bon, cependant et il faut le dire : les travailleurs ne sont pas hostiles aux riches. M. Jules Cambon, alors qu'il était ambassadeur de France à Washington, disait dans une interview au correspondant de *l'Echo de Paris*, en parlant de la grève dans les aciéries que l'ouvrier en Amérique n'était pas hostile à *l'aristocratie*

de l'argent, à *l'aristocratie capitaliste,* parce qu'il croyait qu'avec de l'intelligence et de la bonne chance il pouvait devenir lui aussi un Carnegie ; aussi, au lieu d'être jaloux, il dit que « *Carnegie played his game fairly* ! » (Il a bien joué son jeu !) (1).

***

Quand il s'agit de l'hygiène et de l'éducation physique, les Américains font les choses largement. Voyons par exemple, ce qu'ont fait et ce que font encore les Bostoniens pour donner de l'air à leur ville, avec la pensée bien arrêtée que cet air pur et vivifiant, doit être, avant tout, destiné aux enfants des pauvres comme aux enfants des riches.

Ils se préoccupent moins d'embellir Boston et ses environs par des squares à la fois coquets et spacieux, que de permettre à toute la jeunesse du district de prendre ses ébats sur des terrains spécialement aménagés pour eux, pensant que ces enfants deviendront aussi des hommes d'une plus grande capacité productive et que, par suite, le district récupérera tôt ou tard les millions dépensés en achat et en transformation de terrains.

« La municipalité de Boston, dit Mme Arvède Barine vota, en 1878, une première somme de 2.250.000 francs pour achats de terrains à aménager en parcs.

« Actuellement, le district de Boston a déjà dépensé 166 millions en réservoirs d'air et il n'est pas au bout.

(1) Dans le même curieux interview, M. Jules Cambon disait : « Quand on retourne en Europe après avoir vécu quelque temps avec les Américains, tout paraît petit en France. L'Amérique est si colossale, si jeune, qu'elle a en réserve, en magasin, bien d'autres surprises. »

Un journaliste américain de nos amis, venu en France, disait : « La Seine paraît un ruisseau, les maisons petites, les montagnes des collines ; quand on voit un Français payer, il a l'air de compter ce qu'il a dans sa poche. »

Parmi les travaux qui restent à exécuter, figure une immense percée qui exigera la démolition de certains quartiers déjà construits. Les Bostoniens n'en sont pas moins convaincus qu'ils font une excellente affaire, et quel homme de bonne foi oserait dire le contraire ? Il n'est peut-être pas superflu de dire que Boston n'est pas très grand. La ville comptait 560.000 âmes en chiffres ronds, quand elle commença cette danse des millions avec la conviction qu'elle les retrouverait. »

Il va sans dire que Chicago, New-York et bien d'autres grandes villes des Etats-Unis ont suivi l'exemple de Boston et ont fait danser les millions avec non moins d'ardeur et de confiance en l'avenir, uniquement pour faire entrer l'air à profusion dans leurs poumons. Et, en agissant ainsi les Yankees ne croient point se lancer dans des opérations plus ou moins aléatoires ; ils ont, au contraire la conviction de faire des placements de père de famille et c'est bien, littéralement, le mot qu'il faut employer ici.

Tout bon Yankee suppose, en effet, qu'un jeune garçon, sain, vigoureux, suffisamment intelligent et suffisamment imbu des idées de la race anglo-saxonne, représente une valeur capitalisée de 50.000 francs en moyenne ; mille enfants représentent donc un capital de 50.000.000 de francs. Et ce capital vaut la peine d'être conservé et on ne doit rien négliger quand il s'agit de l'éducation morale et de l'éducation physique de la jeunesse, assurés qu'ils sont de trouver plus tard leurs capitaux avec les intérêts.



LES TARES

En Europe, en 1906, on a beaucoup parlé du « *Graft* ». Il est à l'heure actuelle, ce mot anglais, un des mots les plus connus, les plus usités aux Etats-Unis. « *grafter* » et « *graft* » sont des expressions que prononçent toutes les lèvres, aussi bien à New-York qu'à San-Francisco, aussi bien au Montana que dans la Louisiane, aussi bien dans la Californie que dans la Nouvelle-Angleterre. *C'est un mot populaire, un mot typique* qui caractérise bien une chose.

Si l'on interrogeait, écrivait dernièrement un de nos confrères de New-York dans une de ses correspondances, si l'on interrogeait sur le sens de ce mot les professeurs d'anglais de nos lycées et collèges, ou même ceux de nos universités, il est probable que pas un souvent ne pourrait en donner une traduction ou même une explication satisfaisante. Ce mot anglais a, en effet, un sens américain très particulier. Et ce sens est si nouveau que vous ne le trouverez ni dans les dictionnaires anglais les plus récents, ni dans les dictionnaires américains les plus complets. *Le Standard dictionary* l'ignore ; *le Century dictionary* n'y fait pas allusion. Il ne figure pas même dans la liste des américanismes du petit *Guide aux Etats-Unis* publié en 1905.

Qu'est-ce que c'est donc que le « *graft* » ? On peut sinon le définir, du moins l'expliquer en disant qu'il désigne tout acte par lequel un homme se sert de sa fonction pour obtenir des profits pécuniaires illégitimes, sinon toujours illicites. Un « *grafter* » n'est pas forcément un homme corrompu, un concussionnaire. Mais c'est presque toujours un homme qui accepte de sa position, de son influence

ou de ses relations des avantages que repousserait un homme désintéressé, scrupuleux ou simplement délicat.

L'origine du « *graft* » n'est pas très difficile à comprendre.

Les Américains, que nous aurions à accuser d'hypocrisie en morale, ont sûrement par ailleurs une franchise que nous pouvons leur envier. Ils n'affectent nullement des airs indifférents ou supérieurs en matière d'argent, ils reconnaissent carrément que l'argent a quelque valeur, qu'ils veulent en avoir le plus possible, non pas tant pour la gloriole que pour l'usage qu'ils comptent en faire. L'argot courant a une expression bien caractéristique et qui revient très souvent : « Je ne suis pas dans cette affaire pour ma santé. » Traduisez ! « Les affaires sont les affaires ; et si je me mêle de faire tel travail, si je m'intéresse à telle entreprise, c'est qu'il y a là un profit matériel pour moi, et sans ce profit que j'escompte, je ne m'en mêlerais même pas ».

Cet esprit pratique et ce bon sens un peu brutal ont amené dans ce pays un certain matérialisme économique, dont les effets se sont fait sentir il y a longtemps dans la politique. Ce n'est pas d'hier que la corruption des politiciens est devenue un des lieux communs des livres d'impressions sur l'Amérique. M. James Bryce dans un bien beau livre, remarque justement que cette corruption à même souvent été grossie à souhait par des voyageurs hostiles à la démocratie, qui ont pris plaisir à ses faiblesses et ses tares.

D'autre part, il est arrivé aussi, depuis Tocqueville, que l'indifférence des hommes les plus distingués ou les mieux qualifiés, a laissé tomber l'administration des petites municipalités et le gouvernement intérieur des Etats, aux mains de personnages dont le rang social n'est pas très élevé, et dont la culture est très souvent médiocre. Je connais, pour ma part, un excellent homme qui est sénateur de l'Etat de New-York, et qui est obligé de compter pour

l'orthographe de ses lettres sur son secrétaire dactylographe, comme M. Caboussat de *La grammaire* se reposait sur sa fille pour l'accord de ses participes. En janvier 1906, un député, élu à la Législature d'Ohio, décida, avant d'aborder ses redoutables fonctions de suivre un cours d'une année dans une petite université.

Cet homme d'Etat de trente-neuf ans déclara : « Je veux au moins être capable de construire correctement une phrase anglaise. » Et il ajouta : « C'est plus qu'on ne peut dire de quelques législateurs. »

Une des premières conséquences de tout cela, c'est que le personnel politique se trouve très déprécié et ne possède guère de prestige, ni intellectuel, ni social.

Grâce au « *graft* » et d'après les journaux américains, la politique, les tribunaux et la vie privée d'un grand nombre de citoyens sont compromis. Le capital en Amérique depuis longtemps ne se borne plus à l'industrie pure et simple, car les Trusts contrôlent également les législatures, les municipalités, les journaux et les tribunaux. Et c'est cela qui a causé l'explosion des sentiments remplis de tant d'amertume à travers tout le pays.



Nous avons demandé à l'un de nos amis, un Américain, qui connaît à fond le monde politique, M. T. de Wolfe ce qu'il pensait du « *graft* » et voici ce qu'il a bien voulu nous dire à ce sujet :

« La corruption dans la politique (*graft* — *la greffe*, nouveau terme d'argot américain qui signifie pot-de-vin), et dans la vie privée n'est probablement pas plus répandue aux Etats-Unis que dans la plupart des pays Européens. Mais à l'heure qu'il est, on s'en occupe davantage en Amérique. Lorsqu'un problème quelconque intéresse ou émeut

le peuple américain, il l'agite tant qu'il ne l'a pas amené à une solution.

« En ce moment, on le voit profondément inquiet de la question de la corruption publique et avant qu'i ne soit prêt à l'oublier pour en passer à une autre, une nouvelle ère politique aura commencé sans doute.



T. de Wolfe.

« Pour la majorité des hommes, l'instinct qui prime tous les autres est la soif d'argent afin d'avoir ce que celui-ci nous procure des biens de l'existence tels que plaisirs, puissance, réputation, positions, etc.

« Partout où il y a des hommes nous les voyons se disputer ce que la vie offre de plus précieux. Cela est et a été de tous les pays, de tous les temps et de toutes les conditions. Si nous ajoutons encore que peu d'entre nous travaillent uniquement par amour du travail, que nous cherchons la fortune là où nous rencontrons le moins de résistance et nous aurons défini la cause.

« Il y a certes, peu d'hommes malhonnêtes par goût, presque tous sont disposés au bien plutôt qu'au mal. Nous sommes doués d'un instinct moral, nourri par la famille et la religion. Cependant il nous faut le succès, car c'est le succès qui seul donne la mesure de l'homme en Amérique, et trop souvent, hélas ! cette mesure se traduit en argent. Tout Américain apprend dès le berceau qu'il porte en lui l'embryon d'un président, d'un homme d'état, d'un roi du pétrole ou d'un prince de la finance. Le succès est non seulement encouragé mais encore exigé et cela est vrai dans le commerce et les professions autant que dans la politique.

« Or, jadis un politicien avait du succès s'il réussissait à obtenir un poste et à s'y maintenir, durant toute sa vie, et c'est à cette faculté seule qu'on évaluait l'homme, sans s'occuper de ses méthodes ou de ses aptitudes.

« Mais, quel est le mobile de ce désir de la vie publique ? Dans peu de cas il aura été l'honneur seul de la position, dans très peu d'autres peut-être le dévouement à la Patrie ; mais, le plus souvent il faut chercher ce mobile *dans la cupidité.* Or, en Amérique, les émoluments de peu de charges publiques suffiraient à payer les frais d'une campagne électorale et d'une élection, et pour que ces charges deviennent rémunératrices il faudra donc *en enfler les émoluments*, les appointements par le casuel, les tours de bâtons (*Graft*), etc. Comment peut-on devenir millionnaire, tout en consacrant tout son temps et toutes ses énergies à un emploi qui rapporte quelques centaines ou tout au plus quelques milliers de dollars ?

« Répondre à cette question, ce serait résoudre le problème de la corruption en Amérique. Nous avons ici trop de politique et elle est trop compliquée. Peu d'entre nous sont capables de retenir la multitude de fonctionnaires à élire depuis le garde-champêtre jusqu'au Président de la Nation. Ensuite, les restrictions dont sont entourés les droits civiques sont si nombreuses et si variées dans les différents Etats, qu'ils sont à peu près incompréhensibles pour l'ordinaire des mortels. En conséquence, de grands partis politiques naquirent, des systèmes compliqués furent créés et la politique devint un métier auquel s'il veut arriver, le politicien doit consacrer tout son temps, de même que le fonctionnaire honnête donne le sien aux devoirs de sa charge et qui en fera les frais.

« Le système des partis en Amérique est devenu tellement gigantesque et embrouillé que le moindre district électoral ne comptant parfois pas plus de cinquante électeurs, est obligé d'avoir ses chefs et ses meneurs, qui, en

outre du système, sont responsables aux chefs du comité, ceux-ci, à leur tour, rendent compte aux leaders du parti de l'Etat lesquels finalement, font leur rapport aux chefs du bureau national. La plupart de ces agents, depuis le président du bureau national jusqu'au plus obscur des racoleurs de quartier, demandent à être payés, sinon en argent, du moins en faveurs, position ou influence. On dépense des millions annuellement sur l'entretien des rouages de cette « machine » énorme, et ces millions comme bien l'on pense, sont extraits, d'une manière ou d'une autre, du gousset du peuple.

« C'est là le « *graft* » dans le sens le plus vaste et le plus dangereux. *Pour dépouiller le peuple et dévaliser le trésor public, on a recours à une série de stratagèmes* que seul un politicien habile de la vieille école aurait pu inventer et qui seraient trop nombreux (et compliqué) à énumérer.

« On entend dire qu'il n'y a pas de *classe privilégiée* en Amérique. Or, il en est une *c'est la classe que le vol des droits du peuple a enrichie, gavée et rendue arrogante.* Peu d'entre nos grands « trusts » qui, pour l'Européen, caractérisent l'Amérique, auraient pu naître sans ces privilèges politiques. Alors que, actuellement, l'influence des « trusts » se fait sentir par tout le pays, leurs systèmes sont d'une puissante étendue et étroitement enlacés aux organisations des grands partis politiques. *Ils ont fait de la politique un commerce,* un commerce qui rapporte au parti, aux fonctionnaires, aux chefs de parti et à eux-mêmes. Du moins, les choses ont été telles dans le passé, mais nous nous trouvons en présence d'une nouvelle ère. Mais revenons à nos premiers principes politiques, de même que nous avons été obligés de faire en bien d'autres choses, en Amérique. Le fardeau de la corruption politique est devenu trop onéreux pour que nous le supportions plus longtemps. Les effets et son influence sont une menace à notre système républicain que nous ne pouvons tolérer.

« De la politique vicieuse découle le vice dans le gouvernement, et celui-ci entraîne le socialisme et l'anarchie à sa suite. Or nous n'avons que faire ni de l'un, ni de l'autre aujourd'hui en Amérique et nous retournons à notre idéal d'autre fois selon lequel les hommes convoitaient les charges publiques en tant que marques d'honneur et preuves de la confiance du peuple. Des citoyens de franc aloi commençent à s'intéresser aux affaires de la politique. Des hommes d'une haute intelligence et d'une grande habileté acceptent des charges publiques. Déjà, nous les voyons à l'œuvre et leur activité se faire sentir partout, brisant les instruments de « *graft* » et veillant à l'inviolabilité des droits du peuple. C'est l'aurore d'un nouveau jour politique pour le peuple américain. »

***

S'il y a un maire, comme celui de New-York, M. Mac-Clellan, par exemple, qui est un véritable homme du monde, d'une grande culture intellectuelle, qui est affable, il y en a des centaines qui n'ont aucune distinction, tout en restant de braves gens pour le plus grand nombre. Ces hommes sont moins appréciés, moins considérés qu'un avocat, un industriel en renon, un riche manufacturier. On recherchera l'un de ces derniers dans une société choisie. Et cependant ces hommes, qui ont généralement une fortune médiocre, ou un grand pouvoir, sont *quelqu'un* en politique, ils contrôlent des budgets fort grands, budgets représentant des millions et ils nomment nombre de leurs concitoyens à des emplois publics et bien rétribués.

« Il n'est donc pas surprenant, écrit à ce sujet un de nos confrères, que ces parvenus de la politique, hommes sans autorité personnelle, sans caractère, sans indépendance, simples créatures souvent de la « machine » du parti, soient circonvenus par les puissances d'argent, les grands « trusts », les intérêts, par tous ceux enfin qui, pour la réussite de

leurs entreprises ou le succès de leurs spéculations, ont besoin de la faveur ou de la complicité des pouvoirs publics.

« C'est ici qu'apparaissent les « *grafters* ». Dans une grande ville, les « *grafters* », ce seront à la fois : le conseil municipal qui abandonnera à un prix dérisoire une importante concession, le maire qui contresignera l'abandon, les agents qui seront les intermédiaires de l'opération ; et tous ceux qui, de près ou de loin, en tirent quelque profit. »

Le « *graft* » s'introduit partout, sournoisement ou brutalement selon les cas et selon l'intérêt qu'il a. Il existe bien entendu dans la vieille Europe, et peut se traduire dans bien des langues du Vieux Continent, mais c'est aux Etats-Unis, et on peut le dire sans crainte d'être démenti, qu'il a reçu une importance tout exceptionnelle, c'est là qu'il s'est perfectionné, qu'il a su s'adapter aux circonstances, s'introduire dans les rouages compliqués de la civilisation moderne.

Il faut le voir opérer à New-York, à Pittsburg, à Saint-Louis, à Philadelphie et dans d'autres centres où il a fini par acquérir des proportions gigantesques. Il s'est introduit même, ce « *graft* » sans pudeur, que rien n'arrête, qu'aucune considération n'émeut, jusque dans l'administration fédérale. N'a-t-on pas vu, à Washington en 1904, de hauts fonctionnaires du ministère des Postes condamnés à faire de la prison pour avoir mis leur influence au service de maisons faisant des fournitures à l'administration. Il s'est même trouvé des « *grafters* » dans le Sénat, dans ce Sénat, dans ce corps qui étais jadis l'orgueil de la grande République Américaine. Oui, il s'est trouvé deux sénateurs, deux brebis galeuses qui condamnés l'un à deux ans et l'autre à six mois de prison pour avoir reçu des commissions (eux disent des *compensations*) en argent en échange de bons petits procédés (lisez *services rendus*) dans l'exercice de leurs fonctions. On n'en revenait pas aux Etats-Unis : Songez donc deux sénateurs !

A la même époque, à Saint-Louis, le conseil municipal avait *fait alliance* avec quelques grandes compagnies (compagnies d'éclairage, de traction, d'eaux, etc.) pour se partager gentiment des adjucations publiques et de bons petits bénéfices !

Il y a « *graft* » et « *grafters* » partout ; à Pittsburg, les maisons que la police tolère, mais que la morale réprouve (comme ici d'ailleurs), payaient un impôt considérable à la police. Le chef de police d'Allegheny *reconnu coupable de recevoir de l'argent des femmes* fut condamné à deux mois de prison.

Quelque conseillers municipaux de Pittsburg avaient acheté quelques maisons du « quartier du plaisir et du vice » *les louaient cinq fois leur valeur et promettaient leur protection.*

Les compagnies du gaz, d'électricité payaient aussi à des maires, à des conseillers municipaux de fortes sommes pour obtenir un vote favorable. Les compagnies de chemin de fer faisaient de même. Quant aux compagnies d'assurances elles fondèrent des banques avec l'argent de leurs compagnies, mais l'intérêt leur était payé à elles personnellement.

« *Grafters* » aussi, les directeurs des certaines compagnies américaines qui recevaient des salaires exagérés pris sur les dividendes qui auraient dû être versés aux porteurs de polices.

A Albany, le cercle « House of Mirth » dirigé par Andrew Hamilton était spécialement à la disposition des législateurs. Ils y trouvaient du champagne et autres choses..... Les compagnies d'assurances y trouvaient des lois qui leur étaient utiles. Tous ceux qui pouvaient acheter, pouvaient y trouver tous ceux qui pouvaient vendre.

A Philadelphie, depuis une dizaine d'années, « l'argent de la ville était partagé entre des politiciens sans vergogne et des financiers sans scrupules » En 1906, plus de 20 mil-

lions de francs, 4 millions de dollars furent gaspillés bêtement en contrats ruineux, le conseil municipal ayant voté une convention par laquelle la ville concédait à la compagnie du gaz un monopole de près de 80 ans pour une somme vraiment dérisoire.

Ce fut un fait public, bien connu à New-York, pendant assez longtemps d'ailleurs, que *la police était « de mèche* avec des maisons de prostitution ou de jeu qui « existaient contrairement aux lois, et que les adjudications publiques favorisaient uniquement les fidèles de Tammany-Hall, qui en quelques années amassaient de grosses fortunes. » A New-York, également, la « machine » démocrate, et à Cincinnati la « machine » républicaine « étaient dirigées dit un de nos confrères de New-York, par des « boss » qui après avoir débuté dans la carrière comme simples cabaretiers, sont maintenant des millionnaires, avec résidence princière, équipages et automobiles. Durant la dernière campagne, le refrain du candidat au poste de procureur général, M. Jérôme, fut de poser au « boss » Murphy la question : « D'où vient l'argent ? »

Et, n'y a-t-il personne du « *graft* » et de nombreux « *grafters* » dans les compagnies d'assurances, dont on peut se rappeler les récents et grands scandales. L'enquête se poursuit encore à l'heure où nous écrivons ces lignes (nous y reviendrons d'ailleurs en détail dans notre prochain livre : *Potins et Scandales*). « Il va de soi, disait un de nos confrères américains, qu'il n'a jamais été question de mettre en doute la solvabilité et l'inébranlable solidité de ces géants financiers, qui jouent aux Etats-Unis un rôle dont les petits fonctionnaires français, avec leur retenue mensuelle, n'ont aucune idée. Ici, presque personne n'a droit à une pension de retraite, et les compagnies d'assurances remplacent l'Etat dans sa fonction de prévoyance obligatoire et imposée. Cette enquête sur les assurances, qu'un comité nommé par la législature de l'Etat de New-

York poursuit, a révélé qu'il y avait certainement du « coulage » dans l'administration de ces grandes compagnies. »

L'un de nous, à l'époque des scandales de l'affaire Wilson. Caffarelli, La Limousin, etc. s'indignait devant un Américain qui a un renom et du prestige ; ce dernier devant notre indignation parut étonné et nous dit :

« Mais chez nous, quand nous sommes *quelqu'un*, nous sommes *cotés*, nous valons tant ! »

Rappelons, enfin, qu'on a pu voir il y a peu de temps, un financier bien connu, M. Thomas W. Lawson publier dans une revue, un magazine populaire toute une série de curieux et sensationnels articles sur les méthodes employées par la haute finance à laquelle il a appartenu et participé avant d'en être la victime ; et d'après ce qu'à écrit M. Thomas W. Lawson il semble que ces méthodes ne sont guère de la spéculation légitime et ressemblent bien plus à du brigandage.

Quel étonnement après cela que le Président Roosevelt ait consacré de longues périodes de son grand message à paraphraser le décalogue; quel étonnement peut-on avoir en entendant partout prononcer ce mot de « graft » lorsqu'on songe aux scandales de New-York, de Pittsburg, de Minneapolis, de Philadelphie, de Saint-Louis ; à ces financiers « frénétiques », à ces sénateurs « concussionnaires » à ces fonctionnaires « félons » ?

Cependant, en regard de ce tableau il faut montrer que le peuple a été vigilant et ne s'est pas endormi, preuve que les démocraties ont quelques avantages malgré leurs lacunes et leurs défauts. On a fait ce qu'on a pu pour corriger les abus signalés, porter remède aux excès et châtier les crimes commis. M. Folk, un avocat, par exemple, par son énergie a fini par mettre en fuite les « corsaires » de Saint-Louis. Son nom est devenu populaire et il est actuellement gouverneur élu de l'Etat de Missouri.

A New-York, on s'est aussi « remué » ; l'avocat général

Jérôme a fait une brillante campagne contre les « machines » démocrate, républicaine et démagogique. A Phidadelphie, M. Weaver, maire — un très honnête homme — a refusé de contresigner les contrats de la municipalité corrompue et il a été soutenu aux élections de novembre 1905 par les « honnêtes gens » enfin réveillés de leur apathie. L'exemple semble vouloir, heureusement, être suivi ailleurs.

Après toutes les histoires de « *graft* » « *grafters* » etc. les comités des divers partis décidèrent de demander à chacun de leurs membres un dollar — seulement —, ainsi les grands trusts et les grandes industries ne seront plus accusées d'acheter les partis.

Le Président Roosevelt a envoyé son dollar au *Republicain National Congressional Committee* pour la campagne des prochaines élections présidentielles.

On voulut un beau jour protester contre les grafts dans une grande ville industrielle de Pensylvanie. La politique municipale y était devenue si corrompue, si pourrie, on peut le dire, que les électeurs pensèrent à élire un maire dont le passé serait irréprochable et qui, n'ayant point trempé dans aucun graft, pourrait mettre de l'ordre à l'Hôtel de Ville et chasser tous les rongeurs du budget municipal.

Des comités de « lavage » furent organisés ; les clubs de femmes s'en mêlèrent ; certaines présidentes même envoyèrent aux électeurs des cartes postales la veille du scrutin, les adjurant, leur conseillant de les aider dans cette œuvre de réforme ; les congrégations, pasteurs en tête, travaillèrent dur et ferme, si bien que le maire tant désiré fut élu à une énorme majorité.

Mais, la profession de maire n'est pas facile ; comment arriver à donner satisfaction à tout le monde ? Il fallait frapper un grand coup ! Et, le maire en question, s'attaqua aux maisons de vices, des maisons qu'ici on appelle maisons closes et « que la police tolère mais que la morale ré-

prouve». Des ordres secrets furent donnés et à la tombée de la nuit, des forces de police formèrent un cordon autour des maisons suspectes ; on entra : Dans chaque maison où il fut trouvé des boissons bière ou whiskey, on dressa procès-verbal ; on arrêta les visiteurs, les tenanciers, les femmes ; tout ce monde (700 personnes !) fut conduit en panier à salade, en cellule et le lendemain, plus de 500 individus furent condamnés à payer de 1 à 10 dollars, les tenanciers de 25 à 100 dollars et les femmes de 5 à 25 dollars. 47 maisons furent fermées et les femmes durent quitter la ville. Il va sans dire que certaines maisons prévenues à temps s'étaient mises en règle avec la loi pour ce soir là et purent rester ouvertes. D'autres maisons clandestines, sous l'œil protecteur de la police restèrent ouvertes jusqu'au moment où un grand politicien y reçut des coups de couteau. Mais, sait-on quand on opéra cette rafle ? un samedi, jour de paie alors que les ouvriers viennent à la ville y trouver des plaisirs faciles contre argent comptant. Un autre jour de la semaine, par exemple entre 11 heures du soir et une heure du matin, on aurait cueilli trop d'individus connus, peut-être même mariés. Mais le maire sut sauver sa propre position ; la ville recueillit ainsi 8000 dollars et le maire devint extraordinairement populaire !



Le charlatanisme fleurit aussi en Amérique ; il suffit de lire les annonces des journaux (1) pour s'en rendre compte

(1) Les annonces rendent quelquefois esclaves les journaux. — C'est ainsi que, dans un grand magasin, — genre Louvre ou Bon Marché — une jeune fille fut tuée en tombant dans le trou immense (13 étages !) de l'ascenseur.

C'était, paraît-il, le deuxième accident de ce genre. Pas un journal ne souffla mot et pour cause ; un seul, quelques jours plus tard, causa de l'affaire d'un air détaché, mais il eut soin d'oublier le nom du grand magasin !

On trouve à chaque instant : — Docteurs qui promettent des guérisons miraculeuses — des diseuses de bonne aventure — des tireuses de cartes — des affaires d'hypnotisme, de magnétisme, etc — La réclame et les annonces bizares se retrouvent partout.

Ceux qui lisent les annonces médicales dans les journaux pourraient avoir une piètre idée de la médecine en Amérique. Heureusement que d'éminents docteurs, de grands savants ont sauvé et sauvent la réputation des véritables médecins.

Mais, il faut lire les annonces pour se faire une idée assez exacte de l'audace des praticiens qui sont de purs charlatans, *puffistes*, réclamistes sans scrupules qui finissent par enlever à la médecine le caractère respectable qu'elle a eu jusqu'à maintenant.

Comme dans un véritable cours d'anatomie, chaque chose y est appelée par son nom, *surtout* quand il s'agit de maladies intimes — l'un de ces réclamistes à côté de son portrait avait mis : « 5 minutes chez Vénus, 2 ans chez Mercure. » — Il est juste d'ajouter, que certains journaux et magazines (revues) ont banni de leurs colonnes les annonces attrape-nigauds qui pourtant coûtaient très chères.

Ce fut vraiment un directeur intelligent que celui de la *The Thomas Ryan Consumers Brewery* (Brasserie) de la ville de Syracuse (Etat de New-York); ayant fait une bière nouvelle il envoya des milliers d'invitations demandant aux invités de visiter les chais un certain jeudi et d'amener avec eux leurs amis (1).

Les invités arrivèrent à midi ; à une heure il y avait déjà cent personnes. Un lunch fut servi ; quand les premiers invités eurent fini, d'autres prirent leurs places, jusqu'à

(1) Pour avoir le droit de tenir un café, il faut être citoyen américain.

5 heures, 5000 personnes visitèrent la brasserie. Quand tous les barils furent vides, 1000 invités — plus ou moins ivres — se mirent en ligne et organisèrent une ballade à travers la ville; 200 barils furent bus au cours de l'après-midi. Un journal de New-York qui raconta la chose l'intitula : *Parade de* 1000 *ivrognes.*

L'Amérique semble devenir rapidement une nation buveuse de bière ; durant l'année dernière, on y a consommé 54.651.336 barils de bière soit 16.000.000 de gallons de plus que dans n'importe quelle autre année de son histoire ; c'est une augmentation de 2 gallons par individu des Etats-Unis.

Les Etats-Unis ont eu aussi plus que maintenant une réputation méritée pour la consommation du whiskey. On y a bu en 1906, 7.000.000 de gallons de plus que l'année précédente.

Il y a eu aussi un accroissement à noter dans la consommation des cigares, cigarettes, tabac à mâcher. Le gouvernement a reçu l'année dernière (1906) 3.000.000 de dollars de plus :

Chaque baril de bière paie 1 dollar de taxe et chaque baril contient 31 gallons ½. On a consommé 512.096 barils de plus.

Il est cependant bien entendu que les Américains ne boivent pas ; on peut en être surpris à la vue des nombreux bars échelonnés le long des rues et faisant de brillantes affaires, mais ils le disent........ et il faut bien les croire : « Un Français s'alcoolise avec l'absinthe, un Allemand avec la bière, un Anglais avec le gin, pas l'Américain ! » — Et le whiskey ? dites-vous ? — « Le whiskey, vous répond-on, est une boisson hygiénique qui, prise à petites doses, devient un véritable stimulant ; c'est la force et la santé ! » Puis, suit une kyrielle de bonnes raisons prétentieuses, voire même comiques, mais l'Américain n'a jamais tort !

Avez-vous la migraine ? On vous recommandera une

grande dose de whiskey avec... quelques pillules de quinine ; *le whiskey, c'est la panacée* qui guérit tout et le plus sûr chemin conduisant au cimetière ou à l'asile d'aliénés ! Il pèse 123 degrés anglais ; excusez du peu ! On l'absorbe d'un seul coup dans un verre trois fois grand comme les verres à cognac usités en France ; il ne peut être pris à sec ; il brûle, il déssèche la gorge ; vite après l'avoir absorbé, on s'empresse d'avaler un demi-verre d'eau pour enlever le feu qui dévore l'estomac ! (1)

On ne s'assied pas au bar ; on y accède par une petite porte (tout établissement bien tenu à une entrée très discrète...) ; on commande au comptoir démesurément long ; on paie, on avale d'un trait ; on grignote vite après quelques grains de café, des clous de girofle ou des pastilles de menthe pour rectifier l'haleine ; on pousse dans la bouche une grosse pincée de tabac ; on part et on recommence cela de 6 à 10 fois par jour, sans doute pour appliquer le proverbe du Kentucky : « There are many different brands of whiskey, but there is some good in cach of them. » —

(1) « Les lois qui interdisent absolument la consommation des boissons alcooliques, désignées en général sous le nom de *Maine Liquor Law*, d'après l'Etat qui, le premier, eut recours à cette législation, paraissant n'avoir eu aucun effet sérieux dans les villes populeuses, où précisément l'ivrognerie est la plus fréquente. Mais les choses se passent autrement dans les villes et Townships auxquels l'Etat a laissé la liberté d'empêcher l'introduction des liqueurs enivrantes dans la plupart de ces circonscriptions, qualifiées du nom de « sèches », par contraste avec les districts « humides » qui les avoisinent, il est rare qu'un étranger réussisse à violer la loi. Dans le Massachusetts, la « république » dirigeante, plus des quatre cinquièmes des villes interdisent tout débit de liqueurs fortes. Les mesures prises contre l'usage des spiritueux, y compris la bière, ont contribué pour une bonne part à détourner le courant de l'émigration germanique vers les Etats et les comtés « humides ».

ELISÉE RECLUS. — *Nouvelle géographie Universelle.* T. XVI *Les Etats-Unis.*

(il y a beaucoup de différentes marques de whiskey, mais il y a du bon dans chacune d'elles) (1).

Puisque nous venons de parler du whiskey, c'est bien le moment de reproduire l'amusante anecdote suivante : *le whiskey à la prison* contée par le *Courrier des Etats-Unis.*

« Un charpentier de Canaan-Valley (Connecticut) a été arrêté le mardi et enfermé au violon pour avoir causé du désordre dans une vente à l'encan. Il était tellement ivre que le juge de paix devant lequel il a comparu quelques heures après son arrestation a renvoyé l'affaire au lendemain pour donner au charpentier le temps de se dégriser. Mercredi matin, notre homme était plus ivre que jamais ; jeudi, même situation, et l'affaire a été remise au vendredi. Mais le juge a résolu de découvrir comment le charpentier se procurait du whiskey pour se maintenir en pareil état. Il a fait monter la garde, la nuit, par des constables qui ont surveillé de près le bâtiment servant de prison. Ils ont été récompensés de leur nuit passée à la belle étoile. Vers minuit, ils ont vu arriver une bande d'amis du charpentier se dirigeant vers une fenêtre donnant dans la cellule du captif. Ils portaient avec eux une cruche contenant deux gallons de whiskey et un long tuyau en caoutchouc. Les constables n'ont pas tardé à découvrir l'usage de ces étranges appareils. Les hommes ont fait la courte échelle ; celui qui a atteint la fenêtre de la cellule a frappé deux coups d'appel et a fait passer au charpentier le tuyau en caoutchouc dont une extrémité plongeait dans la cruche. Le prisonnier s'est mis à pomper avec ardeur, lorsque les constables ont fait brusquement leur apparition. Les amis du charpentier, frappés de terreur, ont dégringolé,

(1) Nous devons dire ici, que nous n'avons jamais vu, dans la rue, en Amérique, une femme ivre.

lâchant caoutchouc et cruche ; celle-ci s'est brisée en tombant sur le sol et c'est ainsi que le pot au... whiskey fut découvert. Le lendemain matin, le charpentier était sobre quand il a comparu devant le juge. Il a été écroué faute de pouvoir fournir 300 dollars de caution en attendant son jugement... »

Une loi récente ne permet plus à Chicago d'ouvrir de nouveaux bars, jusqu'à ce que la population n'excéde plus 500 personnes pour chaque café. Il y a 7.353 débits de boissons à Chicago et ce nombre restera limité jusqu'à ce que la population atteigne 4.000.000 d'habitants.

Si un café venait à fermer par suite de faillite ou par toute autre cause, il ne serait pas remplacé en attendant l'augmentation de la population.

Puisque nous venons de causer de cette question palpitante de l'alcoolisme, rappelons que le docteur Daramberg a publié il n'y a pas longtemps une étude à ce sujet et en voici quelques extraits des plus intéressants :

« Les pays, dit-il qui ont eu l'énergie de fermer la plupart des débits de boissons alcooliques, ont vu l'alcoolisme diminuer rapidement ; mais il faut arriver à la destruction presque complète, sinon le résultat obtenu n'est pas appréciable. Ainsi, en Suède, en 1829, il y avait un cabaret pour 100 habitants et on consommait 23 litres 35 d'alcool pur par habitant. En 1900, dans cette même Suède, on ne compte plus qu'un cabaret par 5.000 habitants et on ne consomme plus que 4 litres 97 d'alcool par habitant.

« En Finlande, en 1850, on comptait un cabaret par 100 habitants et on consommait 20 litres d'alcool par habitant ; en 1900 on n'y compte plus qu'un cabaret par 9.000 habitants et on n'y consomme plus que 2 litres d'alcool par habitant. Pour marcher sur les traces de la Suède et de la Finlande, il faudrait supprimer, non pas la moitié, mais les neuf dixièmes des cabarets existant en France. Notre pays possède 464,556 débits de boissons pour

38.666.356 habitants, soit un cabaret ou café pour 83 habitants. Et le nombre de ces débits augmente chaque année.

« Pendant la période décennale de 1889-1899, ils avaient augmenté de 25,559. De 1899 à 1902, en trois ans, ils ont augmenté de 28,928, soit 3,370 de plus qu'en dix ans. Cette proportion est effrayante. En Angleterre, les villes ont le pouvoir de limiter considérablement le nombre des cabarets. Liverpool commence à entrer dans cette voie. En dix ans, elle a supprimé le tiers de ses cabarets, et elle a pu diminuer tellement le nombre de ses agents de police qu'elle économise 200.000 fr. par an. »

Chose digne de remarque : entre tous les pays qui luttent contre l'alcoolisme, celui qui se distingue le plus par ses efforts, c'est l'Amérique.

« Le gouvernement des Etats-Unis a établi en 1880 une division spéciale de tempérance au ministère de l'instruction publique : le *National Department of Scientific Temperance*, qui donne un enseignement anti-alcoolique à 21 millions d'élèves. Cet enseignement comprend quatre leçons par semaine pendant dix semaines de l'année scolaire. Il est complété par des examens réguliers et obligatoires. Le rapport de 1901 qui a été lu et commenté dans toutes les écoles, dit : « Un des facteurs de la suprématie des Etats-Unis, c'est l'abstinence, beaucoup plus généralement répandue qu'en Europe. Cette vertu américaine nous donne des ouvriers alertes, avisés, adroits, laborieux, qu'il nous est possible de rétribuer beaucoup mieux que ceux de nos concurrents européens. » (1).

L'un de nous (2), a pu étudier d'ailleurs, le caractère de l'ouvrier américain tout à son aise ; il a vécu de sa vie,

(1) Un ouvrier qui apporterait du vin ou une boisson alcoolique dans un atelier américain, serait renvoyé sur-le-champ sans autre forme de procès. Ajoutons même qu'en dehors de l'atelier, beaucoup d'ouvriers ne boivent pas.

(2) M. Raymond Gros.

partagé son labeur durant une longue année et cela dans les travaux les plus durs.

Alerte, éveillé, il possède l'art de travailler vite sans paraître se presser ; il parle peu, avance en besogne, rit rarement ; il se préoccupe peu de l'intérêt du patron, mais il est orgueilleux de son travail et fier de l'argent qu'il gagne.

Dans un atelier employant des étrangers, il est facile de reconnaître un ouvrier américain ; il reste propre même dans les travaux les plus sales.

Les conditions du travail sont telles qu'il peut se constituer un foyer analogue à celui du bourgeois français ; son « home » est confortable, sa table bien fournie ; il n'est peut-être pas tout à fait l'ennemi du cabaret, mais il ne le fréquente pas du tout assidûment. On ne voit pas, comme en Europe, l'ouvrier américain à la fin de la journée *entrer prendre l'apéritif* ; au contraire, il va directement chez lui, revêt ses habits du dimanche et s'efforce de paraître un gentleman.

Nous pensons cependant qu'il croit trop à l'influence de l'école ; il donne à ses enfants une instruction trop élevée au-dessus de la condition qu'il doit occuper dans la vie ; ceux-là alors trop instruits cherchent les places peu rétribuées mais tranquilles et laissent les étrangers prendre leurs places.

Les *sociétés de tempérance* se démènent partout. Dans les tramways, dans les magasins, dans les gares, même dans les cabarets ils placardent leurs affiches encadrées de citations de la Bible, espérant faire des adeptes ou par leurs conseils refréner la passion de la boisson. Dans un bar de New-York, on peut lire : « Si la boisson vous dérange de vos affaires, eh bien, quittez les affaires ! »

D'autre part, lesdites sociétés de tempérance ont fait supprimer les cantines dans l'armée ; mais le résultat en est déplorable et on parle sérieusement de les rétablir.

En effet, autour des casernes s'est agglomérée une basse population qui vend d'affreuses drogues aux soldats, leur procure le vice dans tout ce qu'il a de plus hideux. Il y a là certainement une grande et utile réforme à faire.

Le jeu existe si bien aux Etats-Unis que le *poker est presque une institution nationale.* Dans tous les clubs on joue. La police ferme chaque jour des établissements de jeux qui s'installent partout dans les coins les plus cachés même. Ajoutons que la police est trop souvent payée aussi pour fermer les yeux.

Quant au « *Mount Deust* » dont il est parlé ci-après, c'est une fortune assurée pour les « entrepreneurs ». On élude la police, mais les riches seulement pourront en profiter.

Voici une étude très vraie, si vraie que nous n'hésitons pas à la reproduire en entier, elle est de notre confrère et ami Félicien Pascal, et elle a paru sous le titre *Le « Mount Deust* ». La voici :

« On n'aura pas été peu surpris, en France, d'apprendre que des tenanciers de maisons de jeu, à New-York, s'étaient syndiqués, s'étaient *trustés,* comme ils disent de l'autre côté de l'eau, pour transporter en mer et centraliser, sur un seul navire, *le Mount Deust,* leurs établissements de jeux clandestins.

Nul n'ignore que la moralité la plus austère règne sur le cœur, règle les actes de tous les citoyens américains. Les lois ignorent les concessions aux faiblesses humaines. Elles ignorent la débauche, l'ivrognerie, le jeu.

Du moment que les lois des Etats-Unis ignorent les vices, ces vices sont comme s'ils n'y existaient pas. Il y a une sorte de convention tacite d'après laquelle le citoyen américain ne doit pas, ne peut pas s'y adonner (1).

(1) La passion dominante des Américains est le jeu sous toutes ses formes (principalement le *poker*), paris, etc.

L'Américaine s'adonne au *bridge* non seulement dans les réunions

On froisserait dans son amour-propre national, on contristerait gravement n'importe quel citoyen respectable des Etats-Unis, si on se permettait de sourire de cette prétention un peu hasardeuse à une moralité si générale. L'objection qui pourrait se tirer du *Mount-Deust* ne serait pas pour troubler le respectable citoyen des Etats-Unis, dans la sérénité de sa croyance à la moralité de sa race. Il en tirerait plutôt une preuve de la légitimité de sa conviction.

« Le jeu existe si peu, aux Etats-Unis, que, pour s'y adonner, il faut sortir du territoire de l'Union, répliquerait sans doute, ce citoyen respectable. Que le jeu fleurisse, cependant, sur une zone extérieure à notre contrôle légal, c'est une autre question. Elle n'intéresse pas notre responsabilité. »

Et, la conscience à l'aise par ce raisonnement spécieux, notre homme ne verrait aucun inconvénient à prendre des actions du *Mount Deust,* s'il lui était démontré qu'il y pourrait faire travailler son argent utilement. L'indifférence absolue sur les moyens de s'enrichir les moins avouables n'est pas le trait le moins original de ce pays de la moralité.

La police, aux Etats-Unis, est souveraine maîtresse des maisons de jeu. Elle peut à son gré leur appliquer la loi ou en laisser l'action en suspens. Que des tenanciers aient affaire à des fonctionnaires de police accueillants à une honnête rétribution de leur inadvertance volontaire, et il leur est loisible de se livrer à leur industrie, en toute sécurité. Il s'agit seulement, en ce cas, de ne pas lésiner sur le bouche-l'œil.

---

familiales, mais encore dans les réceptions où il n'y a que des femmes invitées pour jouer. Il y a même des *professeurs de cartes* qui font beaucoup plus d'affaires que les professeurs de langues. Un facétieux a dit : « L'Américain est né avec un jeu de cartes dans la main. »

Il arrive, pourtant, que la complaisance de la police coûte fort cher. (1) Peut-être les tenanciers de New-York ont-ils calculé que le transfert de leurs établissements, sur un seul navire, en haute mer, si onéreux qu'il puisse être, leur serait une charge moindre que la rémunération de la police. Et cette innovation si américaine du bateau de jeu n'a pas, sans doute, d'autre origine.

Il arrive même, aux Etats-Unis, que les tenanciers des maisons de jeu n'ont pas à rechercher cette tutelle soudoyée de la police. Elle leur est imposée, quelquefois, par la police elle-même ou par la municipalité.

C'est ce qu'a fait, notamment, de 1900 à 1903, le docteur Ames, en sa qualité de chef de l'administration municipale de Minneapolis, capitale de l'Etat de Minnesota.

C'était un jeune homme qui n'avait pas dépassé la trentaine. Il avait hâte de tirer profit de ses fonctions, mais sans recourir à des malversations sur les finances de la ville, qui auraient ébranlé la confiance de ses électeurs. Toute sa sollicitude se porta sur les joueurs et les maisons de jeu.

Il rendit la liberté aux joueurs, croupiers et tenanciers qui étaient en prison. Il fit savoir à tout ce qui vivait du jeu, dans la ville, qu'il réprouvait les tracas dont leur industrie les rendait victimes. Mais il leur fit comprendre que son administration ne pouvait se dispenser de surveiller leurs opérations et qu'il était juste, au moins, que les frais de cette surveillance fussent à leur charge.

Il y a des euphémismes savoureux dont le puritanisme le plus ombrageux s'accommode le plus aisément du monde et que, aux Etats-Unis, chacun comprend à demi-mot. Les tenanciers des maisons de jeu de Minneapolis adhérèrent à la redevance qu'il plaisait au docteur Ames de leur imposer. Et, sous son patronage, le jeu prospéra rapidement.

(1) Ajoutons : *toujours.*

Il y eut bientôt jusqu'à deux cents tripots dans cette ville de deux cent mille habitants.

Afin de retenir à son seul profit les subsides prélevés sur les maisons de jeu, le docteur Ames révoqua le chef de la police et le remplaça par son frère. Sur deux cent vingt-cinq agents, il en révoqua, en même temps, cent sept qui s'étaient signalés par leur zèle contre les joueurs.

Les tripots alors opérèrent en toute sécurité. Ils eurent des agents qui attendaient les voyageurs au passage des trains et d'autres qui les attendaient dans les hôtels pour les rabattre vers leurs salons.

Si quelque joueur, outré d'avoir été dépouillé, venait se plaindre, le commissaire de police lui faisait observer que son premier devoir était de le faire arrêter, puisqu'il avouait lui-même son délit contre la loi, tout en accusant autrui. Et, lui ayant démontré paternellement dans quel mauvais cas il s'était mis, il l'engageait à regagner son pays par le premier train.

Quand le malheureux s'obstinait jusqu'à invoquer l'intervention du docteur Ames contre l'inertie du commissaire de police, il était tellement berné par des remises d'audience renouvelées de jour en jour, qu'à bout de patience il se résignait à suivre le conseil paternel du commissaire de police et retournait à ses occupations

La débauche et le vol jouissaient, à Minneapolis, des mêmes encouragements que le jeu. Le docteur Ames et ses collaborateurs participaient également à leur profit. Mais le règne de Ames a eu une fin brusque. Il a dû quitter le Minnesota. Un autre Etat de l'Union lui aura fourni quelque occasion de faire travailler, plus honorablement, l'argent qu'il a acquis par son étrange contrôle du jeu, du vol et de la débauche, à la faveur de ses fonctions municipales.

Il n'importe. Vous ne ferez pas démordre pour cela le libre citoyen des Etats-Unis de cette idée imprimée en son cerveau, par ses ancêtres puritains, que sa race a le

privilège d'une moralité supérieure. Et la preuve, c'est que le jeu ne trouve pas d'asile sur le territoire de l'Union, à moins de s'y cacher. Quand il veut s'étaler au grand jour, il lui faut frêter le *Mount-Deust.* Il lui faut s'installer en haute mer.

D'après *le* « *World* » auquel nous laissons d'ailleurs toute la responsabilité, il se passerait des choses vraiment révoltantes à l'égard des travailleurs.

Ecoutez-le commencer sa campagne énergique contre le « *Sugar trust* » — *Trust du sucre* — qui use, dit-il, de procédés comparables à ceux du « Trust du bœuf ».

Le sucre passe sur des surfaces humectées par des chiques nombreuses et salies par des pieds boueux. On nettoie une fois par semaine et le sucre devenu noirâtre à ces divers contacts est clarifié et transformé en sucre blanc.

D'autre part, l'inhumanité dont il est fait preuve est révoltante. La plupart des ouvriers sont des Lithuaniens et des Polonais.

Quand ils s'évanouissent, ce qui arrive fréquemment à cause de la fatigue et de la chaleur, les contremaîtres prennent note du temps écoulé jusqu'à ce qu'ils reviennent à eux et le déduisent de leur salaire. A la moindre protestation, ces malheureux sont immédiatement congédiés.

En règle générale, l'ouvrier n'a pas de recours contre son patron dans les divers accidents du travail. Il est supposé s'assurer lui-même.

Quand l'ouvrier est sérieusement blessé au cours de son travail, et qu'il est conduit à l'hôpital, où les soins sont payés par le patron, il reçoit aussi son salaire.

Quand il est légèrement blessé et obligé seulement de rester quelques jours chez lui il ne reçoit rien du tout. Cela n'est guère juste, car l'ouvrier a des frais, des charges, et il est vraiment inhumain et indigne de gens civilisés et riches de se comporter de la sorte et d'user de pareille parcimonie.



(du *Simplicissimus*, Munich)

A propos du scandale de Chicago : — même les cochons avaient honte lorsque le Président Roosevelt leur révéla le sort dégoûtant qui les attendait dans les grands abattoirs américains.



La campagne entreprise par le président de la République des Etats-Unis M. Roosevelt contre les grands fabricants de conserves de Chicago a été un des événements sensationnels de l'année 1906.

Cette campagne a déterminé sur toute la surface des Etats-Unis un formidable mouvement d'opinion. Elle a été due en grande partie aux divulgations faites par un romancier, M. Upton Sinclair, l'auteur du livre à succès *The Jungle.*

Le roman de M. Upton Sinclair a été traduit en français et nombreux sont ceux qui connaissent aujourd'hui, en France, les effroyables accusations portées par le romancier américain contre les *packers* de Chicago.

Voici par exemple, quelques-uns des spectacles que décrit le héros de *The Jungle,* Jurgis Rudkus, embauché dans une usine comme balayeur d'entrailles : (1)

(1) Upton Sinclair a fait, en publiant *The Jungle,* une bonne affaire (business) pour sa poche ; qu'il ait écrit pour l'Amérique, très bien, mais qu'il en ait autorisé la traduction à l'étranger, c'était se montrer mauvais Américain. Il a contribué à ruiner une industrie américaine à l'étranger, et c'est la vérité même, ce que nous disons-là !

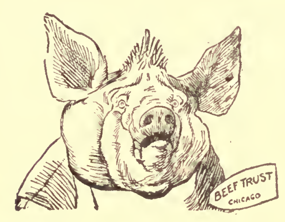
« Tous ceux qui ont la moindre connaissance de la boucherie savent que la viande d'une vache qui vient de véler, ou qui est sur le point de véler, n'est pas comestible. Or, il arrivait une grande quantité de vaches de ce genre dans les abattoirs.



Upton Sinclair, (auteur de *La Jungle*)

« Quiconque en remarquait une, devait prévenir le contremaître. Alors, ce dernier allait entamer une conversation avec l'inspecteur du gouvernement, et tous deux allaient se promener. En un clin d'œil la carcasse de la vache était vidée et ses entrailles avaient disparu. C'était l'affaire de Jurgis de pousser celles-ci dans la trappe ; et dans le sous-sol on les débitait comme viande de boucherie !...

« ....L'abattoir avait un monte-charge spécial pour les bêtes arrivées mortes. Le monte-charge ayant amené ces animaux dans les salles d'abatage, l'équipe se mit à les dépecer d'un air d'indifférence, qui disait mieux que maint discours que cette opération était, pour tous ces hommes, une routine quotidienne. On en vint à bout en deux heures et, à la fin, Jurgis vit porter les morceaux de ces animaux dans les glacières, où on les mélangea soigneusement au reste de la viande, pour qu'ils ne risquassent pas d'être identifiés..... » (1)



(Caricature de Triggs dans *New-York Press*).

Le cochon personnifie les trusts de Chicago. — « Le trust des viandes paraît inquiet de la nécessité d'avoir à prendre un bain. »

---

(1) M. Margaret Deland, de *The Litterary Digest*écrivait dans *The New-York Times* : « La vie est-elle jamais assez



A CHICAGO — *On fait entrer le bétail dans des stalles étroites ; ensuite le tueur passe et les assomme à coups de marteau un à un ; puis les animaux tombent à travers une trappe sur un wagonnet qui avance entre des bannes qui les écrasent rapidement et les partagent.*

misérable pour ne pas rendre quelques services à l'art. Prenez, par exemple, ce livre admirable : *The Jungle* ; il contient une description qui n'a pas été égalée en horreurs émouvantes depuis *l'Assommoir*, de Zola. J'ai essayé de le faire lire à mes amis, j'ai prôné partout ses passages saillants, mais tous me répondaient : « Ah ! il s'agit de cette viande dégoûtante ; pourquoi lirions-nous cela ! « Or, à part ladite viande que l'auteur aurait pu supprimer au grand avantage artistique de l'œuvre, c'est la tragédie la plus atroce des souffrances humaines que j'ai jamais lue. En quelque sorte, l'auteur n'a pas réussi à faire une parfaite œuvre d'art, à cause de la propagande socialiste qu'il a ajouté, page sur page, à la fin.»

A CHICAGO. — *Vue des Stock-Yards, d'où les animaux partent pour l'abattoir.*

A CHICAGO. — *Où s'attache la critique la plus envenimée. — L'étalage à l'abattoir où le bœuf est transformé en un produit commercial.*

Par les bavardages de ses camarades des autres ateliers, Jurgis apprit plus de choses encore qu'il n'en vit. Il sut par les uns que les *Packers*, en versant des pots-de-vin aux inspecteurs, pouvaient impunément abattre et débiter des bœufs tuberculeux, ou envoyer dans *l'Indiana*, pour y être transformés en saindoux, les porcs morts du choléra dans les trains.



Caricature de Maybell dans « Brooklyn Eagle».

Comment on décore la viande, les produits du Trust.

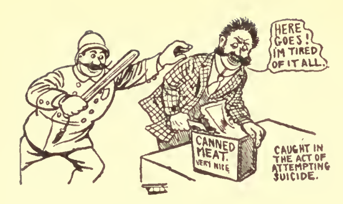
D'autres lui révélèrent que le « bœuf embaumé » qui, pendant la guerre de Cuba, avait tué dix fois plus de soldats américains que les balles espagnoles, était fabriqué avec la chair toute couverte de furoncles d'animaux nourris de malt de wiskey, rebut des brasseries.

Une parente de Jurgis, Elzbieta Lukoszaite, est employée dans une fabrique de saucisses et, elle aussi, voit de ses yeux ou apprend de singulières choses :

« Dans la saucisse, tout passait, tout, sans exception. Toute la saucisse avariée que les clients d'Europe refusaient et qui était réexpédiée à Chicago moisie et blanche, on la traitait par le borax et la glycérine, on la remettait dans les trémies et elle retournait au consommateur.

« On remettait aussi dans les trémies la chair qui était tombée dans la poussière du parquet, jamais balayé, et dans laquelle les ouvriers avaient craché on ne sait combien de milliards de bacilles de tuberculose.

« Il y avait des magasins où la viande salée, destinée à être hachée, était empilée en monceaux énormes. Des milliers de rats y couraient. Ces rats étaient une plaie ; aussi les *packers* faisaient mettre un peu partout, dans ces entrepôts, du pain empoisonné qui en faisait mourir beau-



Un « policeman » surprend en flagrant délit un bourgeois résolu à se suicider en mangeant de la viande de conserve de Chicago.

coup. Ensuite, rats et mort-aux-rats allaient pêle-mêle, avec la viande, dans les trémies. »

Passons sur d'autres détails qui sont à donner la nausée (1). Mais comme l'on comprend l'indignation légitime qui a soulevé, dans un mouvement unanime de réprobation, le peuple des Etats-Unis, et à laquelle le président Roosevelt ne s'est pas contenté de s'associer seulement en paroles !

(1) Nous en parlerons longuement dans notre livre : *Potins et scandales.*



LE VICE

RENDONS cette justice aux Américains que, si le vice existe en Amérique, comme partout ailleurs du reste il, y est *moins visible.* Une femme peut se promener dans la rue à midi comme à minuit sans craindre les insultes ou les propos d'un galant en quête d'une bonne fortune. Et si les rues sont propres, tout *l'honneur en revient à l'Américaine.* Comme en Europe, on trouve des établissements que la police tolère mais que la morale réprouve mais avec plus de décorum, plus de cérémonie et aussi plus de luxe ; en *Amérique il faut vouloir pour pouvoir* ; *défaut caché est à moitié pardonné* !

C'est une des préoccupations constantes de l'Américaine d'essayer d'améliorer le sort de sa sœur déshéritée et de s'occuper — parfois un peu trop — de la conduite des hommes.

Des ligues sont formées pour la réforme de la société ; toutefois la liberté individuelle n'y est pas toujours assez respectée. Mais la philanthropie pure — sans aucun profit pécunier — les guides dans les bonnes œuvres : visites et distributions de fleurs aux malades des hôpitaux, secours aux familles nécessiteuses, protection de l'enfance (surtout), etc... Les parents cruels sont poursuivis suivant toute la rigueur des lois ; un père pour avoir souffleté son fils en public, est condamné à deux jours de prison. et pourtant dans beaucoup d'écoles on inflige des punitions corporelles aux élèves ; un autre prononce un langage inconvenant devant des petits enfants et se voit condamné à une amende de dix dollars.

Les législateurs de la plupart des Etats se préparent

à adopter des mesures sévères contre l'usage de la cigarette et d'en interdire la vente ; le tabac est si mauvais — alors que les cigares sont excellents — qu'il faut applaudir des deux mains à cette intervention législative. Un gamin ne mendie pas un sou, mais une allumette et une cigarette. Des jeunes filles réunies en société se sont engagées à ne fréquenter ni épouser un jeune homme qui fumerait « le tabac roulé dans du papier. »

M. H. A. Jones, chargé d'examiner les aspirants aux fonctions de mécanicien et de chauffeur pour la compagnie de chemin de fer de New-York, New-Haven et Hartford assurait que les fumeurs de cigarettes et les buveurs n'avaient pas la sensation des couleurs et pour la sécurité du public, ils étaient impitoyablement refusés.

L'école du crime est dans la rue ; la statistique montre que les petits marchands de journaux, les cireurs de souliers, forment les deux tiers du contingent des criminels. Mal élevés, grossiers, insolents et vieux avant l'âge, ils ne contractent pas l'habitude du travail et le bénéfice qu'ils apportent à leur famille est presque illusoire.



Comment l' « Oncle Sam » transporte ses « bad boys ».

C'est même curieux que dans un pays où l'on a tant fait pour l'enfance, on laisse les enfants errer ainsi dans les rues du matin au soir, porter les journaux du matin, de l'après-midi et du soir. Cette question est difficile

à résoudre ; pas un club de femmes, pas un philantrophe, pas une société protectrice de l'enfance n'osera s'en occuper. Ce serait entrer de suite en guerre avec une formidable puissance, celle de la Presse ! Les journaux sont vendus par des enfants de 4 à 14 ans. Toucher aux journaux ? Très grave question, on ne joue pas avec le feu ! On est surpris de ne pas voir ces mioches à l'école. Il est vrai qu'on a organisé dans beaucoup de villes des asiles où ils peuvent passer la nuit, trouver à manger moyennant une faible somme, apprendre à lire et à écrire, mais peu d'élus pour tant d'appelés. Il serait intéressant de faire la statistique de ceux qui profitent de cette œuvre philanthropique. Les Américains citent avec orgueil les petits marchands de journaux qui sont devenus millionnaires. On cite même un grand peintre, — le plus parisien des peintres américains ! — des banquiers, de grands industriels. Mais, c'est la petite exception comparativement à ceux qui ont mal tournés.

Bien qu'on ait assuré leurs nuits dans des asiles, on n'arrive pas à les corriger et à en faire des hommes. Déjà on songe à faire une loi. Ces pauvres enfants sont plutôt à plaindre et il importe que cette catégorie de déshérités soit sous la surveillance directe de la *Société Humaine* qui rend d'inappréciables services.

Cette « Société humaine, » est une autre police à côté de la police administrative ; elle s'occupe, autant que faire se peut, de supprimer l'immoralité, de préserver la jeunesse de tout contact pernicieux, elle est aussi une société de bienfaisance distribuant de larges sommes aux indigents ; l'assistance publique de Paris pourrait prendre là une belle leçon ; elle verrait comment les Américains distribuent leurs secours sans les enquêtes et paperasseries qui font perdre un temps précieux et laissent les malheureux sans pain. Dans un excellent article intitulé « Saving the boys of the Street » (sous la signature de Hal C. Green) *The Index* de Pittsburg publiait :

« Les boys reçus dans le « Newboys Home » sont quelquefois employés à autre chose qu'à vendre les journaux, messagers, conducteurs d'ascenseurs dans les verreries. Les garçons qui ont abandonné leur toit, sont sollicités de retourner chez eux. Quelquefois une mère obligée de faire face à des difficultés pécuniaires (loyer, pas de travail, etc.), confie son fils temporairement jusqu'au moment où elle sera plus fortunée.

Les enfants sont autorisés à conserver leurs chiens favoris.

Les garçons sont intéressés dans l'école et la plupart étudient deux heures et demie chaque soir et cinq jours la semaine. D'autres s'occupent à faire de la menuiserie. Ils nomment leur conseil d'administration, le supérintendant est le seul homme dans cette jeune république. Ils font quelquefois des œuvres de charité, économisent, mettent un livret à la caisse d'épargne. Et quand on pense combien de journaux à un sou, à deux sous même, le boy doit vendre pour payer son logement et sa nourriture, on peut se rendre compte de la valeur de sa générosité !

(Kladderadatsch de Berlin).

La nouvelle déesse de la Liberté.

Allégorie à la Statue de la Liberté. Au lieu du flambeau éclairant le monde, elle tient une boîte de bœuf en conserves ; à la place du livre de la loi, elle tient un sac de dollars.

« Quand on songe que beaucoup d'entre eux n'ont jamais eu une demeure avec des soins et de la protection,

qu'ils ont vécu avec la croyance que personne ne s'occupait d'eux excepté le « Sergo », quand on s'occupe de leur moralité déviée par l'hérédité et les besoins, les vices de leur précédent entourage, on peut comprendre les difficultés que la direction éprouve pour les diriger dans une voie meilleure.

La « société humaine » a dû, à Alleghany, s'occuper d'un cas curieux. Un chercheur de fortune rapide, connaissant bien le caractère humain, avait installé un sanatorium pour hommes. Il y avait fait faire le massage par des jeunes filles de 17 à 20 ans.

Il eut naturellement un grand succès ; les dollars tombèrent dru dans son escarcelle ; la société s'adressa aux tribunaux et fit condamner ce barnum d'un nouveau genre à une forte amende, mais, chose bizarre, l'établissement ne fut pas fermé !



Les voleurs sont plus habiles et plus hardis que partout ailleurs. Ils ne s'attardent pas à des vols mesquins, mais à des coups qui rapportent ; ils font sauter les coffres-forts des banques à la dynamite (1). Quelquefois, plus audacieux, le visage recouvert d'un masque, ils s'y présentent, en plein jour, revolver au poing, obligent le caissier à remettre le contenu de sa caisse et disparaissent sans être inquiétés.

Les enfants des riches sont parfois retenus en captivité jusqu'à paiement d'une forte rançon.

Les trains ne sont pas épargnés ; toujours revolver au poing, les malfaiteurs donnent l'ordre au mécanicien d'arrêter et exigent des passagers une certaine somme.

(1) Les Américains sont furieux qu'on se serve de cette expression : « Vol à l'américaine ».

Comme l'un de nous, se montrait un jour surpris qu'on ne se défendit pas, un Américain lui répondit le plus philocophiquement du monde qu'il était préférable de payer que de risquer une balle, que c'était l'affaire de la police de les arrêter. Au fond la réflexion était juste.

Chicago est la patrie des cambrioleurs. Le chef de police ne pouvant mettre la main sur les criminels, a donné l'ordre de tirer sans rémission sur toute personne inconnue qui ne pouvait expliquer sa présence dans une maison.

La ville de Kansas-City était infestée de voleurs de grand chemin. Pour y mettre bon ordre et rassurer les habitants, le chef de police offrit une récompense de 25 dollars pour tout voleur de grand chemin tué dans la ville, soit au moment où il commettrait le vol, soit immédiatement après. Aucun crédit n'ayant été accordé au chef de la police à cet effet, c'est de sa propre poche, sur son traitement, qu'il paie la récompense promise. Les simples citoyens aussi bien que les agents de police, peuvent réclamer la récompense s'ils tuent un voleur pris sur le fait.

Voici maintenant une atroce scène de mœurs, *un duel dans un train*, scène qui d'ailleurs se renouvelle de temps en temps.

Elle s'est passée près de Piedmont (Alabama). Un journal de la localité l'a racontée de la façon suivante :

Un duel à mort, suivi d'une affreuse bagarre, a eu lieu dans un train de plaisir se dirigeant vers cette ville.

Le train était bondé de monde. Deux voyageurs, William Alexander et Joseph Cooper, se sont pris de querelle au sujet de 35 cents que Cooper devait à Alexander pour des rafraîchissements pris dans le train. Des gros mots ils en sont venus aux coups et Cooper a tiré son revolver. Aussitôt les autres voyageurs se sont précipités vers les issues pour se réfugier dans les autres wagons. Il s'est alors

produit une bousculade terrible, dans laquelle nombre de personnes ont été renversées et foulées aux pieds.

Sans s'occuper des autres, Cooper et Alexander, qui avaient le terrain libre, ont commencé le feu et du premier coup Alexander a fait sauter la cervelle de Cooper. Les amis d'Alexander se sont jetés sur le cadavre, ils l'ont saisi par les bras et les jambes et l'ont porté sur la plate-forme du wagon, d'où ils l'ont lancé sur la voie.

Le mécanicien dont le train marchait à toute vitesse, a vu le corps voler dans l'air et il a aussitôt renversé la vapeur. Des employés ont ramassé le corps de Cooper et l'ont rapporté à Piedmont. Alexander a été mis en état d'arrestation. »

La *traite des Blanches* existe aussi en grand aux Etats-Unis. Dans toutes les villes se passent des faits semblables à celui-ci que relatait une agence de Philadelphie.

« Philadelphie, 21 novembre. — A la requête du consul d'Allemagne, la police s'est rendue. la nuit dernière, dans une vingtaine de maisons mal famées de cette ville et y a arrêté près de 400 jeunes filles qui s'y trouvaient. Cinquante et un hommes ont également été arrêtés.

Le chef de la sûreté a déclaré que cette descente de police, comme on n'en avait pas encore vu de semblable ici, sera suivie de plusieurs autres, afin de mettre un terme au honteux trafic de la traite des blanches.

Presque toutes ces jeunes filles, dont quelques-unes n'ont pas seize ans, sont étrangères. Un grand nombre d'entre elles appartiennent à la religion juive et elles ont été envoyées dans ce pays par un syndicat de Halle (Allemagne) qui s'occupe tout particulièrement de la traite des blanches. Des descentes de police vont avoir lieu à New-York, Baltimore, Pittsburg et Boston, où ces marchands de chair humaine ont des « succursales » et y ont également envoyé un grand nombre de leurs victimes. L'histoire de plusieurs de ces jeunes filles est digne de

pitié. Ne parlant pas l'anglais, on leur avait promis, pour les décider à venir aux Etats-Unis, à l'une un riche mariage, à l'autre une place de domestique avec des appointements magnifiques, et ainsi de suite.

Presque toutes ces femmes pleuraient à chaudes larmes en racontant leurs malheurs. Du jour où elles se sont embarquées, elles ont vécu comme des prisonnières et ont été vendues sur le marché absolument comme le seraient des animaux.

Toutes ces jeunes filles seront interrogées et le magistrat chargé de cette affaire a fixé la caution des hommes à $ 1,200 et celle des femmes à $ 600. »

Ce que nous mentionnons-là n'a rien d'étonnant, c'est la même chose qu'ailleurs avec moins d'impunité.



On parle fréquemment de rixes, de guet-apens, de meurtres à coups de revolver. Il n'en faudrait pas déduire qu'en Amérique on n'y est point en sécurité ; pour notre part, nous nous sommes promenés à toute heure, un peu partout, dans les rues et nous n'y avons rien vu d'anormal, Nous avouons même, que sur certains boulevards de Paris, après minuit, nous n'aurions pas aimé à nous trouver seul alors que dans des villes américaines nous ne pensions nullement à notre sécurité.

En France, à l'entrée de chaque ville, on peut lire : « La mendicité est interdite », ce qui n'empêche pas d'être assailli par une bande de mendiants. En Amérique, nous n'en avons guère aperçu, peut-être quelques aveugles et encore très rarement. Ah ! si, nous avons rencontré des ivrognes qui demandaient 5 sous, mais, c'était pour aller boire !

Une société intéressante, c'est la *ligue de la tempérance.* Fait curieux, plus elle annonce d'adopter et de convertir, plus la consommation de l'alcool et de la bière augmente

Le même fait se présente pour la *société contre l'abus du tabac*. Il faudrait pourtant s'entendre une bonne fois ! Le but de la ligue de la tempérance est des plus louables. Par elle, et avec les presbytériens, un tiers de la population ne boit que de l'eau, du thé ou du café ; il est vrai que les deux autres tiers qui fréquentent les cabarets compensent cela largement en buvant « dur et ferme ».

Le docteur Pickard prétend même, que « beaucoup de clubs de la société américaine sont pratiquement des cafés du High Life et que même ce genre d'hommes et de femmes qui les fréquentent ont également changé les hôtels les plus à la mode et les « palace dinning-cars » en brasseries » (1).

Pour empêcher les personnes d'aller se rafraîchir pendant les entractes, des verres d'eau sont gratuitement distribués dans la plupart des théâtres. Une guerre acharnée est entreprise contre les bars qui obtiennent difficilement des licences et sont fermés à la moindre incartade. Un « gentleman » présentant quelques symptômes d'ivresse se voit refuser à boire. A Mc Kees Rochs, un homme a même attaqué un cabaretier en justice lui demandant 13.000 fr. de dommages-intérêts sous prétexte que c'était dans son établissement qu'il s'était enivré et qu'il avait été volé de cette somme. Il déclara que c'était le devoir du débitant de le protéger.

Des sociétés de tempérance essaieront et réussiront probablement à faire interdire le dimanche la vente des cigares et de boissons gazeuses.

Ces derniers temps, la société de tempérance (2) a défrayé

(1) Many clubs in American Society are virtually bar-roome in high life. Ihie same set of men and women have largely turned our most fashionable hotels and palace dining — cars nito bar-roome.

(2) Dans les cars, dans les cafés, des Sociétés de tempérance ont aussi placé — encadrés — des versets de la Bible. D'autres, ont mis une Bible. Elle n'est pas souvent ouverte !

la chronique quotidienne grâce aux exploits de *Mme Nation* qui veut fermer les cabarets à la force du poignet. Il faut dire, aussi, que la majorité des « tempérants » réprouvent de pareilles fanfaronades ; la grande œuvre qu'ils ont entreprise demande la patience et l'énergie et non la violence, *Mme Nation* s'est rendue fameuse en quelques jours ; elle a fait rire toute l'Amérique et l'Europe !

Armée d'une hachette, dans les cabarets de plusieurs villes du Kansas, elle a tout brisé à tort et à travers, glaces, verres, bouteilles et tonneaux, déclarant qu'elle était l'envoyée de Dieu. Arrêtée, elle fut remise en liberté, le juge n'osant la condamner, craignant la colère des femmes qui avaient pris fait et cause pour la nouvelle Jeanne d'Arc. Un journal de New-York demandait malicieusement : « Mais où donc sont les hommes au Kansas ? » — L'épopée burlesque de *Mme Nation* fournira un inépuisable sujet aux écrivains de l'avenir.



CE QUE LES AMÉRICAINS PENSENT D'EUX

Nous ne pouvons mieux faire ici que de reproduire impartialement ce qu'un journal américain imprimait d'après l'envoi de son correspondant américain de Paris, il y a environ deux ans (1).

En tête, se trouvaient ces sous-titres : *La Colonie américaine de Paris est très mélangée. Elle a ses millionnaires, ses dames titrées, ses génies. — Peu sont pauvres. — Les filles d'Oncle Sam sont reçues dans la haute société. Madame de la Mar est la plus jolie et chacune d'elles cherche à être la mieux habillée. Quelques premiers dans la colonie yankee.*

« Paris (*du correspondant particulier*). — Il y a à Paris un peu de tout dans la colonie américaine ; il y a naturellement les « 400 » ; puis il y a huit ou dix autres groupes intéressants.

A l'opposé des autres colonies étrangères, la colonie américaine n'a pas de pauvres positivement, très peu de domestiques, de laquais, mais tous d'ailleurs invariablement bien éduqués, stylés et très bien habillés.

La colonie compte environ une douzaine de multimillionnaires, environ quarante femmes de nobles et des milliers de femmes qui pour la beauté et le chic éclipsent largement ce que l'Europe peut produire de mieux. Il est très naturel, toutefois, que les Américains à Paris soient particulièrement remarqués comme race.

---

(1) Nous avons reproduit en traduisant le plus fidèlement possible.

Les Américains vont partout.

Dans la vie sociale générale de la grande ville, l'Américain pénètre partout. On trouvera une américaine parmi les notables personnalités de l'aristocratique faubourg Saint-Germain on y verra la femme d'un éminent homme d'Etat, politicien figurant aux grandes réceptions féminines. Son hôtel dans l'avenue du Bois de Boulogne, est le centre de la société cosmopolite fashionnable de Paris ; chez les grands bourgeois, on la rencontre dès le premier pas. Au quartier latin, parmi les femmes représentant agréablement celles qu'on nomme les « déclassées », la femme des Etats-Unis est habituellement la plus remarquable.

Il serait difficile de dire au juste quel est le nom le plus proéminent dans la vie parisienne. Peut-être le nom le plus connu dans la haute société est-il celui de la comtesse Boni de Castellane ; mais c'est simplement à cause des escapades et des excentricités de son ex-mari dont le nom est constamment dans les journaux. La comtesse fait de grande prodigalités et reçoit beaucoup, mais il est bien rare de voir un Américan parmi ses invités.

Les Talleyrand américains.

La famille des Talleyrand est bien connue de la colonie américaine à cause des femmes américaines qui y sont entrées La dernière entrée fut l'une des filles de Lévi P. P. Morton, anciennement vice-président des Etats-Unis qui devint la femme du comte Boson de Talleyrand-Périgord. Quoiqu'elle ne fût arrivée que depuis peu de temps à Paris, elle a été reçue avec une extrême amabilité par la vieille noblesse, peut-être en souvenir des autres charmantes femmes américaines mariées aux membres de la même famille.

Deux de ces femmes, toutes deux New-Yorkaises, avaient épousé le même homme. En 1867, le marquis de Talley-

rand-Périgord s'était marié à miss Curtis qui divorça d'avec lui en 1886. Ils n'avaient eu qu'une enfant, la comtesse Palma qui épousa, il y a une douzaine d'années, le prince Mario Ruspoli, ancien attaché à l'ambassade d'Italie à Washington.

Cinq mois après son divorce le marquis épousa Mrs Frédéric Stevens (née Sampson) qui habitait dans la résidence patriarcale de la 57e rue et de la 5e avenue à New-York. Le père du marquis lui donna comme cadeau de noce le titre de duc de Dino, titre auxquels le père comme d'usage renonça.

Le Baron Sellière dont la sœur, la princesse de Sagan, est une femme remarquable, se maria aussi avec une femme américaine, Mrs Livermore, fille du décédé John O'Brien, un célèbre banquier de New-York. Les Castellane sont aussi liés à la maison princière de Talleyrand-Périgord. Comme on le voit, ce petit groupe de femmes américaines tient une haute place dans la société parisienne.

Le marquis de Talleyrand qui a son « home » à New-York visite régulièrement Paris, chaque année, et il est l'un des favoris de la Société américaine. Il est de même de la duchesse de Dino et de la baronne Sellière.

Chacune voudrait être reine.

Une douzaine d'autres femmes américaines, épouses, veuves ou divorcées de nobles français aspirent à être regardées comme les femmes les plus remarquables de la colonie. Ensuite, il y a d'autres femmes sans aucun titre de noblesse, qui, assez ostensiblement d'ailleurs, se proclament être les dirigeantes, les « leader : » de la société américaine ! Mrs Griswold Gray de New-York est regardée dans certains cercles comme une de ces reines non couronnées ; Mrs Walter Kingoland, une des plus jolies femmes de la colonie, est regardée comme une autre « leader » ; ainsi que miss

Fanny Reed. Il en est de même de Mrs Paran Stevens, qui, tout en étant une femme très en vue de la société se fait connaître comme une grande musicienne, chante et se montre comme une ardente patronesse de la musique.

Mrs Hughes Hallet, la « Emily Schaumberg » des autres pays, fait son « home » permanent à Dinard, mais passe une grande partie de la saison à Paris. Son prestige comme belle Américaine, sans rivale, depuis nombre d'années, lui donne une position éminente.

Les femmes de la grande famille des Singer (les grands fabricants de machines à coudre) comptent comme un facteur important dans la vie sociale parisienne.

Parmi les familles qui tiennent un rang provenant dans la société comme dans la vie commerciale de la Capitale, il faut citer celle des Munroe, les banquiers américains établis depuis longtemps à Paris. M. Henri Cochard, la tête du bureau de Paris de MM. Condew, les avocats de New-York, connaît tout le monde et est invité partout.

Le Docteur William Clarke, qui, récemment, se maria à la si riche miss John A. Burden de New-York et se retira de sa profession a été pendant longtemps le plus fashionable et le mieux connu des docteurs parmi les américains à Paris.

Le plus belle et la mieux habillée.

Qui est considérée comme la plus belle femme dans la colonie ?

Ici encore, les innombrables subdivisions rendent ce choix difficile pour indiquer une absolue proéminence. Dans certains cercles fashionables on a l'habitude de parler de Mme de la Mar comme la beauté par excellence de la colonie.

Mme de la Mar qui était autrefois Edith Sands de New-York est la femme divorcée d'un Américain qui a à peu près le double de son âge. Son ancien mari vit aussi à Paris, il

reste persistant dans sa dévotion à sa dernière femme et c'est, dans la colonie, une rumeur courante connue de tous qu'ils se remarieront.

Mme de la Mar qui vit avec sa mère Mme Sands, compte de nombreuses amies parmi les parisiennes.

Etre la femme la mieux habillée de Paris, est une chose à laquelle chaque femme dans la colonie aspire.

Celles qui par leur distinction, leur cachet, la richesse de leurs atours, peuvent occuper les premières places sont la baronne de Blanc, la fille de l'archi-millionnaire Antonio Terry de New-York ; la baronne de La Grange qui est la fille de l'ancien gouverneur Carroll du Maryland ; la baronne Zedtwitz née Caldwell du Kentucky ; la belle duchesse de la Rochefoucauld, la fille du sénateur des Etats-Unis Mitchell ; Mrs Kingsland de New-York ; Mrs Kilgore de Cincinnati ; Mrs Waterbury de San-Francisco, et aussi la comtesse Boni de Castellane dont les costumes ont coûté certaine année la somme de 17,000 dollars, plus de 85.000 francs !

Deux célèbres Prima Dona.

De toutes les femmes américaines, la plus connue des parisiens et des parisiennes est peut-être Sybil Sanderson, qui est non seulement une grande étoile lyrique mais encore une « grande dame » Elle a un superbe appartement sur les Champs-Elysées et grâce à son tact et à son amabilité, elle est une des personnalités les plus populaires de Paris.

Mme Julian Story, plus connue du monde entier sous le nom de Emma Eames, est une distinguée cantatrice ; elle a une belle demeure, place des Etats-Unis, l'un des quartiers les plus aristocratiques de Paris. Elle a aussi une des plus belles positions sociales de toute la colonie américaine.

L'homme le plus connu.

L'homme le plus connu parmi les américains est peut-être James Gordon Bennett, qui a été, à tous les égards, un véritable Parisien durant ces vingt dernières années.

M. G. Bennett ne fréquente pas beaucoup la société et on ne le rencontre jamais dans les salons de la colonie américaine. Il est membre de quatre des meilleurs cercles de la capitale et est un des fervents de l'automobilisme.

Son édition parisienne de *New-York Herald* tend à rendre son nom plus populaire qu'aucun des autres noms de ses compatriotes et les Parisiens prononcent souvent son nom.

M. William K. Vanderbilt commence aussi à être regardé comme membre de la colonie, car il passe plusieurs mois chaque année à Paris et son écurie a un nom proéminent devant le public.

Millionnaire et Compositeur.

M. Thomas P. Thome, un jeune millionnaire de New-York a aussi une position remarquable à Paris. Bien qu'étant un amateur passionné des courses, il a une autre grande passion, celle de la musique. Compositeur de mérite, il a installé son « home » somptueusement, place Vendôme et là il donne de belles réceptions où viennent les « étoiles musicales » les plus en renom.

Autres personnalités remarquables

M. Frank Gardner est une autre des personnalités remarquables parmi les millionnaires de la colonie. Tous ceux qui ont vécu de la vie fashionable étrangère de Paris, se rappellent avec plaisir les brillantes réceptions dans le « home » patriarcal de M. Gardner dans l'avenue du Bois de Boulogne.

Des artistes ! Alexandre Harrisson, Ridgway Knight, Bridgman, sont tous des personnages importants dans la vie sociale parisienne, une demi-douzaine de nouvellistes écrivains de revues et magasines figurent dans les groupes intellectuels. Parmi eux il faut citer le plus connu, M. Clifton Douglas.

Il y a encore d'autres leaders plus ou moins remarquables dans la colonie, qui sont tous fashionables ; ils forment des états dans l'état, des mondes dans le monde et contribuent au lustre qui environne la colonie américaine.

On suit toujours avec intérêt ce qu'ils sont, ce que les femmes américaines font dans la société et les hommes dans leurs affaires, leurs ambitions, leurs luttes, leurs rivalités, tout cela a toujours de l'attrait. »



Il nous paraît vraiment utile et intéressant de reproduire ici la traduction qui a fait une grande sensation en Amérique et qui est due à un journaliste du « *New-York Sun* ».

Cet article que voici en entier avait pour titre *Les périls de Paris* (de notre correspondant de Paris) !

« La tragédie de Miss Ellen Gore, écrivait notre confrère, n'attire notre attention dans les annales de la colonie américaine de Paris que par la publicité qui lui a été donnée. D'autres Américaines sont mortes et ont été abandonnées au mystère et à l'indifférence, et ainsi, comme il y a des tragédies qu'on ne connaîtra jamais, il y en a bien plus qui arrivent au sacrifice suprême de la vie. La jeune femme en question a échappé avec la vie. Les plus nombreuses de toutes sont celles qui ont joué avec le danger, qui se sont laissé aller dans de fausses positions volontairement ou par cause d'ignorance et qui ont été dupées de diverses façons compromettantes.

Le fait est que nos jeunes filles qui viennent à Paris

se meuvent comme la dame dans « Comus » innocemment parmi une horrible cohue, protégées principalement par leur innocence et leur bonne fortune. Ce qu'il y a de vraiment tragique dans tout cela, c'est l'indifférence de notre colonie. Croiriez-vous qu'elle laisserait mourir de faim une jeune fille comme il faut qu'elle aurait reçue à ses Five-O'Clock ? La jeune fille qui est morte de faim était venue à Paris pour écrire dans les journaux périodiques ; d'abord elle vécut des fonds qu'elle avait apportés ; elle trouvait que toutes les jeunes filles qu'elle rencontrait étaient occupées à quelque chose, et que les jeunes filles riches fréquentaient les cours de dessin ou des cours de chant, ou les conférences de l'Université. La nouvelle arrivée respirait l'espoir et la confiance. Le succès ne tarderait pas à venir si elle se mettait à travailler consciencieusement.

Cependant elle dépensait son argent tout en se créant un grand nombre de relations. Pauvre innocente !

Elle fut bientôt prise de la malaria de la colonie parmi les mangeurs de Lotus, dans l'atmosphère de leur trivialité cultivée ; elle apprit à tuer le temps en projetant du travail qu'elle ne finissait jamais et l'habitude fatale des thés de l'après-midi s'empara d'elle.

Comment aurait-elle pu rêver que tant de bonnes choses seraient suivies de la tragédie ? La colonie était si bienveillante ! Elle avait un appartement de deux pièces ; elle ne recevait pas mais personne ne s'attendait à ce qu'elle le fit et sa manière de vivre ne regardait personne. Elle était très jolie et la cohue de « Comus » la serrait de près.

« Elle faisait sa cuisine quand elle mourut. La colonie a bon cœur à sa manière. On dit maintenant comment les grandes dames indulgentes tournaient la tête pour ne pas avoir l'air de s'en apercevoir lorsque la jeune fille empochait à la dérobée des sandwichs à leur Five-O'Clock.

« Ainsi faiblissait la jeune fille, doucement, musardant

jusque dans les affres de la faim. Frivole en mourant, fidèle jusqu'à la fin à l'esprit de la colonie. Les médecins déclarèrent qu'elle était morte de débilité. On lui fit de belles funérailles à l'église de l'avenue de l'Alma et les fleurs qu'on y mit coûtèrent une belle somme.

« Dans son indifférence pratique de ces choses, notre colonie à Paris imite la société Française qui n'offre aucune protection aux filles qui n'ont pas celle de leurs parents. A Paris tout homme est libre de faire la cour à toute fille qu'il aura la bonne fortune de trouver séparée pour le moment de sa mère ou de son chaperon. Il peut la suivre dans la rue lui dire ce qu'il veut, il peut la poursuivre aux cours de dessin, aux écoles de musique, dans les salles de conférences. Il peut la guetter dans les corridors d'hôtel et la relancer dans les escaliers de sa pension. Quoiqu'il arrive, c'est lui qui à toujours raison et c'est elle qui a toujours tort.

« Si les Français ont de telles règles pour leurs filles, comment voulez-vous que les étrangères y échappent.

« Il y a en ce moment à Paris une Américaine de talent et de beauté qui fera fortune par sa voix ; force lui a été de changer son maître trois fois dans l'année dernière et maintenant elle travaille avec une maîtresse.

Ces hommes ne pouvaient s'empêcher de tenter leur bonne fortune auprès d'une jeune fille dont l'ahurissement eût refroidi un Anglo-Saxon, L'un de ces entraîneurs de voix imagina un subterfuge qui rappelle les premiers incidents de la tragédie Gore d'une manière assez nette pour qu'il puisse servir de clef à la solution de ce dernier mystère. La jeune fille l'avait lâché pour « trouver un autre « entraîneur » ; alors il lui envoya un petit bleu disant : « Mademoiselle, j'ai à vous faire une communication de la plus grande importance, voulez-vous me faire l'honneur de vous trouver chez moi cet après-midi entre 4 et 5 heures. La communication que j'ai à vous faire promet d'avoir

de l'influence pour le bien sur tout votre avenir d'artiste. Je vous supplie donc de ne pas refuser. »

La jeune Américaine était pauvre et ceci pouvait signifier un engagement de théâtre, d'opéra, chose comme vous allez voir qu'elle avait désespéré de trouver à Paris. A un bureau de poste, elle lui écrivit un petit bleu lui donnant un refus ; ensuite sous l'inspiration du moment, elle le déchira et se présenta devant le professeur qui lui avait déjà fait la cour. Le bonhomme était prêt avec trois arguments : Enseignement gratuit, engagement et un revolver à sept coups. « Sois à moi » siffla-t-il d'une voix concentrée par la passion qui changea en une peur abjecte quand il vit la jeune fille s'emparer de l'arme.

« Mais, mon Dieu, Mademoiselle, faites attention ; le coup partira et nous tuera tous les deux » cria-t-il. Puis : « Mademoiselle, chère Mademoiselle, je vous prie, ne tirez pas. » La jeune fille le garda en vue avec le revolver.

« Où est la différence entre ce revolver et celui qui tua Miss Ellen Gore ? Il n'y en a pas probablement, excepté la décharge accidentelle du dernier dans une lutte semblable, car, aucun Américain à Paris ne croit à l'histoire de l'assassin russe.

« Vraiment ce bluff bête est une des grandes ressources des Irrésistibles (Don Juans Européens). Il y a trois ans, à Rome, un officier de l'armée italienne, un de ceux fournis par contrat à une célèbre pension de touriste comme partenaire de danse menaça de son revolver, une jeune fille de l'Ohio dans une voiture : « Je vous tuerai et je me tuerai ensuite » lui chuchota-t-il dans le ton passionné de circonstance. Mais lorsque la jeune fille de l'Ohio lui répondit par un éclat de rire, son bel effet fut gâté. Certes, elle n'aurait pas dû se trouver seule avec lui dans une voiture et Mrs Gore et la jeune fille qui empoigna le revolver n'auraient pas dû entrer dans l'appartement de ces hommes. Cependant l'une et l'autre furent attirées par des

télégrammes mensongers et la vie de pension actuellement donne lieu à de telles imprudences.

« Or, si toutes les jeunes filles se trouvant seules avec un Parisien doivent prendre tant de précautions, comment nos filles américaines pourront-elles prendre des leçons de chant à Paris ? Les Parisiens parent à cette difficulté en faisant accompagner leurs filles par un chaperon mûr et expérimenté ; mais ce qui est une dépense pour une Parisienne devient une charge impossible pour la majorité des Américaines très accablées déjà pécunièrement.

« Lorsque vous accompagnez une jolie Américaine au théâtre, au music-hall ou au cirque vous savez d'avance ce que se dit d'elle et de vous ; ce que disent les employés aux billets, les huissiers, les ouvreuses et les femmes qui vous regardent. Vous savez ce que pensent de l'aventure votre cocher, le garçon, les dîneurs, le chef d'orchestre et tous ses hommes et jusqu'au pauvre gueux du trottoir qui vous attend pour vous ouvrir la portière. Vous entendez (dans votre imagination exercée) les railleries et les compliments chuchotés, les appréciations cyniques de la cohue du « Comus ». Vous vous énervez de penser que vous devez passer dans l'imagination européenne pour un héros ou un conquérant.

Mais le chaperon ? En admettant que vous exigiez que la jeune fille en ait un. Cela fait si peu de différence. Les « autres » aussi ont leurs chaperons auxquels l'argot parisien a trouvé un nom, et c'est à eux que s'adressent les plus railleurs des quolibets. Au fait, la jeune fille parisienne ne fréquente ni les théâtres, ni les restaurants. avec ou sans chaperon, elle ne se promène pas avec les hommes.

Vous allez me dire, alors que la seule protection est un mari. Et bien, non, car dans l'idée européenne la femme mariée est le gibier le plus légitime.

Paris devrait savoir comment les choses se passent à Paris, et une seule règle simple suffit à sauvegarder vos

jeunes filles à travers des difficultés misérables. La voici : A Paris, que vous y soyez pour votre plaisir ou pour vos études, ne restez jamais seule, ne fût-ce qu'un instant, ni en marchant, ni en vous arrêtant, ni assise, avec n'importe quel Européen.

Et, en guise de conseil de perfection, voici une règle supplémentaire : Ne vous laissez voir qu'avec ceux d'entre les Américains qui sont bien connus de vos amis mutuels des deux sexes. Ces hommes là, ont, pour ainsi dire, un intérêt dans la société dont vous faites partie ; ils ne sont pas irresponsables.

« Une maman américaine, tout en défendant inexorablement à sa fille toutes relations avec des hommes européens, lui a prescrit la règle suivante : L'après-midi elle peut sortir avec n'importe quel Américain qui a eu la félicité (*sic*) de lui être présenté. Le soir il lui est permis de sortir de temps en temps avec certains Américains ou Anglais qui logent à la même pension « fashionable » et qui n'offrent pas de prises aux cancans, attendu que leurs mères, ou tantes ou sœurs sont là pour y couper court. Elles forment une coalition assez puissante pour donner le ton à l'opinion de l'hôtel meublé et cette coalition comprend quelques familles qui habitent leurs propres appartements.

« Cette jeune fille ne rencontrera à Paris que peu de contrariétés et pas de peines ; pas plus que deux autres jeunes filles qui sortent toujours ensemble. En effet, si l'une et l'autre sont des Américaines éveillées, sûres l'une de l'autre, ceci est un plan de conduite qui en vaut un autre. La cohue de « Comus » reste penaude devant une « lady, lorsqu'elle a une lady pour compagne. »

. . . .

Mais il faut lire attentivement cette histoire de brigands.

Bluff, ces femmes du monde américain qui détournaient la tête quand « l'offensée » chipait des sandwichs ; alors où était leur charité tant vantée ?

Bluff, aussi de la part du journaliste qui a écouté l'histoire du revolver qu'on lui a montré !

Il faut voir aussi l'inconséquence du journaliste qui se moque d'abord du « chaperon » qu'il considère comme insuffisant pour arriver à la fin à conseiller aux Américaines de sortir à deux !

D'ailleurs, si les rues sont propres en Amérique c'est un peu parce que l'immoralité est cachée. A New-York, il est notoire qu'aucune fille qui travaille n'est à l'abri des poursuites de ses patrons ou des employés (même pour les humbles sténographes !). Les hôpitaux clandestins de maternité pullulent à New-York.

Les vices en France sont à jour, là-bas ils sont à l'ombre !

*
* *

Parmi les membres de la noblesse européenne, on trouve un assez grand nombre de femmes américaines portant de beaux noms de princesses, duchesses et autres. Et parmi elles, il n'y a pas moins de vingt et une femmes possédant le titre de princesses. Plusieurs ont donné prise à la critique, mais tout le monde connaît ces histoires.

Un des plus brillants mariages a été, sans contredit, celui de miss Elisabeth Field avec le prince Don Salvator Brancaccio, duc de Lustra, prince de Triggiano, marquis de Brancaccio et grand d'Espagne de première classe. La princesse est la fille de feu J. Hickson Field de New-York. Le mariage eut lieu en grande pompe à Rome le 3 mars 1870. La princesse est dame d'honneur de la reine Marguerite d'Italie et elle vit dans le palais Brancaccio situé dans le faubourg de Rome. Elle est d'une grande beauté et la favorite de la reine.

Miss Julia Dent Grant, petite fille du général des Etats-Unis Grant et fille du général Frederick Dent Grant est devenue la princesse Cantacuzène. Elle a été mariée au

prince en grande pompe à New-port en 1891 ; toute la colonie grecque y était représentée. Elle vit à St Pétersbourg où le prince, son mari est attaché à la garde du tzar.

Miss Eva Bryant Mackay, belle fille de John W. Mackay s'est mariée à Paris, le 11 février 1885 avec le prince Ferdinand Galatro Colonna, prince de Pallano, prince de Stigliano et officier de cavalerie italienne. Le prince et la princesse se sont séparés par consentement mutuel.

Miss Clara Huntington est devenue princesse Hatzfeld. Elle était la fille de Collis P. Huntington. La famille de son mari est une des plus vieilles familles d'Allemagne. (Un cousin de ce prince le comte Hatzfeld est aussi marié à une Américaine, miss Moulton de New-York.)

Miss Agnès Jay, née dans le Vermont est devenue une princesse allemande, princesse de Salm-Salm. Elle avait rencontré le prince Salm-Salm à Washington au commencement de la guerre civile comme il venait d'arriver en Amérique rejoindre les forces de l'Union dans un esprit d'aventure. Le mariage s'était fait à Washington en 1862. Le prince étant mort en 1870, la princesse s'est remariée, mais elle a conservé son titre.

Miss Edith Collins de New-York, petite-fille du commodore Vanderbilt est aujourd'hui princesse Czazkowski. Elle s'est mariée au prince Reehed Bey Czazkowski, à Paris, en 1891. Elle demeure à la Haye où le prince est attaché à l'ambassade de Turquie en Hollande.

La princesse Poniatowski, n'est autre que miss Elizabeth Helen Sperry de Stockton Cal. Le prince est Polonais d'origine mais Parisien de naissance et d'éducation.

Il y a encore une autre princesse américaine Poniatowski. C'est miss Catherine Goddard de New-York. Elle s'est mariée au prince Charles Poniatowski le 3 avril 1880 et elle demeure en Italie. Le prince était très amateur de la chasse au gibier dans le nord-ouest des Etats-Unis. Il visita souvent ces contrées. Il est mort à New-York City.

Miss Susan Whittier de Boston et fille du général Charles Whittier est aujourd'hui princesse Balasselsky. Elle se maria au prince, à Paris, en 1895. Elle vit en Russie au palais Balasselsky (dans une île près de St Pétersbourg) qui appartient à sa famille depuis plusieurs siècles. Le prince, son mari, est aide-de-camp du grand duc Waldimir.

Miss Evelyn Patridge de Chicago, célèbre par sa beauté et son élégance, est devenue princesse russe, princesse Nicolas Engalitcheff. Elle s'est mariée au prince à Chicago et on dit que ce dernier est décidé à devenir citoyen américain. Il était jadis attaché à la garde impériale, à St Pétersbourg.

Miss Hazard de Shrewsburg Manor N. Y. est princesse Francis Anersperg, depuis juin 1905. Le prince est un Autrichien de haute lignée qui étudie la médecine en Autriche

En 1888, à Burlington, miss Mary Binney fille de John Binney de Burlington s'est mariée au prince Camporeale.

La princesse de Lynar n'est autre que miss May Parsons, d'Elmenburst. Elle s'était mariée en juin 1871 au prince défunt Alexandre de Lynar, officier de l'armée allemande.

Il y a deux princesses américaines de Ruspoli. L'une, miss Joséphine Curtis de New-York, est depuis 1885 princesse Emmanuel Ruspoli ; l'autre, miss Eva Broadwood de New-York, est depuis 1877 la princesse Alexander Ruspoli.

La fille de Isaac Singer de Boston, miss Winnaretta Singer, s'est mariée à Paris, en 1887, au prince Louis de Sery-Montbellard.

Miss Field, de New-York, s'est mariée à Paris avec le prince de Susanet qui servait alors dans l'armée française.

La princesse Virginius Cenci Vicovarro, marquise de Roccopriora, comtesse Palatine, était jadis miss Eleonor Spencer de New-York. Elle s'est mariée au prince en 1870 et a toujours depuis habité le beau palais de Cenci à Rome.

On connaît l'histoire de miss Clara Ward de Detroit devenue princesse de Chimay et qui fut divorcée d'avec le prince en 1897 après sa fuite scandaleuse avec Janski Rigo, bohémien hongrois devenu chef d'un orchestre bien connu qui porte son nom.

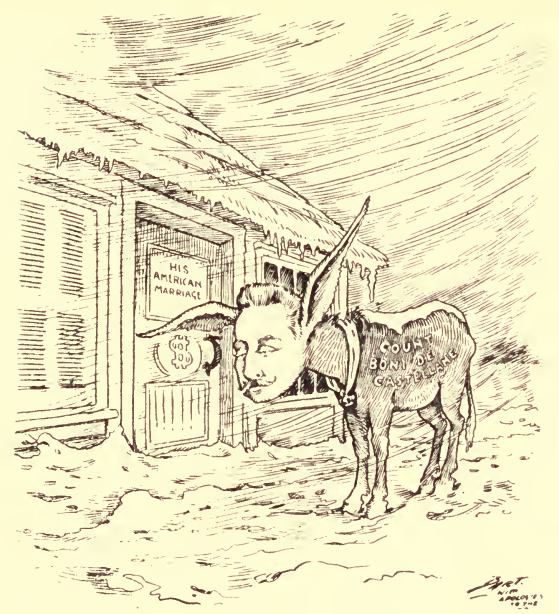
Miss Rothschild de St Louis est devenue princesse Wrede. La maison de Wrede appartient à la plus vieille noblesse du Hanovre et beaucoup de ses membres ont leurs noms liés intimement à l'histoire du royaume.

Il y eut, on le sait, beaucoup d'opposition au mariage de la présente princesse Raspigliosi, qui était la femme divorcée du colonel Fréderick Parkhurst de Bangor, Me, Avant son premier mariage elle était miss Marie Reid de Washington. D. C.

Une des princesses américaines se trouve être la tante d'une impératrice. En effet, par son mariage, la princesse de Noer, comtesse de Waldersee était devenue la tante de l'Impératrice Augusta Victoria d'Allemagne. La princesse a été comme une mère de l'Impératrice pendant de longues années et l'avis de « tante Marie » est estimée au palais Royal de Berlin par Guillaume II et l'Impératrice. La princesse née miss Mary Esther Lee, était la fille de feu David Lee de New-York. Elle s'était mariée le 14 avril 1874 au général Alfred comte de Waldersee, aide de camp général de l'armée allemande. Auparavant, la princesse avait été mariée à un noble autrichien, et son titre de princesse de Noer, qui est sa propriété, lui avait été donné par l'Empereur d'Autriche.



Comme on vient de le voir, les titres font prime dans le domaine matrimonial en Amérique ! Un titre, c'est la parure d'une femme, les autres la jalousent tout haut mais tout bas désirent avoir sa chance. Le divorce Castellane a ravi quantité d'Américaines. Enfin, disait-on,



(Caricature de Bart dans le *Minneapolis Journal.*)

« *Dehors, au froid.* »

Sous la signature du caricaturiste « Bart » on lit « with apologies to the ass (*avec excuse à l'âne.*)

voilà un mariage d'un aristocrate et d'une roturière qui a mal tourné; Boni, ajoutait-on est un vulgaire scélérat qui montre le peu de vertu de ces Français sans foi. On oublie trop aux Etats-Unis, qu'une Américaine, la princesse de Chimay, dont nous parlons d'autre part, *a scandalisé toute l'Europe.* Exactement cinq jours après le divorce du comte et de la comtesse Boni de Castellane, les journaux annonçaient que Mme Anna Gould, alias Mme Boni de

Castellane, allait revenir en Amérique le plus tôt possible pour se marier avec son ancien amoureux Harry Woodruff, un acteur !

*
* *

Le divorce récent, si retentissant du comte Boni de Castellane a défrayé vraiment, comme on a pu le voir, la chronique scandaleuse. Commencé le 31 octobre 1906 il a débuté par une magistrale plaidoirie de maître Cruppi, avocat de la comtesse qui demandait le divorce et la garde de ses enfants.

Dans une plaidoirie qui a duré trois heures : Me Crupp a déclaré que les brutalités du comte et ses demandes d'argent avaient commencé trois mois après son mariage, à l'époque où le jeune couple habitait un appartement dans la rue La Boètie. Il a fait allusion à des voies de fait auxquelles le comte s'était livré sur sa femme, en raison de ce que celle-ci refusait d'apposer sa signature au bas d'un papier d'affaire.

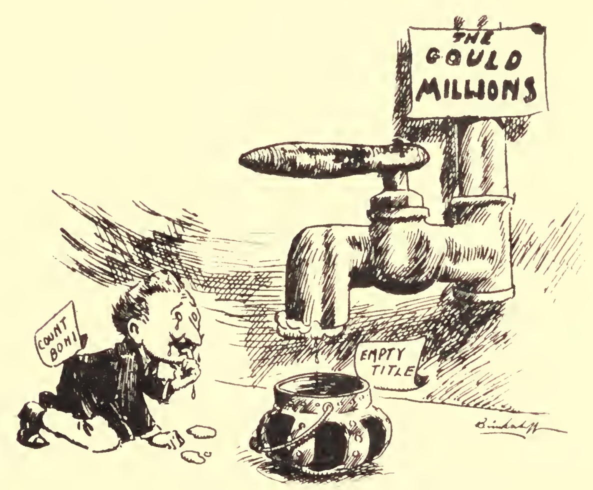
La comtesse avait avoué ses infortunes conjugales à sa femme de chambre. Elle en avait également fait part à Mme Millington Drake, qui, ajoute l'avocat, a écrit ,une lettre confirmant cette déclaration.

Finalement, sous les coups et les menaces de son mari, la comtesse laissa à celui-ci la libre disposition des immenses revenus qu'elle retirait des propriétés qui lui avaient été laissées par son père et sur lesquels, d'après le contrat de mariage, le comte n'avait aucun droit. Pendant les derniers temps de leur union, celui-ci ne donnait à sa femme que deux ou trois cents francs par mois comme argent de poche. Il avait énergiqnement refusé de lui allouer une somme mensuelle de mille francs.

La comtesse ne connut réellement ce qu'était son mari, déclare Me Cruppi, qu'en 1898, quand elle découvrit dans une cassette un paquet de lettres compromettantes

au milieu desquelles se trouvaient un madrigal d'amour écrit par lui ; à cette occasion, le comte la gifla pour la punir de son indiscrétion.

Après l'énumération de tout ce qui précède, l'avocat de la plaignante a fait ensuite allusion à onze cas d'adultère, mais il a évité de citer les noms, afin de ne pas provoquer de scandale. Il ne mentionne que celui d'une demi-mondaine nommée Luce de Lemmos et dont la correspondance avec le comte a été saisie. Il ajouta que celui-ci avait cinq



(Caricature de BRINKERHOFF dans « *Toledo Blade* »)

« *Gelé* ».

appartements qui lui servaient à ses rendez-vous amoureux. Au moyen d'un mouchoir il avait été établi un système de signaux par lesquels il faisait savoir à ses maîtresses si oui ou non elles pouvaient venir.

Après avoir pendant cinq ans dépensé un revenu sur lequel il n'avait aucun droit, le comte a, de l'aveu même

de son avocat trouvé le moyen de se trouver en déficit d'une somme de 40 millions de francs.

Lorsque le divorce fut prononcé M. J.-B. Martin (un français) propriétaire du *café Martin* (grand établissement français de première classe, où l'on mange admirablement bien et qui est peut-être le meilleur de New-York) a envoyé



(Caricature de HANDY dans *the Duluth News Tribune.*)

Suivant une dépêche, l'argent des Gould a été supprimé au comte Castellane. Aussi, sans ressources, le comte s'écrie-t-il: « C'est un monde cruel dans lequel nous vivons ! »

Boni a dans sa poche l'assignation en divorce ; sans le sou, il va au Mont-de-Piété déposer sa montre et son habit. Les trois boules dorées sont l'emblème des Monts-de-Piété qui sont en Amérique des exploitations privées.

le câblogramme suivant à la date du 19 novembre 1906 : (1)

« Count Boni de Castellane, Paris :

« Will contract to engage you as major domo at salary of 50, 000 francs a year to take entire charge of waiters and manage restaurant privileges at Cafe Martin. Oblige with immediate answer.

J.-B. MARTIN. »

« Le comte Boni est justement l'homme que je cherche a dit M. Martin, mes clients seront intéressés par un maître d'hôtel ayant un passé si intéressant comme celui révêlé dans le divorce de Mme Gould. Le comte Boni est gracieux, fascinant et sans nul doute connaît les bonnes choses et comment on doit les servir. Je lui ai fait l'offre de 10.000 dollars par an, pour le cas où le comte Boni aurait des scrupules au sujet du travail. » (2)

(1) Job offered Count Boni. New-York Man would pay him Handsomely to become Major Domo in His Restaurant. Cables Proposition.

Special to The Pittsburg Sun.

(2) « Count Boni is just the man I'm loocking for, » M. Martin said. « My patrons will be interested in a head waiter with such an interesting career as that revealed in Mme Gould's divorce. Count Boni is graceful, fascinating and undoubtedly knows good food and how to serve it. I made the offer a handsome one of 10.000 a year in case Count Boni has scruples about going to work. »



CURIOSITÉS DE LA VIE AMÉRICAINE

En Amérique, le mot *démocratie* n'est pas un vain mot Dans ce pays de 80.000.000 d'habitants les plus grands personnages ne se considèrent pas, (comme souvent, en France), des êtres d'essence supérieure. Il y a cinq ans, — ceci pour citer un exemple — une *société française* (vous avez bien lu française) voulant décorer sa salle de réunions des portraits des présidents de France et d'Amérique, elle leur fit écrire par un de leurs membres, journaliste distingué, en sollicitant une photographie avec autographe.

M. Roosevelt envoya lui-même son portrait avec autographe la semaine suivante. Le président de la République Française, qui était alors M. Loubet fit répondre, par son chef de cabinet particulier, la lettre suivante :

Présidence de la République.

Paris le 23 *mars* 1901.

« Monsieur

« En réponse à votre lettre du 4 de ce mois, j'ai l'honneur de vous faire connaître que M. le Président de la République a dû, en raison du grand nombre des demandes qui lui sont

adressées, adopter la règle de ne pas délivrer d'autographes.

« Il me charge de vous exprimer ses regrets.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le chef du cabinet particulier
du Président de la République,
« POULET. »

Charmant n'est-ce pas ? A des Français qui habitent loin de la Patrie, et qui demandent un modeste souvenir, représentant la France absente, le chef de l'Etat fait répondre *non* par un secrétaire, alors que le chef de la grande République Américaine envoie gracieusement à des étrangers l'hommage qu'ils sollicitent. Cela peut paraître un comble ! N'insistons pas. On est démocrate, républicain pour de bon ou on ne l'est pas !

Tout Américain qui désire faire visite au président peut lui demander une audience ; elle lui est presque toujours accordée. — Le président et tous les présidents d'ailleurs tiennent à être en contact avec leurs compatriotes chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion.

A Shields, en Pensylvanie, le président Mac-Kinley qui se rendait à Pittsburg, télégraphia à une dame de ses amies qui habitait Shields, — petite localité à quelques kilomètres d'Alleghany — qu'il serait très heureux de la rencontrer à la station — La dame en question lut mal la dépêche et comprit qu'il fallait se rendre à la gare d'Alleghany ; elle partit aussitôt.

Le président Mac-Kinley fit arrêter le train à Shields, descendit sur le quai et ne voyant pas la dame qu'il cherchait s'adressa à un jeune homme qui remplaçait le chef de gare absent par suite de maladie.

Ce jeune garçon était tranquillement assis sur une malle et le président lui dit :

— « N'avez-vous pas vu Madame Y..... ?

— « *Yes* ; elle a reçu une dépêche de vous et elle est partie tout de suite pour aller vous rencontrer à Alleghany.

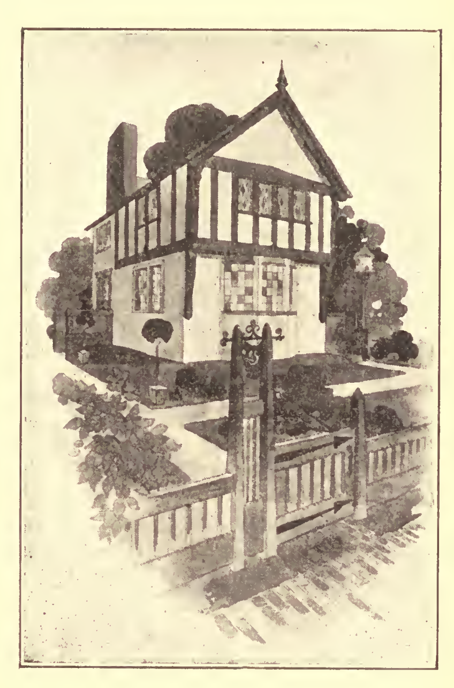
— Mais c'est ici que je lui ai donné rendez-vous ! s'écria le président.

— « Too bad » ! répliqua posément le jeune homme.

Et le président remonta dans son wagon en riant.

Le jeune homme n'avait pas été plus ému que s'il avait parlé à son voisin.

Avec les Américains il faut toujours s'attendre à s'écarter plus ou moins des sentiers battus du banal, et la circonstance est vraiment rare où le fertile génie de cette race neuve ne nous réserve pas, dans les manifestations de sa personnalité, l'imprévu de quelque surprise, la saveur de quelque nouveauté.



Cottage.

Nous en trouvons la preuve, dans le « Home » de l'Oncle Sam qu'il conçoit, distribue, aménage pour lui, sans se soucier de l'opinion du reste des humains ; il est dans sa demeure, dans son « Home », il s'y case et s'y installe

suivant son goût, son gré, son plaisir. *L'argent* lui permet tout ; il l'aime pour le confort qu'il lui permet de s'accorder.

Toutes les maisons américaines sont bien meublées — il y a partout les inévitables rocking-chairs. Les salles à manger généralement sont de style allemand.

L'Américain vit surtout dans sa « Librairy » — bibliothèque. — Dans son luxueux salon il ne reçoit jamais personne. C'est la pièce trop riche ; neuf fois sur dix, elle est meublée en style premier empire. Ce sont des quantités de meubles dorés. C'est toute une révélation quand on lui dit que c'est l'ameublement le plus déplorable de l'ameublement français, qu'il était nécessaire jadis d'avoir des meubles ronflants s'accordant avec les uniformes chamarrés des officiers du premier Empire et des femmes si coquettes, dont les maris ou les amants ne faisaient que passer.

Mais, où l'on trouve un mobilier ravissant, coquet, confortable, artistique, c'est dans la chambre à coucher des Américaines. Là, le bon goût s'allie à l'art ; dans ce pays nouveau, la femme a su faire beau là où elle devait paraître belle !

Un Américain M. Charles Schwab a rédigé un petit manuel sur *l'art de réussir.* C'est vraiment intéressant. Ecoutons les bons conseils qu'il nous donne :

1° Soyez honnêtes et francs ;

2° Ne prenez pas une place par protection ; un véritable succès dans les affaires ne s'acquiert point par protection. Comptez sur vous-même ;

3° Faites votre besogne mieux qu'aucun de vos collègues ne pourrait la faire. La promotion suivra sûrement ;

4° Intéressez-vous à votre travail et ne vous préoccupez pas de la pendule aux heures du départ. Soyez trop absorbés par votre tâche pour connaître l'heure.

5° L'instruction manuelle est de première importance dans les affaires et dans l'industrie ;

6° Commencez votre carrière de bonne heure. Un garçon qui débute à quinze ou seize ans a une avance sur celui qui reçoit une instruction universitaire, à moins qu'il ne vise à une profession libérale ;

7° Une instruction universitaire n'est pas nécessaire pour une heureuse carrière commerciale.

8° Travaillez.

Cette morale toute utilitaire n'est pas d'ailleurs dénuée de bon sens, tout au contraire. Elle est à signaler et à adopter, mais, elle s'adresse surtout aux citoyens des Etats-Unis. En France, par exemple, on n'écarterait pas ainsi la protection. Dans l'argot contemporain, on vante beaucoup le bonheur de ceux qui sont «pistonnés». Même, il arrive que peu à peu la protection fait plus que le mérite. Tout cela est à peu près inconnu aux Etats-Unis.

Comme il est beau l'axiome que M. Charles Schwab a mis en dernière ligne : « Travaillez ! » Il a voulu dans ce beau conseil suprême résumer tous les autres. Il faut l'en féliciter.

*
* *

Puisque nous parlons de curiosités ne serait-ce pas le moment de dire quelques mots des *maisons qui marchent*. M. H. Sheeler de Chicago a changé de place les bureaux de: Brown hoisting and conveying *machine company* de Cleveland. Le bâtiment avait trois étages avec un rez-de-chaussée en plus. (1) Il pesait 12.000 tonnes. Pour éviter les difficultés d'un déménagement — c'est-à-dire une perte de temps et d'argent, — les employés sont restés dans leurs

(1) En Amérique, le rez-de-chaussée compte comme premier étage.

bureaux ; ils eurent la lumière électrique, le téléphone et l'eau des lavabos. La distance parcourue fut de 400 pieds. On avançait de 15 à 16 pieds par jour.

Le même entrepreneur a changé de place avec son système ingénieux *l'Emmanuel Baptist Church* à Chicago ; l'église pesait 18.000 tonnes dont une tour de 1500 tonnes est de 225 pieds de hauteur.



Aspect d'une maison en cours de déplacement.

*
* *

Un beau jour le village de Benton décida de déménager Cela ne veut pas dire seulement les habitants. Les grands bâtiments, les maisons et les magasins, à côté des effets personnels flottèrent sur la rivière Platte à 3 milles de distance. Benton avait été construit sur son emplacement actuel il y a longtemps avec l'espoir que quand un chemin de fer serait construit, il passerait dans le village voisin. Finalement quand on fit le chemin de fer, on trouva impraticable d'aller jusqu'au village. On s'arrêta à 3 milles et comme compensation l'administration de la compagnie « Union Pacific Road » offrit aux habitants de Benton de déménager, ce qui fut accepté. Rien de plus curieux que de voir une maison s'en allant en voyage, d'une place à une autre, lentement, traversant une rue, descendant une côte ou la montant, finalement allant se placer sur les fondations où elle doit reposer désormais.



Comment le « Grand Opera House » de Pittsburg a changé d'emplacement. — Vue de derrière.

Nous avons vu une maison de pierres transportée à plus de 2 kilomètres de distance. Le théâtre « Grand Opera House » de Pittsburg (1) se trouvant pris dans une expropriation pour l'agrandissement d'une rue, recula à la limite assignée. Il parcourut 22 pieds ; il couvrait un espace de 128 pieds et son poids était de 2496 tonnes. Il fallut 4 semaines de préparation pour le transport ; 900 crics furent employés pour lever le bâtiment, puis des appuis et des rouleaux furent placés dessous pour effectuer le parcours. Auprès de chaque cric un homme se tenait debout, et ses ouvriers obéissant à un coup de sifflet donnaient un tour au cric. Le mouvement à chaque tour était imperceptible, mais il n'en était pas moins sûr et peu à peu le grand bâtiment fut poussé dans sa nouvelle position à 22 pieds de sa place primitive. La dépense de l'entreprise coûta plus de 250.000 dollars ; 47 ouvriers avaient été engagés jour et nuit et l'opération dura exactement 22 heures, soit une heure, pour chaque pied d'avancement.



Harry Davis

Propriétaire et manager du théâtre « Grand Opera House » de Pittsburg.

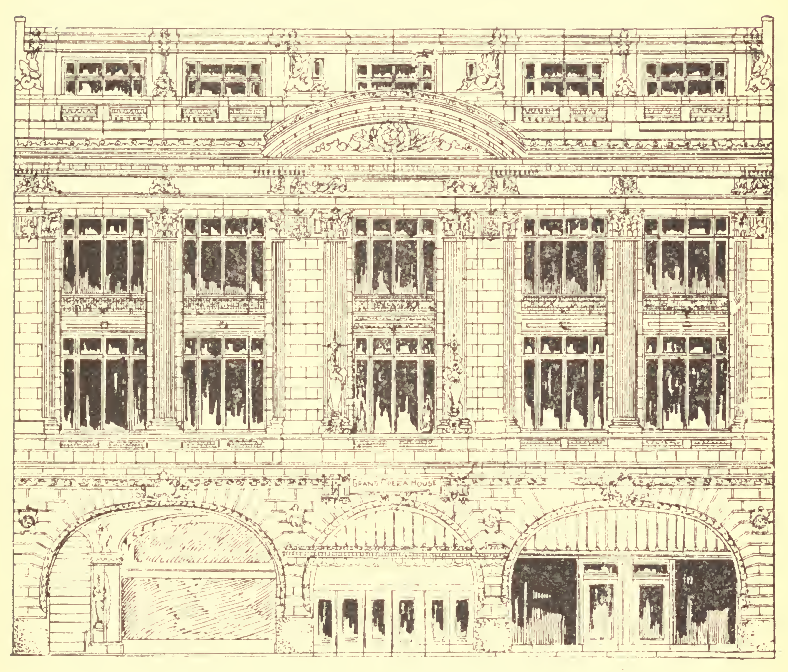
Signalons encore un exploit du même genre : En une minute 45 secondes, la *Compagnie Pensylvania* (chemins de fer) sur le Raritan rivière près de New-Brunswich (N. J.) changea de place un pont long de 900 pieds. La construction géante fit le parcours de 14 pieds 6 niches en ce court espace sans qu'un train

(1) On avait jadis donné à Pittsburg le surnom de *Smoky City* ou « Cité Fumeuse. » Ce dernier surnom n'est plus justifié du tout depuis que des conduites de gaz naturel amènent à grand nombre d'usines ce combustible sans fumée.

« La statistique industrielle de Pittsburg témoigne d'une activité vraiment prodigieuse. » (E. RECLUS.)

subit un retard. En même temps, les câbles téléphoniques et télégraphiques furent changés.

Les travaux préliminaires avaient été si bien préparés qu'en une minute 14 secondes, le pont était à sa nouvelle place.



"Grand Opera House" de Pittsburg, (*vue de face.*)

*
* *

Il y a dans Broadway un restaurant qui est peut-être l'endroit le plus tranquille de toute la terre. Les dîneurs de cet endroit — ils sont peut-être plus de 2000 journellement

— proclament que ce restaurant est complètement anti-dyspeptique par la raison que leurs narines ne sont pas offusquées par des odeurs variées de cuisine à leur entrée dans la place, par la raison aussi qu'ils n'entendent jamais le fracas des assiettes, que l'addition est toujours (O K) exacte et que par-dessus tout ils ne sont pas obligés d'employer un langage profane pour le garçon en retard ou négligent. A ce curieux restaurant, vous entrez simplement et vous vous servez vous-même votre repas. Si vous voulez un bol de soupe, vous mettez un nickel ou une pièce de dix sous dans la fente d'un automate et *presto* la soupe chaude arrive accompagnée d'une cuillère. Voulez-vous du poulet ou quelqu'autre délicatesse, vous allez à l'automate vous mettez dans la fente le prix désigné sur la carte et le poulet arrive immédiatement. Vous pouvez faire de même pour avoir des côtelettes, des biftecks, etc...

*
* *

Il n'y a qu'en Amérique qu'on peut voir une chose pareille : *un homme arrêté pour sa générosité* ! En février 1906 à Altoona (Pensylvanie) un homme venant de Pittsburg et qui a déclaré à la police se nommer « John Smith » a été arrêté pour sa générosité.

« John Smith » qui paraissait très gai, s'était placé au coin d'une rue de cette ville et un gros rouleau de billets de banque à la main distribuait des billets de 10 dollars et de 20 dollars à tous ceux qui passaient près de lui, absolument et peut-être encore mieux qu'aurait pu le faire un homme-sandwich chargé de distribuer les prospectus d'un magasin. Combien de billets de banque ont-ils été distribués de cette façon, on l'ignore ; mais le policeman qui ayant pris cet homme pour un voleur ou un fou l'a mis en état d'arrestation, s'est vu offrir un billet de 500 dollars par le très généreux « John Smith » qui, fouillé à son

arrivée au poste, avait encore en sa possession une somme de 9.000 dollars.

Inutile de dire que « John Smith » n'est pas le nom de cet homme trop généreux et qui serait un politicien bien connu en Pensylvanie. La police n'a pas voulu révéler sa véritable identité, mais a déclaré que « John Smith »



(Dessin de JOHNSTON dans le « Pittsburg Leader ».)

Le « Thanksgiving day » (jour d'actions de grâce), est une fête légale reconnue depuis 1865. *Le dernier jeudi de novembre, dans toute l'Amérique, on mange un dindon, symbole de la prospérité nationale.*
Ce jour-là, le Président rend grâce à Dieu des bienfaits qu'il a accordé au pays.

qui est millionnaire, s'est amusé à distribuer des billets de banque dans la rue pour voir combien de temps il pourrait le faire sans être arrêté !

Mais tout le monde n'a pas de l'argent à jeter ainsi dans les rues et un de nos confrères américains nous racontait

un jour de façon plaisante la manière dont on devait concevoir *l'art* d'emprunter de l'argent lorsqu'on n'en avait pas.

« Si on a besoin de 200 dollars, nous disait-il, on en emprunte 500 ; on en rend 300 trois ou quatre jours après, alors, on a tout le temps pour rendre les 200 dollars restants dont on a tant besoin et par-dessus le marché, on a encore la considération du créancier ! »

Voilà certes une méthode vraiment pratique qui fait honneur — nous ne disons pas moralement — à l'ingéniosité américaine, à l'esprit vraiment pratique, vraiment neuf des Yankees.

***

Un nouveau système très pratique a été inventé contre les débiteurs récalcitrants. Il existe à Brooklyn une compagnie qui a été organisée pour effectuer le recouvrement des créances dont le payement se fait par trop attendre. Les employés de cette compagnie se rendent aux domiciles des délinquants, montés dans des automobiles qui portent sur les côtés en grosses lettres ces mots : « *Recouvrement de créances véreuses* ». Un membre de cette compagnie a donné les explications suivantes :

« Nous recouvrons toutes sortes de créances, gages, argent prêté, factures, honoraires de médecins ou d'avocats, hypothèques, etc. Nous envoyons d'abord un avis au débiteur, et, si l'argent n'arrive pas, eh bien ! nous envoyons notre automobile à sa porte. Nos employés sont salariés et touchent en plus une commission. Notre avocat nous a dit que nous n'étions pas passibles de poursuites ou d'action civile, au cas où une de nos voitures s'arrêterait, par erreur, devant une autre porte que celle du débiteur. »

Les mauvais payeurs n'ont qu'à se bien tenir !



L'originalité se retrouve partout en Amérique. En voici une nouvelle preuve :

Un dîner original parmi les plus fameux est celui qui vient d'être donné à New-York par Harris S. Ladew le millionnaire inventeur de nouvelles danses. Les invités se trouvèrent réunis dans une salle à manger disposée comme l'intérieur d'un mail-coach ; les salières étaient en forme d'auges ; les porte-céleri représentaient des rateliers d'or en miniature ; tous les cristaux étaient gravés de représentations de champs de course, de sports ; la table avait la forme d'un fer à cheval ; les bouteilles de vin celles de fontes ; l'éclairage se composait de fers à cheval d'argent dont les clous étaient des lampes incandescentes. Toutefois, la surprise des convives fut grande quand deux chevaux (récompensés dans les concours) et trois poneys défilèrent dans la salle à manger et furent placés à table parmi les convives. Il est vrai qu'ils avaient leurs stalles en bois précieux et enguirlandées de roses, mais rien ne les empêchait d'allonger la tête par-dessus les parois et de fourrer leur muffle dans les assiettes des dîneurs « hippomanes » ; à chaque service, les gentils convives de la race chevaline furent servis d'avoine dans des bassins d'argent et ils burent dans des seaux cerclés d'or. A tous les convives bipèdes et quadrupèdes on distribue à la fin du repas des souvenirs : aux premiers, des cravaches à pommes d'or, des étriers d'argent et aux chevaux, des colliers d'or en miniature. Les chevaux semblaient être au fait des convenances et des belles manières de la société car ils se conduisirent..... dignement pendant toute la durée de la fête. Dans l'opinion des convives, ce dîner l'emporte de beaucoup sur le non moins fameux « *dîner des singes* » organisé par Harry Lehr. A ce dîner, le singe de M. Lehr avait invité les autres singes possédés par des parti-

culiers de New-York ainsi que leurs maîtres et maîtresses.

*
* *

Les Anglais autrefois recherchaient dans tous les succès français si « le Angleterre » n'y avait pas influencé. Un cheval français gagnait-il le Grand prix, vite les Anglais prouvaient qu'à la 5e où à la 6e génération il avait été croisé par un cheval anglais ; des marins français célèbres on prouvait une alliance anglaise 500 ou 600 ans auparavant.

L'américain semble avoir hérité de cette manie. Lisez plutôt ce poulet que nous avons trouvé dans le journal « *The gazette Times Pittsburg* » (en manchette « special cable » — Paris 27 oct.) :

« Tous les grands politiciens, et particulièrement les français, ont eu leur Egérie. Pendant trente ans M. Guizot, sous le règne de Louis-Philippe, rendit hommage à la princesse Lieven ; M. Thiers, durant le second Empire, avait l'habitude de visiter journellement l'atelier de la duchesse d'Albufera et de lui lire les discours qu'il devait prononcer le lendemain à la Chambre des députés. Gambetta, dans les jours de sa *Dictature*, éleva Mme Laurier du rang de grisette à celui d'inspiratrice. M. Clemenceau n'a pas voulu manquer aux qualités qui ont distingué ses prédécesseurs et, comme eux il a recherché les avis et la consolation d'une étrangère.

« *L'Egérie de M. Clemenceau* n'est pas une autre que la charmante Mme d'Aunay, née Berdan, la femme américaine d'un diplomate français. Il n'y a pas de doute que c'est elle qui a inspiré le premier ministre de France avec cette sûreté de jugement qui est anglo-saxon plutôt que français, et qui le fait un adversaire si énergique et un combattant si intrépide. Pas de doute que c'est sous son inspiration qu'il a trouvé la force de résister aux tentations

et qu'il a évité les pièges qui sont si fréquemment la ruine de nos hommes publics.

« Sans être au courant de ce fait, la France est gouvernée, grâce à Mme d'Aunay, par l'Amérique. Comme nous devons être gouvernés par quelqu'un, je pense que nous n'avons aucune raison de nous plaindre ; en vérité, nous devons nous en féliciter... »

Que pensez-vous de cet aplomb tout américain du journal ? Il est vraiment dommage, tout de même, d'après cela, que l'Américaine charmante se soit mariée à un Français ; elle aurait pu faire l'éducation de beaucoup d'hommes politiques en Amérique où le système du « graft » à été poussé à la hauteur d'une institution nationale !



(Dessin F. E. JOHNSTON).

Caricature d'un Français.

Voici comment les Américains nous voient :

Chapeau haut de forme de rigueur ; moustaches méphistophéliques ; barbe en pointe ; redingote serrée à la taille ; pantalon retroussé ; canne et gants ; air : continuellement surexcité ; gestes extravagants.



* * *

L'Américain aime-t-il la France ? Si vous fréquentez le High Life, vous y rencontrerez sûrement la plus vive sympathie ; il suffit d'être Français de bonne éducation

pour que toutes les portes vous soient ouvertes. Les Américains un peu aisés sont tous allés au moins une fois à Paris dont ils parlent presque toujours avec enthousiasme. En général, tous se plaignent des prix excessifs, non pas des hôtels qui n'approchent point de ceux de New-York comme *le Walderf-Astoria*, *Hoffman House*, *Holland*, *Astor*, etc., mais des pourboires exagérés, des demandes d'argent pour des choses infinies. Un Américain ne peut comprendre qu'il soit obligé de payer pour de l'eau glacée. Une pomme a été vendue un jour 3 francs au buffet de Calais à un Américain de nos amis.

Le pourboire est presque inconnu en Amérique ; mais quand l'Américain donne, il donne trop, sans mesure. Il a gâté tous les services d'hôtels en Europe. Aux Etats-Unis, les garçons de café reçoivent un dollar par jour. Aucun employé en Amérique ne dépend entièrement des pourboires pour vivre. De même, le patron américain ne spécule pas sur les bénéfices que ses employés peuvent faire auprès des clients.

L'Allemand n'est pas aimé autant que le Français. L'Allemand ne peut rien dire sans comparer avec ce qui se passe en Allemagne ; si le bluff n'était pas né en Amérique, il serait sûrement né en Allemagne. Cette manie de tout comparer n'est guère agréable aux Américains. L'Américain n'aime généralement pas l'Allemand, c'est un fait certain. On l'appelle « *Dutchman* ». En affaires, les Allemands sont habiles et on a alors pour eux le respect légitime qui leur est dû. L'Allemand qui va en Amérique est perdu pour la mère-patrie ; deux Allemands sur dix rentrent dans leur pays. Les enfants des Allemands très souvent ne parlent que l'anglais.

*
* *

Le « Free Lunch » (collation gratuite) est une des curiosités de la vie américaine. Dans tous les bars il y a le « Free

Lunch » qui se compose de haricots chauds sauce tomate, petites tranches de rosbeef, de porc froid, d'andouillettes chaudes, de choucroute, de salade de pommes de terre, d'oignons verts, de radis, de deux ou trois sortes de fromages ; quelquefois un immense gruyère est au bout du comptoir et chacun prend un morceau, deux morceaux, trois morceaux s'il veut. Vous mangez ce que vous voulez, autant que vous voulez ; un simple verre de bière suffit pour vous admettre au « Free Lunch ». (Le verre de bière coûte 5 sous — on le demande grand, petit, moyen, mais c'est toujours le même prix !). Règle générale, c'est appétissant, présenté sur une nappe, servi dans une assiette. Dans les quartiers populaires, à l'heure du déjeuner, les ouvriers ont une soupe, un plat de viande avec pommes de terre ou tout autre légume pour cinq sous, verre de bière en plus. C'est presque toujours délicieux, *d'une propreté absolue.* — Les sociétés de tempérance essaient de réagir contre les « Free Lunchs » ; ils prétendent que les ouvriers mangent pour 5 sous et boivent pour 15 !



Nous avons parlé d'autre part de Marc Twain (1) ; disons

(1) Marc TWAIN dont nous parlons dans cet ouvrage est un célèbre humoriste américain de la seconde moitié du XIXe siècle et du nôtre. Il est l'un des types les plus curieux de l'américanisme et il jouit sous ce nom, qui est un *pseudonyme*, on le sait, d'une immense popularité dans toutes les contrées de langue anglaise. Caricaturiste doué d'une sorte de génie charivaresque, il a poussé à l'excès la parodie et la fantaisie, ainsi qu'on peut le voir dans *New Pilgrin's Progress* (Nouveau voyage du Pèlerin). Notre confrère Frédéric Loliée dit de lui dans son *Dictionnaire des Littérateurs et des littératures* : « Son genre consiste à parodier tout sans distinction, sur un ton de joie grave qui fait un singulier contraste avec des situations d'une cocasserie énorme, irrésistible. Les œuvres sérieuses de « Marc Twain » sont écrites dans une belle prose descriptive », entre autres le livre intitulé : *Roughing it on the Mississipi*

à ce sujet que l'assertion de sir Caspar Purdon Clarke, directeur du *Musée Métropolitain* de New-York, à un luncheon à New-York, que Marc Twain(alias M. Clemens) est plus aimé et plus admiré en Angleterre qu'aux Etats-Unis a un son étrange pour la moyenne des Américains, mais quiconque a beaucoup voyagé à l'étranger ne peut qu'avoir été impressionné par la différence dans la qualité de la considération dans laquelle M. Clemens est tenu de l'autre côté de l'Océan. Pour ses compatriotes, il est l'humoriste, le premier et le dernier, le joyeux auteur dont le plus léger dire est écouté avec une attention curieuse et amusée, pendant, que pour le reste du monde, il est fondamentalement un optimiste et un philosophe. Là, son humour n'a pas caché son génie, comme cela a été jusqu'à un certain point pour ses lecteurs américains, bien que sa philosophie inspiratrice composée d'amour abondante pour ses concitoyens et sa croyance dans le bien fondamental de la nature humaine vient à être abattue de plus en plus. Peut-être cette différence est-elle due en partie au fait qu'une grande quantité d'humour est nécessairement intraduisible et que tant de fois les mots de Mark Twain en langues étrangères ont montré plus clairement leur base subalterne de sobre vérité et d'idéal élevé.



Il existe maintenant aux Etats-Unis plusieurs *Instituts Pasteur* (1) « Pasteur Institute». Le premier en date fut celui de New-York. Il est actuellement sous la direction du

(S'endurcissant sur le Mississipi), inspiré par ses débuts dans la vie, comme apprenti-pilote.

A côté des œuvres de Marc Twain on peut placer celles si différentes de Wilhem HOLMES qui sont de fines satires et des physiologies piquantes.

(1) Voir le livre de M. François Bournand : *Pasteur, sa vie, son œuvre.*

docteur Geo. Gibier Rambaud. (1) Il fut fondé en 1889 par le docteur Paul Gibier, avec la sanction de Pasteur lui-même. A cette époque la plupart des médecins américains ne croyaient pas à la rage et encore moins au traitement Pasteur. Pendant plusieurs années le docteur P. Gibier eut donc à lutter contre l'ignorance et la mauvaise volonté. L'Institut fut maintenu seulement par l'énergie et la grande volonté du Dr Gibier.

Au cours de la première année, 169 malades furent traités par la méthode Pasteur ; ces 169 malades étaient venus à New-York de différents Etats. Aucun ne mourut de la rage. De 1890 à 1900, 1370 personnes reçurent le traitement Pasteur avec une minime mortalité de 0,65 pour cent, les résultats merveilleux changaient forcément l'opinion générale des médecins et du public. L'Institut Pasteur de New-York devint une institution connue et respectée partout dans les Etats-Unis. De 1900 au 1er septembre 1906, 930 personnes y furent soignées ; 2 seulement ne purent être guéries.

Le chemin ouvert par le docteur Gibier fut suivi par d'autres. En 1890 le docteur A. Lagorio ouvrit un autre institut à Chicago. Depuis Baltimore, Cleveland et New-Orléans adjoignirent une clinique Pasteur à leurs hôpitaux. Deux assistants du défunt docteur Gibier, le docteur A. Létevé à Pittsburg et le docteur H. Q. Hoen à Richmond Va. ont ouvert des laboratoires pour le traitement Pasteur. En 1900, le docteur Gibier-Rambaud en a fondé un à St-Louis sous la direction du docteur Carl Fisch.

L'Institut Pasteur de New-York ne fut pas seulement le premier en Amérique pour le traitement de la rage. Quand le docteur Roux, à Paris, en 1891, acheva ses expériences de sérothérapie au sujet de la diphtérie, le docteur Gibier travailla à cela sous sa direction lors de son séjour

(1) Le secrétaire en est M. G. G. *Von Schaick.*

à Paris et de retour à New-York, il commença la préparation du sérum antidiphtérique ; puis s'adonna à la préparation du sérum antitétanique et du sérum antistreptococcique.

La lymphe vaccinale glycérinée qui est maintenant la seule employée pour vacciner contre la petite vérole fut introduite aux Etats-Unis par le docteur Paul Gibier et son *emploi vulgarisé* par le docteur Gibier Rambaud. En un mot, ce fut l'Institut Pasteur de New-York qui inaugura aux Etats-Unis le fameux traitement par la sérothérapie, qui depuis son emploi a sauvé tant de vies humaines.



CHOSES D'ART

On peut dire que les Américains achètent les peintures de tous les artistes excepté celles des leurs, à moins que le musée du Luxembourg ou un musée d'Europe, ou un Salon ait consacré leur talent. Cela est profondément ridicule. Et cependant, il y a une pléiade d'artistes américans de grande valeur qui sont incompris (1).

Les artistes français qui se rendent aux Etats-Unis sont toujours admirablement reçus et tout spécialement par les artistes américains (il n'y a de jalousie que chez les artistes inférieurs). Notre ami J.-B. Raffaëlli a eu un grand succès avec ses tableaux et ses conférences. Aman Jean, Helleu, La Gandara, Carolus Duran, ont rencontré la faveur de belles clientèles.

L'art français est très apprécié et demeure encore l'article très demandé. Un de nos confrères a écrit un jour que « des artistes absolument inconnus en France avaient et ont encore une clientèle aux Etats-Unis » (2) Cela est une erreur grossière. Les galeries qui sont de véritables galeries princières possèdent de merveilleux chefs-d'œuvre modernes. Faut-il parler de quelques tableaux d'artistes inconnus en France perdus dans des salons d'amateurs ? Ce qu'il faut critiquer ou déplorer, c'est surtout l'audace

(1) Il y a quelques années, notre confrère, Arsène Alexandre disait dans *Le Figaro* : « Mais ces peintres très séduisants, parmi lesquels surtout se distinguent MM. Sargent et John Alexander, sans parler de Whistler qui est tout à fait à part et un peu leur maître à tous, ne constituent pas, même aux yeux de leurs compatriotes, une école bien affirmée. »

(2) Arsène Alexandre. (*Le Figaro.*)

de certains marchands qui vendent de faux tableaux, abusent de la crédulité de ceux qui se confient à eux. Nous n'avons jamais compris pourquoi on cherche à ridiculiser les Américains à propos de peintures. S'ils se font voler, il ne faut pas oublier, en revanche, que depuis trente ans, ils ont acheté les chefs-d'œuvre des maîtres français modernes et que plus tard en France on arrivera sûrement à le regretter.

*
* *

On sait qu'il existe des droits de douane assez considérables pour les œuvres d'art.

En 1898, dans l'une de ses correspondances adressées à Paris un de nos confrères alors en voyage aux Etats-Unis écrivait :

« De 1840 à 1890, les richissimes Américains, leurs femmes et leurs filles allaient poser dans l'atelier de nos maîtres pendant leurs séjours à Paris. Les portraits étaient ensuite expédiés en Amérique. »

D'autre part, pour garnir les musées de New-York ainsi que les galeries des amateurs, de nombreux achats de tableaux se faisaient à Paris pour le compte des Américains. C'est ainsi que la *Barque du Dante* d'Eugène Delacroix qui est aujourd'hui au musée du Louvre, faillit devenir la propriété des Etats-Unis. D'autre part, *l'Angelus* de Millet, son chef-d'œuvre, fut vivement disputé aux enchères, M. Chauchard réussit à l'arracher aux Américains... en le payant 456.000 francs !

En présence de ces nombreuses arrivées d'objets d'art français, le Parlement américain résolut pratiquement de s'en créer des ressources financières. Il y a six ans, fut votée une loi en vertu de laquelle tout objet d'art entrant en Amérique paie un *droit exorbitant de douane égal à 25 pour cent de sa valeur.* Dans ces conditions oné-

reuses, la toile, payée cent mille francs à un peintre français, coûte, en réalité, 125.000 francs.

C'est au sujet de cet impôt onéreux et pour essayer par des pétitions répétées de le faire abolir que s'est formée à Boston une ligue *pour l'art libre* « *américain Free art League* » et qui possède un comité exécutif avec les noms suivants :

EXECUTIVE COMMITTEE

Bryan Lathrop, president, Chicago ; Robert W. de Forest, Chairman Executive Committee, New-York ; Edward R. Warren, Secretary, Boston ; Holker Abbott, Treasurer, Boston ; Thomas Allen, Boston ; Daniel H. Burnham, Chicago ; Frank Miles Day, Philadelphia ; Halsey C. Ives, St. Louis ; Howard Mansfield, New-York ; Myron E. Pierce, Secretary, Boston.

Ce Comité a reçu un très grand nombre de lettres et l'adhésion de personnages remarquables, de collectionneurs, d'artistes. Citons les noms de MM. Holker Abbott, Thomas Allen, Edward R. Warren, Matthew S. Prichard, Frank G. Macomber, Desmond Fitz-Gerald, de Boston ; Edward H. Coates de Philadelphie ; Frederick Dielman Robert W. de Forest, and Howard Mansfield de New-York ; Charles M. Kurtz de Buffalo ; Charles L. Freer de Detroit, and Halsey C. Ives de St Louis ; auxquels ils faut joindre ceux de M. William Mac-Kinley et du sénateur Lodge qui ont prononcé de nombreux discours en faveur de l'art libre dans des réunions ou des meetings organisés en faveur de cette campagne importante.

Et à ces artistes, ces politiques, ces amateurs sont venus s'ajouter des hommes d'affaires, des « business » bien connu tels que :

Charles P. Taft de Ohio, George B. Rose de Arkansas, James B. Phelan de California, William H. Knowles de Florida, Charles L. Hutchinson, Edward E. Ayer, Fran-

klin Mac Veagh de Chicago, John K. Gowdy de Indiana, Charles F. Libby de Portland, Me., B. N. Baker de Baltimore, Charles Moore de Detroit, Frederick Lehmann de St Louis, Richard S. Hall de Omaha, C. E. S. Wood de Oregon, W. N. Frew de Pittsburg, Lieut.-Gov. J. H. Jackson de Providence, R. I., Hon. Thomas Burke de Seattle, Wash., Grant Fitch de Milwaukee, Charles L. Freer de Detroit. Tout cela dénote un symptône encourageant pour la liberté de l'art.



Pablo Sarasate

par J. Whistler, à la galerie Carnegie de Pittsburg.

Enfin, sur tout cela vient s'ajouter une grande et belle pétition des artistes américains pour l'art libre, pétition signée par 66 éminents artistes des Etats-Unis dont on retrouvera les noms plus loin. C'est un bel appui donné au mouvement magnifique qui se fait de toutes parts — dans tous les mondes — pour faire abroger l'impôt sur les travaux d'art.

Voici le texte de cette pétition adressée aux sénateurs et aux députés du congrès.

« Nous, les soussignés, artistes américains, sentant que

nous représentons dans notre profession le sentiment général, nous adressons respectueusement cette pétition pour que les travaux d'art soient ajoutés à la liste libre. Nous désirons indiquer que notre pays est le seul important qui dans un but de taxation se base sur la théorie que les travaux d'art sont un luxe. Nous croyons qu'ils doivent être regardés comme éducateurs plutôt que comme objets de luxe et qu'ils sont comme les plus grandes forces de civilisation, diffusant constamment le raffinement et la culture et qu'une taxe sur eux viole le légitime principe de la taxation puisqu'il est une taxe sur l'éducation.

L'exemption en faveur des travaux d'art pour les musées publics est disproportionnée, comme nos musées sont pauvrement dotés et se reposent plus entièrement sur les donations privées. Plus de cinquante pour cent des travaux d'art étrangers dans nos musées publics ont été forcés de payer un impôt malgré l'exception montrant que l'acte de taxe est comme une force constante d'embarras pour l'accroissement de nos richesses, de nos collections publiques.

Nous conjurons l'exclusion de l'art du vieux monde comme nous considérons que son influence est de la plus grande importance en montrant l'appréciation du public en faveur des Beaux-Arts et nous sommes convaincus que le bonheur des artistes en dépend.

Nous croyons que cet impôt est le plus grand handicap au pouvoir du gouvernement pour les progrès de l'art dans ce pays.

1er *février* 1906.

Ont signé :

Ed. A. Abbey, John W. Alexander, Thomas Allen, J. Carroll Beckwith, Frank W. Benson, Edwin Howland Blashfield, George de Forest Brush, Karl Bitter, Cecilia Beaux, Dwight Blaney, Susan H. Bradley, Kenyon Cox, William M. Chase, William A. Coffin, Adelaide Cole Chase,

J. Frank Currier, Ralph Clarkson, Frank Duveneck, Charles Melville Dewey, Frederick Dielman, Cyrus E. Dallin, Thomas W. Dewing, Thomas Eakins, John J. Enneking, Lydia Field Emmet, Daniel C. French, Robert W. Gibson, I. M. Gaugengigl, Childe Hassam, Charles Hopkinson, Arthur M. Hazard, Philip L. Hale, Birge Harrison, George H. Hallowell, Samuel Isham, Eastman Johnson, Henry H. Kitson, Lee Lufkin Kaula, William Sergeant Kendall, Will H. Low, Louis Loeb, H. Siddons Mowbray, J. Francis Murphy, Hermann Dudley Murphy, F. D. Millet, Mary L. Macomber, Bela L. Pratt, Maxfield Parrish, Charles A. Platt, Robert Reid, Augustus Saint-Gaudens, Jessie Willcox Smith, F. Hopkinson Smith, Edmund C. Tarbell, Abbott H. Thayer, Augustus Vincent Tack, Frederic P. Vinton, J. Alden Weir, Marcia Oakes Woodbury, Charles H. Woodbury, Irving R. Wiles, Horatio Walker, Harold B. Warren, Henry Oliver Walker, Theodore Wendel, George Julian Zolnay,



Frank W. Benson.



E. A. Abbey.

Nous croyons et nous espérons que ce grand mouvement en faveur de la liberté artistique, de la suppression d'une taxe nuisible ne va pas tarder à aboutir favorablement, surtout lorsqu'on le voit fait par de tels personnages.

*
* *

Les artistes américains sont venus très nombreux étudier

en France et on peut le dire, leur école doit beaucoup à l'enseignement artistique français (1),

Depuis nombre d'années, aux salons de peinture et de sculpture de la société des artistes français comme à ceux de la société nationale, nombreux ont été les artistes qui ont exposé des œuvres remarquables.

Les récompenses officielles n'ont pas tardé d'ailleurs à venir fleurir leur boutonnière.

Voici la liste des artistes américains qui ont été promus dans l'ordre de la Légion d'honneur :



F. D. Millet



Alexander Harisson



F. G. Bridgman

Abbey (Edwin A.), né à Philadelphie, médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900, chevalier de la Légion d'honneur. Ce peintre est aussi un grand illustrateur.

Alexander (John W.), artiste peintre, né à Pittsburg, médaille d'or en 1900, chevalier en 1901.

Bisbing (Henri), artiste peintre, né à Philadelphie, chevalier depuis 1902.

Bouchor (J. F.), artiste peintre, chevalier en 1900.

(1) « Aux Etats-Unis, l'Etat est resté absolument en dehors de toute manifestation tendant à améliorer l'éducation artistique de la nation ; il n'est question d'établir ni un budget, ni un ministère spécial pour l'encourager, et toutes les innovations sont dues à l'initiative privée ».

Mme Wentworth (Cécilia), artiste peintre, née à New-York, chevalière depuis 1901.

Vail (Eug. Laurent), né à St-Malo de parents américains, chevalier depuis 1894.

Stewart (Julius L.), artiste peintre, officier depuis 1901.

Gay (Walter), peintre H.C. depuis 1889, chevalier.

La Farge (John) peintre, né à New-York, chevalier.

Mac. Monnies (Frederick), sculpteur, né à Brooklyn, grand prix en 1900, chevalier depuis 1898.

Harrison (Alexander), peintre, membre du jury à l'Exposition Universelle de 1900, officier depuis 1901.

Howe (William), peintre,né à Ravenn, chevalier depuis 1898.

Ridgway Knight, peintre, né à Philadelphie, chevalier.



John S. Sargent.

Bridgman (F. G.), né à Tuskegee, peintre, chevalier.

Melchers (Gari), peintre, né à Detroit, grand prix à l'Exposition Universelle de 1889, chevalier depuis 1896.

Dannat (William Turner), peintre, né à New-York, commandeur de la Légion d'honneur depuis 1901.

Mac Ewen (Walter), peintre, né à Chicago, chevalier depuis 1896.

Pearce (Charles-Sprague), peintre, né à Boston, chevalier depuis 1894.

Millet (Frank), peintre, membre du jury en 1900, chevalier depuis 1900.

Sargent (John S.), peintre, né à Florence de parents américains, grand prix en 1900, chevalier en 1889.

Story (Julian), peintre, chevalier depuis 1901, médaille d'argent en 1900.

Weeks (Edwin Lord), peintre né à Boston, chevalier, mort en 1907.



Henry Mosler.

Mosler (Henri), peintre chevalier depuis 1889 (médaille d'argent à l'Exposition Universelle de 1889).

Thomas (Seymour), peintre, né à San-Augustine (Texas), chevalier depuis 1905.

Bartlett (Paul Wayland), sculpteur, né à New-Haven, membre du jury en 1900. (Exposition Universelle), chevalier depuis 1895.

Un autre sculpteur américain Augustus Saint-Gaudens est *membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts.*



Plusieurs artistes américains sont représentés par des œuvres remarquables au Musée National du Luxembourg.

Citons ces artistes et leurs œuvres :

Alexander (John W.), né à Pittsburg, (le plus parisien des peintres américains). — *Femme en gris* (tableau).

Cassat (Mlle Marie), née à Pittsburg. — *Mère et Enfant* (pastel).

Dannat (William), né à New-York. — *La femme en rouge — Contrebandier aragonais.* (tableau).

Foster (Ben), né à North-Anson. — *Bercé par le murmure d'un ruisseau.* (tableau).

Frieseke (Frédéric-Karl) né à Michigan. — *Devant la glace* (tableau).

Gay (Walter), né à Boston. — *Las cigarreras* (Séville). — *Blue and White.* (tableaux).

Hamilton (John Mac-Lure), né à Philadelphie. — *En Arcadie — Solitude.* (tableaux)

Henri (Robert). — *La neige* (tableau), né à Cincinnati.

Homer (Winslow) né à Boston en 1836. (Massachusetts). — *Nuit d'été* (tableau).

Horton (William). — *Vendredi Saint à Séville* (tableau).

Humphreys (J. Johnston). — *Portrait de la mère de l'auteur.* (tableau).

La Farge (John), né à New-York. — *Jésus et la Madeleine*, (aquarelle don de M. Humphreys Johnston.)

Mac Ewen (Walter), né à Chicago (Illinois). — *Dimanche en Hollande* (tableau).

Melchers (Gari), né à Detroit (Michigan). — *Maternité* (tableau).

Miller (Richard), né à Saint-Louis. — *Les vieilles demoiselles* (tableau).

Mosler (Henry), né à Cincinnati. — *Le retour* (tableau).

Picknell (William L.), né à Boston. — *Le matin sur le littoral méditerranéen* (don de la veuve de l'artiste (tableau).

Sargent (John S.), né à Florence de parents américains. — *La Carmencita* (tableau).

Tanner (Henri O.), né à Pittsburg. — *Résurrection de Lazare*, (tableau).

Walden (Lionel), né à Norwich (Connecticut). — *Les docks de Cardiff* (tableau).

Weeks (Edwin) né à Boston (Massachusetts). — *Café en Perse* (don de la veuve de l'artiste) (tableau).

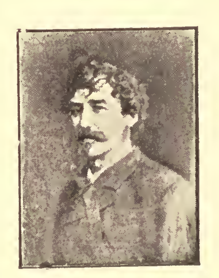
Whistler (James Mac-Neill), né à Lowell (Messachusetts). —*Arrangement en gris et noir*; (*portrait de la mère de l'auteur*).



Ben Foster.



Robert Henri.



J. A McN. Whistler.

Parmi les autres artistes renommés bien connus nous pouvons citer :

Pour les peintres :

Childe Hassam (le Monet américain), né à Boston, médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900.


William M. Chase.


Kenyon Cox.


Thomas Eakins.

William M. Chase, né à New-York, médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900.

Kenyon Cox, méd. de bronze Exposit. Univers. 1900.

Thomas Eakins, mention honorable 1900.

Horatio Walker, mention honorable 1900.

Winslow Homer, né à Boston, médaille d'or en 1900 Exposition Universelle.

Sergeant William Kendall, né à New-York, médaille de bronze en 1900.

Edmund C. Tarbell, né à New-York, médaille de bronze en 1900.

Miss Cecilia Beaux, née à Philadelphie, médaille d'or à l'Exposition de 1900, (nous sommes surpris qu'elle ne soit pas représentée par une œuvre au musée du Luxembourg).

Miss Mary Cassatt.

H. L. Hillebrandt, né à Pittsburg.

Louis-Paul Dessar, tableau au musée de Marseille.

F. E. Benson, né à Salem.

Joseph de Camp, né à Cincinnati, mention honorable en 1900 Exposition Universelle.

C. W. Eaton, né à Albany, mention honorable à l'Exposition Universelle de 1900.

J. J. Enneking, mention honorable à l'Exposition Universelle de 1900.

W. L. Lathrop, mention honorable à l'Exposition Universelle de 1900.

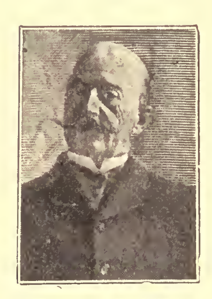
Léonard Ochtman, mention honorable à l'Exposition Universelle de 1900.

J. A. Weir, médaille de bronze Exposition Universelle de 1900.

E. W. Redfield, médaille de bronze Exposition Universelle de 1900.

W. E. Schofield, médaille de bronze Exposition Universelle de 1900.

Henry B. Snell, médaille de bronze Exposition Universelle de 1900.



Winslow Homer.



Joseph de Camp.



Edward W. Redfield.

R. W. Vonnoh, médaille de bronze Exposition Universelle de 1900.

H. M. Walcott, médaille de bronze Exposition Universelle de 1900.

J. R. Wiles, méd. de bronze Exposit., Univers. de 1900.

A. U. Woodbury, né à Lyon, médaille de bronze Exposition Universelle de 1900.

J. R. Woodwell, médaille de bronze Exposition Universelle de 1900.

Wiles (Irving. R.) médaille de bronze, Exposition Universelle de 1900.

Waters (Mlle) mention honorable Exposition Universelle de 1900.

Watkins (Mlle) née à Leke, médaille 3e classe 1901.

Tanner (H.O.) médaille d'argent à l'Exposition Universelle de 1900.

Dans les très jeunes, citons :

Robert Henri, A. B. Davies, John Sloan, George Lucks, W. Glackens, W. Coffin, F. D. Marsh, Ernest Lawson, Maurice Prendergast, Rocknell Kent, Ch. A. Needham, Colin Campbell Cooper, etc., etc.

Une école de sculpture américaine a depuis quelques années fait parler d'elle. Parmi les sculpteurs les plus remarquables citons :

John Quincy Adams Ward, Daniel Chester French, Julian Story, Jonathan Scott Hartley, qui semblent n'avoir subi aucune influence étrangère.

Charles H. Niehaus, Karl T. Bitter, George E. Bissell, influence allemande.

Augustus Saint-Gaudens, George Grey Barnard, Charles Grafly, Paul Wayland Bartlett, Frederick W. Mac-Monnies, Frank Edwin Elwell, John J. Boyle, Philip Martiny, Herbert Adams, Mme Bessie, Potter Vonnoh, John Flanagan, Edward C. et Lewis Potter, dont les œuvres se ressentent de l'influence française.

Un sculpteur américain M. Mac-Neil (Carol Brooks) né à Chicago a obtenu une médaille d'argent à l'Exposition Universelle de 1900.

Parmi les architectes citons :

C. H, Coolidge, médaille argent Exposition Universelle 1900.

Day (Frank, Miles), médaille argent Exposition Universelle de 1900.

Mentionnons parmi les graveurs :

Davidson (H.), médaille de bronze à l'Exposition Universelle de 1900.

Kingsley (Elbridge), médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900.

Il ne faut pas passer sous silence les aquafortistes et les graveurs, car le procédé de l'eau forte a pris une grande extension aux Etats-Unis. A Philadelphie et à New-York il s'est formé deux sociétés d'aquafortistes. D'autre part, on peut dire que les gravures sur bois, sont universellement connues pour leur finesse, pour la délicatesse d'interprétation de la couleur, « pour le ton général, et pour la hardiesse même avec laquelle sont attaqués les problèmes les plus difficiles de cet art délicat, problèmes que l'on aurait cru naguère irréalisables ». La lithographie et la chromolithographie sont aussi des plus remarquables.

*
* *

La richesse apporte à l'Américain une spécialité ; quand il devient riche il devient en même temps collectionneur spécialement de choses anciennes ou modernes de l'Europe; tableaux, objets précieux, ivoires, miniatures, tout est bon. Il paie fort cher, et ne s'enquiert pas toujours de la réelle authenticité. Il y a en Amérique, actuellement plus de tableaux signés Corot, que Corot n'en a peint lui-même.

A Philadelphie, il y a une fabrique de Troyons. Dans des galeries importantes, il n'est pas rare de voir des chefs-d'œuvre voisinant avec des croûtes. Au musée Métropolitain de New-York il y a un Léonard de Vinci, que quantité d'artistes s'accordent à déclarer une mauvaise copie ou un tableau de tout autre artiste que le grand Léonard.

Particularité étrange : dans toutes les collections, excepté pour les Rembraudt, toutes les toiles sont encadrées d'or, mais cela n'empêche pas l'Amérique d'accaparer les plus



Fifth Avenue in Winter.
(La cinquième avenue en hiver, à New-York).

Tableau de Childe Hassan à la galerie Carnegie de Pittsburg.

merveilleux chefs-d'œuvre d'Europe et le temps n'est pas loin où une sélection sera faite et montrera aux Français, aux Européens, la négligence de ceux qui ont laissé aller au pays des dollars ce qui devait orner nos musées.

*
* *

En parlant d'art, il nous paraît vraiment intéressant de mentionner ici le curieux incident qui s'est



Le Bain.
(Tableau du peintre français Gaston La Touche.)

passé au sujet d'un tableau du peintre La Touche (1).

La galerie des Beaux-Arts de l'Institut Carnegie de Pittsburg organise presque chaque année une Exposition Internationale de peintures où les artistes français sont largement représentés. Un jury décoré pompeusement « Comité consultatif de Paris » est chargé d'examiner les œuvres des artistes français ; le nombre à accepter est forcément limité, mais le transport des « acceptés » à l'aller et au retour sont à la charge de l'Institut. A Pittsburg, ils passent à nouveau un examen devant le grand jury qui décide s'ils méritent l'une des récompenses suivantes : 1er prix, médaille d'or et 7.500 francs ; 2e prix, médaille d'argent et 5000 francs ; 3e prix, médaille de bronze et 2.500 francs ; enfin plusieurs mentions honorables.



M. Robert C. Hall
le Pittsburgeois qui a acheté *Le Bain.*

Le Jury International de mars 1907 était composé suivant l'usage de huit Américains et deux Européens. Ces deux derniers font le voyage comme les tableaux — aux frais de l'Institut et l'Institut fait bien les choses. En étaient membres :

Américains. — J. W. Alexander, W. M. Chase, Miss Cecilia Beaux, Ben Foster, G. Melchers, I. R. Wiles, H. O. Walker, C. Hopkinson ; *Européens :* — René Billotte et

(1) Gaston La Touche, né à Saint-Cloud. Médaille de 3e classe en 1884, de 2e classe en 1888, médaille d'argent, Exposition Universelle de 1889. Médaille d'or, Exposition Universelle de 1900. Chevalier de la Légion d'honneur.

Emile Claus. Les artistes européens sont toujours désignés comme « distingués artistes » ; l'Institut fait bien les choses, avons-nous déjà dit, et comme on peut en juger, ces peintres constituaient un jury tiré sur le volet. Ils décernèrent le premier prix à M. Gaston La Touche pour son tableau « Le Bain » exposé aux Beaux-Arts (Société nationale — ancien salon dit du Champ de Mars)



Caricature de C. M. Payne. (Pittsburg Gazette-Times,.

L'artiste Payne de « Pittsburg » est allé faire un tour à l'Institut Carnegie pour apprécier le « bel art » ; le premier prix. *Le Bain de Gaston La Touche* lui fait penser que si en 1896 (première année du Salon à Pittsburg), on avait présenté pareil tableau, on l'aurait flanqué à la rivière ; mais après 11 ans de progrès, on peut tout avaler. Toutefois, il propose à l'administration de l'Institut de placer un paravent afin de n'effaroucher personne et complaisamment il dessine, la modification nécessaire au tableau de La Touche. Aussitôt le public emboîte le pas. Est-ce une horreur ? Est-ce un chef-d'œuvre ? Les avis sont partagés.

M. La Touche qui peint plutôt des choses... légères, avait-il été accepté par le Comité consultatif de Paris ou était-il simplement invité ?. Peu importe ; toujours est-il qu'on peut se montrer surpris que des peintures d'une tendance « court vêtue » ait trouvé admission à Pittsburg. Le Conseil d'administration composé de gros industriels, avocats et de deux artistes de la localité avaient jusqu'à l'année précédente refusé tout ce qui était nu ; une superbe femme nue assise dans un fauteuil de Lucien Simon (1) avait été reléguée dans le sous-sol de l'Institut bien qu'acceptée à Paris en 1904 ; 1905 se montre moins puritain, Childe Hassam, le Monet américain, obtenait un 3e prix avec « Juin ».

Il n'y a que le premier pas qui coûte et entré dans cette voie Pittsburg n'était plus le salon puritain outré (2). au vernissage 1907 (*Press View Day*) le public fit des remarques plus ou moins acerbes sur le premier prix ; la presse ne fut point choquée. C. M. Payne, le « cartoonist » (3) de la *Gazette-Times* » s'amusa et amusa ses lecteurs.



C. M. Payne
(auteur de la couverture de ce livre).

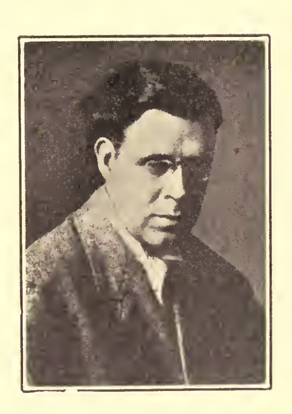
L'Index, journal de Société, à peu près le seul qui s'occupe d'art et le seul qui ait osé publié du nu antérieurement comparait M. La Touche à M. Albert Besnard : « Le La Touche, disait-il possède de splendides qualités et est sans aucun doute une

(1) En 1906, M. Lucien Simon obtenait le premier prix avec *Soirée dans un Atelier* et la galerie l'acheta pour son exposition permanente.

(2) Un tableau d'Aman Jean exposé en 1901 : *Comédie* avait

œuvre admirable mais il n'atteint pas la perfection de Besnard. Quant à la peinture intitulée « The Bath » (Le Bain) par La Touche, elle possède beaucoup d'excellence technique et révèle le pouvoir magistral du peintre. C'est beau en couleur et vrai en dessin et a été exécuté avec beaucoup d'aise et liberté de touche. »

Le *Leader* plus circonspect et flairant l'orage ne donna pas, contrairement à son habitude la reproduction des tableaux médaillés et ne fit aucune critique du premier prix. En deux lignes simplement et charitablement, il avertissait ses lecteurs « qu'il est possible que le public soit surpris du choix du jury dans la distribution des récompenses » Pourtant, quelques semaines après son « cartoonist (1) » F. E. Johnston, profitant d'une controverse politique, traduisait le sentiment de tous les Pittsbourgeois par la caricature ci-dessous.



F. E. Johnston.

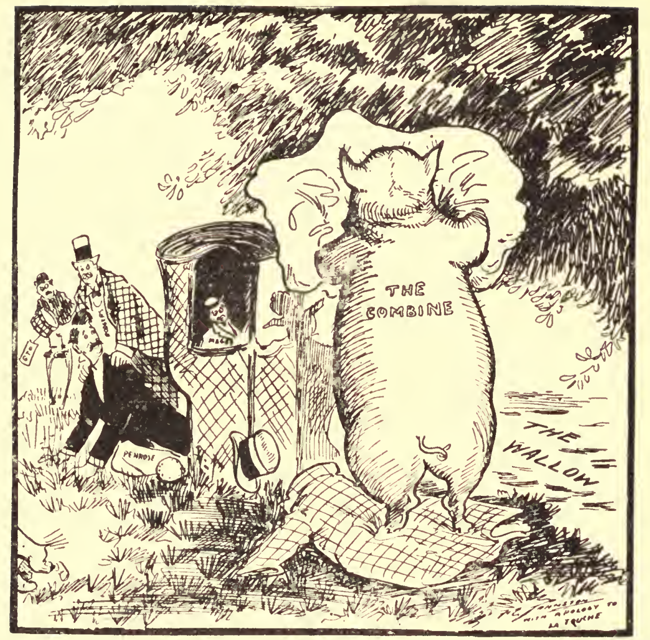
Un journal a la malencontreuse idée de traduire une critique du Gil Blas sous la signature Louis Vauxcelles : « M. Gaston La Touche est de plus en plus osé et scabreux ! En vérité, il y a là de quoi alarmer nos Bérenger (2) Ce n'est pas obs-

fait dire à un critique qui trouvait les femmes trop décolletées : « Pittsburg ne peut pas supporter une mise aussi leste. » Ce tableau fut acheté par M. Valentine de Chicago. Deux ans plus tard, le même critique n'avait pas assez de superlatifs pour vanter le beau talent de l'artiste.

(3) « Cartoonist », caricaturiste des journaux quotidiens.

(1) Voir notre livre sur les « Cartoonists ». (500 illustrations.)

(2) Bérenger en France, Comstock en Amérique.



THE BATH--WITH APOLOGIES TO ARTIST LA TOUCHE

(*Dessin de F. E. Johnston dans Pittsburg Leader*).

Johnston trouve le sujet très approprié à un incident de la politique locale ; il « chipe » l'idée du peintre français et lui présente très sincèrement ses excuses.

cène, comme les franches lippées des kermesses flamandes..... c'est licencieux, tels les pires contes du dix-huitième siècle...... Si M. La Touche était romancier, je crois que ses ravissantes pornographies passeraient un mauvais quart d'heure avec mon ami Ernest-Charles ; ce Caton virulent des lettres modernes, le fustigerait d'im-

portance. La critique d'art est moins puritaine. Toutefois, il est périlleux de suggérer des idées malsaines à la bourgeoisie..... »

Alors les potins vont leur train ; les clubs de femmes s'en occupent ; tout le monde proteste, excepté toutefois les artistes. Le Directeur de la galerie John W. Bealty interviewé assure que les jurés ont jugé en toute conscience et en toute liberté « Il possède de splendides qualités techniques comme peinture. En vie, en large réalisme, en vibration d'atmosphère et de lumière c'est une importante production, certainement un chef-d'œuvre. Beaucoup de personnes peuvent ne pas aimer le sujet, pensant qu'il manque de dignité mais c'est une question pour chaque individualité ».

Dans *The nation* Kenyon Cox, artiste qui s'est fait critique, et qui a été il y a peu d'années membre du jury à Pittsburg disait : « C'est impossible de dénier de l'habileté à Gaston La Touche à qui le jury a décerné la médaille de première classe mais on pourrait souhaiter qu'elle soit allée à un autre. Peut-être il y a une intention satirique dans cette confusion d'époque, de chaise à porteurs, de fontaines rococo, avec un satyre nu et une femme mal dessinée qui ôte ses vêtements très modernes. Mais, toutes questions de sujet et de morale artistique, le curieux maniement comme du vermicelle, la couleur chaude, rouge et jaune, le manque de substance ou de surfaces partout sont loin d'être plaisant. Toutefois l'œuvre est charmante en comparaison des yeux noirs en rond, de la verte couleur, les lèvres vermillon tordues avec des points teint de noir pur aux commissures du tableau de stuck. — *Pittsburg Dispatch* commente : « Le comité des Beaux-Arts de l'Institut Carnegie a dépassé les limites du bon goût. Nous regardons rien moins que comme une calamité que cette peinture ait obtenu une pareille distinction. Si elle était l'œuvre d'un artiste américain on

l'aurait déclarée une perversion de goût artistique et un avortement d'effort artistique ».

Arthur Hoeber dans *New-Yorh Commercial Advertiser* assure que c'est une curieuse composition d'une femme nue, d'une chaise à porteurs, d'un cupidon et un satyre qui intriguera les visiteurs ; après tout cette fantaisie est certainement habile et très étonnante.

A un souper donné par le « Church Club of the Pittsburg Episcopal Diocese » plusieurs speechs sont prononcés sur « Comment la médaille d'or a été décernée à l'Institut Carnegie » et la croyance générale est que La Touche a peint un tableau qui ne vaut pas le premier prix.

M. C. H. Caffin, un anglais, critique d'art à New-York, dans une conférence qu'il fit à la « Art Society » de la ville n'eut pas d'adjectifs assez forts pour vanter le mérite et la valeur du « Bain » louanges d'autant plus extraordinaires chez un homme qui critique librement et sans façon tous les tableaux qui ne sont pas anglais.

The Press et *The Sun* endossent l'opinion générale ; *The Post*, montre les dents : si l'on propose d'acheter pour la collection permanente le premier prix, cette jaunâtre femelle nue, il faut protester vigoureusement. La peinture est mal dessinée, outrageuse en couleurs et décidément shocking en couleur et son choix est loin d'être créditable au jury qui l'a récompensée »

La *Chronicle Télégraph* à propos de cette peinture qui comme pas une a été louée et critiquée tout à la fois envoie un reporter auprès du « Bain » qui pendant une heure nota tout ce que les visiteurs firent et dirent. Pour l'artiste l'œuvre en est une de beauté et d'inspiration ; il l'examine avec un œil de critique, voyant chaque détail au point de vue d'artiste seulement, il prononce invariablement c'est : « un excellent effort, admirablement conçu et merveilleusement exécuté », mais le public pense différemment. En règle générale, les hommes le louent ; l'un

deux dit : C'est « Great » il ajoute : « L'artiste a obtenu sa médaille aussi bien que mon éternelle gratitude. » Une femme ne l'aime pas : « Effrontée et ne devrait pas être admise à être comptée parmi les belles peintures. »

Pas un ne paraît capable de comprendre ce que l'artiste a voulu dire ; ils savent que la figure principale est parfaitement modelée et est la grâce et la beauté accomplies, mais ils ne savent quoi faire avec le satyre qui est à gauche du palanquin. En fait l'homme à la tête de bouc et au corps humain les dérangent. — On va, on vient ; jeunes femmes qui sont accompagnées passent vivement à la peinture suivante, mais si elles peuvent semer leur escorte, elles vont au mur opposé se tournent à demi et jettent un long regard sur le tableau si attractif. Les hommes sourient discrètement et à leur compagnon chuchottent un mot à l'oreille qui doit être drôle, puisque le compagnon sourit à son tour. — Un homme âgé d'environ 65 ans, sa femme et une amie, s'intéressent tous trois, cherchent ce qui peut bien recouvrir la figure du satyre ; à la fin ils découvrent que c'est un masque de feuilles et de fleurs. « N'est-ce pas une chose méchante » déclare une des femmes. « Mais il est comme un homme ; pas de besoin de rechercher pourquoi il recouvre son visage. »

« Et regardez cette femme effrontée, reprend la seconde ; j'aimerais me voir dans cet attirail sans savoir qu'un homme est aux alentours. Je voudrais savoir si l'artiste a peint d'après nature ? » — « Je n'ai jamais vu ce genre de cabine à « Atlantic city » et elle montrait la chaise à porteurs. » —

Une femme de 40 ans sarcastique : « Cette peinture est absurde. Regardez cette vilaine créature derrière le palanquin ? Il n'a pas honte, pas plus que Gaston La Touche. »

« Tee Hee » murmure une élève de l'école normale. Je n'irai jamais me baigner nulle part sans avoir un costume

de bain. Si cette femme n'avait pas ses vêtements qui lui couvre la tête, elle serait bien mortifiée. »

Une autre femme : « Eh bien, elle aurait pu aussi bien se déshabiller sur le gazon que derrière cette cabine dont les fenêtres sont trop grandes pour rien cacher. Je ne permettrai pas à ma fille de venir à la galerie. »

Un homme : « Regardez ces chérubins qui remplissent la rivière avec des tuyaux d'arrosage ; regardez ce gazon et l'ombre de cet arbre. Je parie que c'est une adorable place pour les serpents. »

Et son compagnon remarque : « Si j'étais cette femme je secouerais mes vêtements avant de les mettre par peur des serpents. »

Une autre : « qui a jamais vu une femme se revêtissant encore toute dégouttante ? (1) ».

Mari et femme — Le mari : je n'aime pas ce tableau, la couleur, le dessin, l'ensemble, le, la, les...

La femme : « Eh bien, si vous ne l'aimez pas pourquoi la regardez-vous si longtemps. » Etc, etc, etc.

Ces divers incidents ont amusé follement les artistes, qui déjà avaient eu un « Good Time » avec le puritanisme de l'Institut. Toutes les statues nues, plâtre ou bronze sont ornées d'une immense feuille de vigne ; vissée, comme dit, Rabelais, à l'endroit de l'immoralité. Il ne s'agit pas ici de critiquer l'effort sérieux et plein de succès accompli par l'Institut Carnegie dans la voie artistique, mais on peut rire à bon droit de la simplicité et de la naïveté des protecteurs de la morale qui ne protègent rien du tout. Dans l'ancien Institut, ces mêmes statues portaient également des

(1) Autre exemple de pruderie :

A Omaha, un club de femmes, s'est mis en guerre contre les « jambes de Paris » prétextant que pareille exhibition est indécente. — « La jambe de Paris » est une jambe belle, jolie que les merciers mettent en vitrine, recouverte de bas à jours, en soie ou autre — en un mot, la jambe-réclame.

feuilles de vigne ; les enfants s'amusaient quand le gardien avait le dos tourné à les dévisser et quand ils n'y arrivaient pas, ils les cassaient.

Mais Saint-Louis a voulu mieux faire. On y parle d'habiller les statues de nu, ceci a suggéré à Payne une malicieuse caricature.



Arthur G. Burgoyne.
Un des plus fins humoristes d'Amérique
(Président de la Société des Humoristes Américains.)

***

A ce sujet Arthur G. Burgoyne président de la Société des humoristes américains a fait le poème suivant qui a obtenu un grand succès.

St. Louis, a town with no time for banality,
  Struggles to day with a problem intense.
Her aim is to harmonize art and morality,
  Giving to virtue a solid defense.
And hence she determines that statues un clothed
Are a thing to be frowned on, discouraged and loathed.
This view may by sculptors be voted a crudity.
  Yet when a town like St. Louis says nay
To the species of art that rejoices in nudity,
  Those that are wise will the edict obey,
And they'll call in the tailor and dressmaker, too,
To put clothes on the figures with no more ado.
The choice of habiliments will be a grave
  And responsible. For a start they might try
How a sealskin would look onthe famous « Greek Slave »
  (Mr. Powers is dead and can raise no outcry).
And on Goujon's « Diana » a figure of note,
They might try the effects of a nobby fur coat,
To dress Michael Angelo's « Hercules » may
  Be a dubious contract, but why not resort
To the prize fighter's simple and striking array.

For old « Herc » in his day was a genuine sport?
And for Rhinehart's « Endymion » surely the best.
Is a suit like Tim Woodruff's with flow'rs on the vest.
Bologna's « Winged Mercury » can't lose ist grace
In a carrier's neat fitting gray uniform,
While the Venus of Milo in real point lace
Cannot fail to take all that behold her by storin.
Rest in peace. O Thorwaldsen. Canova, excuse
Those that dress up your Psyches in chaste peek-a-boos.
Oh, wondrous reform! Place a crown on the brow
Of whoever thus conquers the foibles of yore
And insures to the world that art galleries now
Will resemble a highly refined tailor store.
Hail the new dawn of culture! A bas with the nude
In the home of the Coy and the land of the prude.

*
* *

M. Robert C. Hall, Président des agents de change de Pittsburg, s'est rendu acquéreur du tableau « le Bain » de La Touche. « La peinture est superbe », dit M. Hall à un journaliste et c'est pourquoi je l'ai achetée. Je considère que cela aurait été une honte si elle n'était pas restée ici, mais je n'avais jamais eu l'idée que je l'aurais achetée. En vérité quand le jury annonça les récompenses, j'ai pensé



Dessin de M. Payne (*Pittsburg Gazette-Times*).
St-Louis trouve qu'il faut habiller les statues ; Father Pitt (père Pitt, de Pittsburg) s'écrie : « Ne vous emballez pas ; venez donc voir mon premier prix ! »

que le comité achetait le tableau. Mais les critiques du public, ont fait hésiter le comité, je suppose. Il y a quelque temps, j'ai acheté « La princesse » de Latouche, son deuxième tableau à notre exposition et quand j'ai appris samedi que « le bain » allait être renvoyé à Paris, j'ai ouvert des négociations avec l'artiste ; déjà le tableau était emballé quand je fus le chercher.

« Quand ma famille était à Paris au commencement de cette année, elle m'écrivait de ne pas manquer de voir les tableaux de La Touche. La conception fantastique des singes était la rage de Paris. Aussi dès que je vis à l'Institut Carnegie «La princesse», je l'ai acheté tout de suite, d'ailleurs Mme Hall et moi, nous achetons ainsi chaque année. — Plus j'étudie les effets de couleur dans cette peinture, plus j'en suis charmé. J'ai parlé à plusieurs artistes à son sujet et leur jugement a été en sa faveur, je vois qu'il est mieux d'acheter des peintures d'artistes modernes que des vieux maîtres ; avec ces derniers, on n'est jamais sûr de ce qu'on a. — Les maîtres d'aujourd'hui seront les maîtres reconnus dans quelques années d'ici, La Touche sera l'un deux. Ses peintures, sont le sujet de conversations, de Paris maintenant ; alors ne soyons pas surpris qu'on s'en soit occupé aussi à Pittsburg. Je suis fier des nombreuses critiques qu'il a reçu ; il a attiré le public à la galerie et il fait plus pour stimuler l'art que tout ce qui a été fait ici auparavant. »

La troupe de New-York qui avait représenté au théâtre en tableau vivant le tableau de La Touche est venue au théâtre Nixon à Pittsburg il y a quelques mois. On pense si les Pittsburgeois se sont offert le théâtre! Les affiches portaient : « Le bain de Gaston La Touche que Pittsburg a rendu fameux. » A tout cela il y a eu un épilogue ; tout bon roman finit par un mariage ! » Miss Lily Devinney qui paraît la principale figure dans la reproduction du tableau, annonce qu'elle va se marier avec R. W. Badger

fils d'une grande famille de Philadelphie. En même temps la camarade de miss Devinney, miss Mabel Kingsley, a fait connaître son engagement à John Badger, frère du fiancé de miss Devinney. R. Badger avait vu pour la première fois miss Devinney, il y avait quelques semaines au Jardin de Paris, à New-York où elle posait.

Il n'y a guère qu'en Amérique qu'on voit de ces sortes d'histoires !



Enrico Caruso.
(Caricature par lui-même)

*
* *

En parlant d'art, il ne faut pas oublier de rappeler qu'il y a tout une catégorie d'artistes de talent qui se consacrent à l'illustration et à la caricature.

Il y a les *Cartoonistes* et les *Caricaturistes.*

Les *Cartoonistes* sont les caricaturistes des journaux quotidiens; les *Caricaturistes* sont les artistes des journaux satiriques, amusants.

Le caricaturiste a tout le temps, une longue semaine pour penser, soigner ses dessins.



Pol Plançon
(Caricature par CARUSO).

Le *Cartooniste,* lui, est comme le reporter, quand il arrive au « Studio » (atelier) du journal pour les artistes, il ne sait pas à huit heures du matin ce qu'il va dessiner pour le

journal de midi ; ou à neuf heures du soir; il ne sait pas pour le journal du matin qui tire à deux heures du matin ? — Le « Cartoonisme » est purement de création américaine. Tous les grands journaux ont une caricature appropriée au fait le plus intéressant du jour. — Le télégraphe apporte la nouvelle ; le reporter la commente, la décrit, l'artiste la « satirise ». En une heure, quelque fois en moins de temps, le malheureux artiste doit s'exécuter. Tous ses dessins ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais combien sont amusants, intéressants. Notez qu'il est *à peu près* le seul dans les grands journaux qui signe (c'est même une grande injustice.) Il est populaire. Il a les honneurs de la première page. Le public avant de lire les nouvelles jette le premier coup d'œil sur la caricature. Dans les cars, le matin, le soir au retour, on se montre la caricature. Il est connu de beaucoup d'Américains. Le « *Cartooniste* est beaucoup plus intéressant et même aussi artiste qu'un Whistler, un Sargent ou un Alexander. Les enfants connaissent le nom des caricaturistes d'une Ville ; ils ne peuvent pas la plupart du temps donner le nom des peintres ou sculpteurs de leur pays.

Parlons un peu de la moralité de la caricature. Elle est toujours contre le riche, soutient le faible, même dans ses fautes, etc.

Le *Cartooniste* s'occupe surtout d'événements politiques mais si ces événements sont de peu d'importance, comme il est heureux de s'échapper et de faire du drôle !

L'armée et la religion ne sont *jamais* tournées en ridicule Elle ne parle pas d'adultère, et n'est pas contre la femme, ou du moins celle-ci n'est jamais vouée au ridicule.

*
* *

On sait que quantité d'Américains (des deux sexes) vont en Europe pour étudier la peinture, ou la musique. Beaucoup

restent une, deux ou trois années, d'autres ne font qu'un voyage de touristes de quelques mois —. Ils ne craignent pas de s'annoncer « élève de Benjamin Constant ou de J.-P. Laurens » et ils n'ont passé que deux ou trois mois à l'atelier Julian — de même les musiciens qui prennent un terme de 10 leçons avec Leschetitzky à Vienne et s'intitulent pompeusement ses élèves. Voilà du bluff. — Paul Plançon la célèbre basse française qui obtient tant de succès, nous racontait qu'étant en tournée dans l'Ouest avec la Cie du Metropolitain (Opera) de New-York, il reçut une lettre d'une dame lui demandant audience. On ne refuse pas à une femme ; il fixa un rendez-vous pour le jour suivant. La dame vint, demanda à prendre des leçons ; l'artiste répond qu'il n'en donne point ; la dame le prie de l'entendre. Impossible de refuser. Après l'audition, la dame veut savoir l'opinion de Plançon. Il dit ces mille choses qui n'engagent à rien ; une belle voix qui a besoin d'être cultivée, du talent certainement, etc. — Stupéfaction de l'artiste de voir dans un grand journal de la localité, le lendemain. — « Madame X, professeur de chant. Elève du grand artiste français Pol Plançon ».

Plusieurs centaines d'Américaines vont à Berlin pour suivre des cours de musique ; elles tiennent comme nombre une place importante dans la colonie des 2000 Américains de Berlin. Berlin n'est pas un centre musical comme Vienne ou Paris, mais il y a plus d'étudiantes parce que la vie est moins chère, la musique bon marché et l'instruction bonne. Quelquefois elles sont accompagnées par leur famille ; plus souvent elles sont seules. Parfois la mère ambitieuse pour l'avenir de sa fille, y établit une « pension bourgeoise » et le « home » devient un centre de musique. On estime le prix pour vivre et étudier la musique à Berlin à 5000 francs par an. Pour cette somme une femme peut obtenir l'instruction de professeurs ordinaires,

leçons particulières par le « maître » qu'elle a choisi pour guide, la location du piano, les abonnements nécessaires aux concerts qui lui donnent l'occasion d'entendre les meilleurs exemples, car les concerts sont considérés comme une partie importante de l'éducation musicale.

Naturellement l'étudiante peut vivre à un prix moins élevé que 1000 dollars ; mais à moins elle ne peut pas conserver la santé et la force si nécessaire pour affronter la carrière musicale.

Bien qu'on puisse s'amuser beaucoup à Berlin, l'étudiante en musique a comparativement peu de temps pour les amusements. Son temps se passe à pratiquer ou à prendre des leçons ; le reste peut-être le passe-t-elle dans l'antichambre du Maître attendant nerveusement son verdict. Car c'est en vérité un sévère dans plus d'un sens. Le grand homme la reçoit brusquement et sans un mot de préparation il l'envoie au piano et lui dit de jouer quelque chose qu'elle a appris avec ses professeurs précédents. Elle s'assied, nerveuse, tremblante et commence. Le Maître fait les cent pas dans la pièce, va à une fenêtre, puis à une autre, s'assied, se remet à marcher, saisit un livre sur la table, le rejette. Tout cela montre à la pauvre néophyte que son jeu est trivial, pas assez satisfaisant pour captiver l'attention du Maître et elle est troublée ; quelquefois elle pleure. Alors il la fait arrêter, déclare que la leçon est finie ; elle se retire découragée.

Avant qu'elle revienne, elle a probablement raconté son expérience à des étudiantes plus anciennes qui lui disent que c'est la méthode du Maître de dompter *son indépendance américaine.* Car l'indépendance est une caractéristique des élèves américaines aussi bien que du peuple américain et c'est la plus grave offense d'une étudiante à Berlin d'être américaine, c'est-à-dire indépendante. Probablement la fois suivante elle aura plus de courage, mais elle doit être intimidée suivant l'idée du

maître, avant qu'elle soit considérée comme bonne d'être formée musicalement.

D'un instructeur de Berlin, on dit que pas une Américaine reste deux termes avec lui.

A Vienne, il n'y a qu'un maître musical. le maître dans le monde du piano, Leschetitzky. Il est vieux mais il enseigne encore à des prix exorbitants. Il n'écoute que ceux qui ont étudié sa méthode et qui sont avancés. Mais il a aussi d'autres méthodes de choisir ; *par exemple, il a la réputation de préférer les étudiants* qui ont de jolis cheveux et on sait qu'à l'occasion il leur dit comment les arranger. Les rendez-vous avec lui se font par l'intermédiaire de sa femme qui répond par carte postale qui porte une reproduction de son portrait. En fait elle est le « business-manager » ; elle arrange le temps pour les élèves et reçoit l'argent. Quelquefois l'étudiante reste assise dans l'antichambre tout le jour sans déjeuner et à la fin de cette ennuyeuse attente, on lui dit que le maître ne recevra plus dans la journée. Elle doit prendre un nouveau rendez-vous et revenir.

Par lui, on voit que seules celles qui ont une bonne santé peuvent résister.

En résumé les neuf dixièmes des jeunes filles qui vont étudier en Europe et qui y dépensent une grosse somme d'argent y perdent leur temps ; il y a assez de bons professeurs de musique en Amérique pour former des élèves de talent. Il n'y a que celles qui ont du génie ou un immense talent inné qui puissent tirer bon profit des leçons puisés en Europe.

***

Certain jour, notre confrère Arsène Alexandre parlant de « l'Amérique et la Peinture » écrivait :

« Lorsqu'on parla à New-York de boycotter nos couturières, les peintres eurent un petit frisson dans le dos. Ils

pensaient être menacés les premiers dans leur industrie, tout de suite après le commerce des nouveautés. Heureusement pour eux et pour nous, ils ont été quittes pour la peur.

« Les Américains n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'on ne les insultait pas dans les rues de Paris, que l'on ne mettait aucune mauvaise grâce à les servir dans les magasins et dans les restaurants, et qu'on leur rendait la monnaie sans ajouter : « Vive l'Espagne, *sir* ! »

« Les étrangers qui avaient répandu ces aimables nouvelles et représenté la France sous un jour aussi sot en seront pour leurs frais. D'ailleurs on se demande le profit qu'en aurait retiré leur pays. Les modes londonniennes, berlinoises ou viennoises, bien qu'elles essayent obstinément de mettre même un pied chez nous, ne supplanteront point encore demain nos propres élégances.

« Pendant quelques jours, les belles Américaines auront acheté des articles français sous des étiquettes étrangères, pour la forme. Mais les machines à coudre ont repris ici leur tac-tac, et quant aux pinceaux, ils n'ont absolument rien à craindre..... »

Faisons ici une parenthèse et disons que les couturiers et les couturières américaines viennent chaque année à Paris. Leurs essayeurs et leurs essayeuses sont huit fois sur dix des Français ou des Françaises.

Malgré cela, ils n'ont pas réussi à créer une mode. On dirait même que ces ouvriers et ces ouvrières une fois chez l'Oncle Sam ont perdu leur sens artistique, leur manière de voir, de faire élégant. Qui peut expliquer ce mystère ? Quand les femmes boycotteront Paris la question changera peut-être.

Revenons à ce qu'écrivait Arsène Alexandre.

« On frémit d'ailleurs de penser ce qui arriverait si nous perdions un « client » comme l'Oncle Sam, et si toute la peinture que produit ce pays-ci lui restait pour compte.

Plus heureux que l'Australie, qui ne peut se débarrasser de ses lapins, la France exporte une bonne partie des toiles qui croissent et multiplient dans les garennes artistiques, de Vaugirard à la place Pigalle et de l'île Saint-Louis à l'avenue de Villiers...

« C'est même la réponse à la question que tant de gens se sont posée : Comment se fait-il que nous ayons tant de peintres, et qui mangent ? Songez que des artistes absolument inconnus chez nous-mêmes avaient et ont encore une clientèle aux Etats-Unis. Naguère, les Toulmouche se vendaient là-bas des prix fous ; ils ont un peu baissé, il est vrai. Avez-vous jamais ici entendu parler de Boutibonne ? Il y a de l'autre côté de l'eau des gens très calés qui ont des Boutibonne plein leurs galeries. Chez nous, le rêve n'est pas de posséder un Boutibonne et de mourir. »

Ce qu'a écrit là Arsène Alexandre et que nous venons de reproduire semble être aujourd'hui l'idée de bien des gens. Or, nous l'avons déjà dit c'est une *erreur grossière.* Les *galeries* (nous entendons par ce mot celles qui sont réellement des galeries) *possèdent de merveilleux chefs-d'œuvre modernes.* Faut-il parler de quelques tableaux d'artistes inconnus en France, perdus dans les salons d'amateurs ? Ce qu'il faut critiquer ou déplorer, c'est surtout l'audace de certains marchands qui vendent de faux tableaux, abusent de la crédulité de ceux qui se fient à eux ! Mais cela ne durera pas longtemps.

Répétons-le, nous n'avons jamais pu comprendre pourquoi on cherche à ridiculiser les Américains à propos de peinture. S'ils se font voler parfois, il ne faut jamais oublier que depuis trente ans au moins ils ont acheté les chefs-d'œuvre des maîtres modernes français. En France on arrivera, certes à le regretter plus tard.

« L'Amérique, ajoute Arsène Alexandre, a vu naître quelques excellents artistes, isolés d'ailleurs, qui sont venus parfaire leur éducation en France ou en Espagne.

Car ce qu'il y a d'amusant à remarquer, c'est que de même que l'Amérique en tant que nation politique doit quelque chose à Lafayette, de même ses meilleurs peintres doivent presque tout à Velasquez.

Mais ces peintres très séduisants, parmi lesquels surtout se distinguent MM. *Sargent* et *John Alexander*, sans parler de *Whistler* qui est tout à fait à part et un peu leur maître à tous, ne constituent pas, même aux yeux de leurs compatriotes, une école bien affirmée. C'est chez nous qu'ils sont venus remporter des succès très mérités ; ils émaillent la Société des artistes français et peuplent la Société nationale des beaux-arts. Ils sont plutôt des colonisateurs et à deux doigts de la naturalisation.... »

Disons à notre tour qu'on peut hardiment demander à Raffaëlli, à Aman Jean, à Charles Cottet et à tant d'autres comment *ils sont reçus par les artistes américains* spécialement, ils vous répondront qu'ils sont admirablement bien reçus par eux quand ils vont aux Etats-Unis et qu'ils n'ont trouvé des marques de jalousie que chez les artistes inférieurs, les artistes médiocres.

Et plus loin, notre confrère dit encore :

« L'art français demeure l'article demandé là-bas, et il y a beaucoup de chances qu'il résiste à tous les boycottages, si jamais il devait y en avoir, par suite de je ne sais quels malentendus.

« Nous en avons eu une preuve avec les dernières grandes ventes qui eurent lieu cette saison à New-York. Les prix les plus élevés, et parmi les plus gros qu'ait jamais atteints toile peinte, furent remportés, à la vente Stewart, par Corot et par Théodore Rousseau; Fortuny lui-même et Domingo (peu connu ici), qui sont très appréciés à New-York quoique Espagnols, ne viennent qu'en seconde ligne, et c'est déjà très joli.

« Comme rivaux, nos maîtres de 1830 ont failli avoir un instant les peintres de l'ancienne école anglaise. On

avait profité d'un moment de baisse des tarifs pour faire sortir de toutes sortes de greniers insoupçonnés des lots de vieux portraits, pas trop désagréables, qui pouvaient bien être de Reynolds, de Gainsborough, de Lawrence, des paysages que rien n'empêchait un marchand résolu à tout d'attribuer à Constable. Mais la veine est déjà épuisée. Les très beaux Reynolds, les Gainsborough délicieusement authentiques restent où ils sont, et ils y sont bien.

« Ce ne sont pas, n'est-ce pas, ceux de la collection Wallace, ni ceux du duc de Westminster, ni ceux de Buckingham Palace qui s'en iront jamais à New-York, malgré les recrudescences de sympathies entre les deux grandes nations ?

« Au contraire, comme nous avons, nous, poussé la prévoyance jusqu'à ne rien acheter à Théodore Rousseau, à Corot, à Millet, à Daumier, à Manet de leur vivant, sans doute pour *leur* permettre de vendre mille fois plus cher après leur mort, nous conservons un indiscutable avantage.... »

Les contemporains ont aussi une grande vogue. Raffaëlli a eu un grand succès avec ses tableaux et ses conférences lors de son voyage aux Etats-Unis. Il nous racontait même un jour, cette amusante anecdote. Le navire sur lequel il avait fait embarquer ses œuvres n'arrivait pas. Il avait un retard; on disait qu'il avait fait naufrage et Raffaëlli songeait que c'était la ruine pour lui. Comme il en était à ces tristes réflexions un impresario américain vint le trouver, lui offrit de faire une tournée de conférences en lui garantissant le succès, qu'il trouverait là de quoi réparer fructueusement la perte résultant de ses œuvres. Raffaëlli allait accepter, lorsqu'on apprit l'arrivée du navire qui portait ses tableaux, ses pastels, ses gravures.

La Gandara, Carolus Duran, Helleu, Aman Jean, et bien d'autres ont rencontré la faveur de belles clientèles.

Et, comme l'a dit un critique d'art français : « Les Américains les étudient, les comprennent, les aiment les maîtres de France, plus que nous ne faisons nous-mêmes, un peu semblables à ces habitants de l'Eldorado qui n'estimaient guère les cailloux de leurs routes, si recherchés des voyageurs. »

THÉATRES ET ACTEURS

Il y a à peine trente-cinq ans, le théâtre était encore relativement bien peu fréquenté aux Etats-Unis. Dans les grandes villes, on n'y voyait que de rares amateurs et des oisifs en très petit nombre car, on le sait, les oisifs sont bien rares aux Etats-Unis. Le temps manquait à ces rudes travailleurs que les soucis de la lutte pour l'existence absorbaient. Il n'était guère possible de parler alors de théâtre à ces gens auxquels les loisirs étaient presque inconnus.

L'aisance générale ne s'est guère développée que depuis quelques années.

Mark Twain, mieux que tout autre a admirablement bien défini cette existence inquiète et préoccupée qui est encore celle du plus grand nombre des Américains « et dans laquelle le labeur incessant comme moyen et l'argent comme but jouent un si grand rôle. » Ecoutons-le en habile humoriste louer en les *raillant*, les loisirs de la vie européenne.

« Ici, dit-il, nous nous hâtons sans cesse et, la tâche quotidienne achevée, nous ne savons pas, comme les Européens qui dégustent une glace en écoutant de bonne musique, passer une soirée agréable, prélude d'une bonne nuit. Nos soucis, nos inquiétudes, nous suivent au lit. Nous y calculons nos pertes, nous y supputons nos bénéfices ; nous nous cassons la tête... Ni repos, ni trève ; nous exigeons plus de nous-mêmes qu'on ne le fait d'un champ qui se repose l'hiver après la production de l'été, nous nous surmenons sans

pitié. Et cependant, quel peuple rigoureux, quelle nation de penseurs nous serions si nous savions nous acorder quelques loisirs et reprendre haleine. »



Pendant quelques années, les directeurs de théâtres ont poursuivi la théorie qu'en s'assurant le contrôle de tous les théâtres, ils pouvaient monopoliser les amusements. Pendant quelque temps, la théorie marcha assez bien parce que au début les directeurs se procuraient toutes les pièces à sensation, à succès d'Europe auxquelles ils joignaient deux ou trois pièces d'auteurs américains, mais depuis trois ou quatre ans, l'appétit des Américains pour le drame a augmenté énormément, et il a fallu renoncer aux pièces étrangères. Le goût avait simplement changé ; on voulait des scènes représentant des scènes du pays et il a fallu que les directeurs fassent un effort systématique et intelligent pour trouver des auteurs américains et cela n'a pas été sans difficulté. Klaw et Erlanger, à la tête du syndicat dramatique ont fondé une compagnie en vue de jouer seulement des pièces américaines.

Un des directeurs très connus des auteurs français (1) car il les a presque tous représentés est Ch. Frohman. Il engage et présente au public les meilleurs artistes.



A ce sujet, M. de Varigny pouvait écrire en toute sincérité :

(1) En règle générale, un Américain qui a vécu une année en France l'aime.

Beaucoup d'Américains sont allés 5 ou 6 fois en Europe et jamais à San-Francisco. Beaucoup vivent richement à Paris ; en Amérique, il leur faudrait 3 fois autant.

Ils n'ont garde de manquer d'aller au théâtre ou au concert lorsqu'ils sont en France.

« L'on nous entend et l'on nous comprend mieux à New-York et à Boston qu'à Liverpool et à Manchester. »

Aussi leurs auteurs dramatiques et comiques empruntent-ils aux Français plus qu'à d'autres, forçant toutefois la note dans leurs emprunts, flattant le goût du public, tantôt pai un burlesque outré, tantôt par un *humour* qui déconcerterait le spectateur français, tantôt par le jeu exagéré des acteurs dont les effets dépassent souvent la mesure, plus nuancée à laquelle nous sommes habitués. Il le faut pour enlever les applaudissements de leur public, pour se faire un nom et souvent une fortune. Ils y réussissent d'ailleurs et, depuis un quart de siècle, le théâtre a enrichi nombre d'auteurs, de directeurs et d'acteurs. *Le New-York Herald* a publié une liste des pièces les plus connues aux Etats-Unis, le chiffre de leurs représentations et les recettes qu'elles ont données. A cette liste nous empruntons les indications suivantes !

TITRE DES PIÈCES	Représentations	RECETTES	
Rip van Winkle	5.000	25.800.000	fr.
The Old Homestead	5.000	23.750.000	»
Erminie	5.500	15.000.000	»
Robin Hood	2.500	15.000.000	»
The Silver King	4.500	15.000.000	»
Shore Acres	2.500	14.400.000	»
Herry Gow	4.600	13.800.000	»
The Two Orphans	5.500	10.000.000	»
A Parlov inatch	3.000	9.625.000	»
The Wolrd	2.000	8.750.000	»
The Country Fair	2.000	7.500.000	»
Adonis	1.000	6.000.000	»
Hazel Kirk	3.000	5.000.000	»
Shenandoah	1.200	5.000.000	»
Soit un total de 14 pièces avant produit		173.825.000	»

Si l'on ajoute quatre pièces plus récentes très en vogue en ce moment : *Mavournun, The Power of the press, The Senator, Madame Sans-gêne,* dont les recettes à ce jour se chiffrent par 14.500.000 francs.

***

« Aux Etats-Unis, s'il y a de bons acteurs, les bonnes actrices y font souvent défaut. Les auteurs s'en plaignent, et aussi les spectateurs. Ni le milieu dans lequel on les recrutait d'ordinaire, ni celui dans lequel elles débutaient autrefois, ni le public qui les aimait, ni l'organisation des « theatrical companies », n'étaient pour encourager leurs dons naturels et développer leurs véritables aptitudes. Les compagnies, organisées par des « impresarii » erraient d'une ville à l'autre, exploitant dans chacune un répertoire peu varié de trois ou quatre pièces dans lesquelles la farce, la mimique et les grosses plaisanteries dominaient. Elles répondaient aux goûts d'un public peu délicat, peu soucieux des nuances et qui allait là comme il va au cirque applaudir ses clowns.

A ces exhibitions ont succédé des tournées luxueuses, préparées par des spéculateurs habiles, entreprises par des acteurs en renom, de même qu'aux théâtres improvisés ont succédé des salles plus vastes, plus confortables où des pièces mieux faites attirent un public plus raffiné. M. Joseph Jeffesson (décédé) fut l'un des premiers à inaugurer, il y a plus de vingt ans ces tournées fructueuses, qui lui ont valu une fortune de 10 millions. D'un bout à l'autre de l'Union il promena « Rip van Winkle »; il le joua 5.000 fois, il en tira vingt-cinq millions et récemment à Chicago, la pièce faisait encore 75.000 francs en une seule semaine.

Adonson, bien au courant des goûts de son public américain, reprenait pour son compte *Erminie*, qui n'est autre que notre *Robert-Macaire,* et qu'il avait joué d'abord, sans succès à Londres. Il remaniait la pièce ajoutant ici,

supprimant là, et il l'a donné 1.267 fois au Casino, où chaque fois elle fit salle comble. Les 4.500 représentations d'*Erminie*, tant à New-York que dans les principales villes des Etats-Unis, n'ont pas encore épuisé sa vogue et ont rendu 15 millions. Elles ont fait la réputation des principaux acteurs. Daboll et Joseph Wilson.

Miss Kate Claxton fit de même avec *The Two Orphans*, les « deux orphelines ». En 1881 au début et au *Booth Theatre*, la pièce rapporta 57.000 francs, en une semaine représentée de 5 à 6.000 fois, elle a déjà donné une recette de 10 millions. « Mais j'estime, écrit le reporter d'un journal de New-York, qu'aucun théâtre n'a encore autant rapporté à ceux qui l'ont exploité que celui de MM. Booth et Barrett. En une seule saison, les recettes, non pas brutes, mais nettes, ont été de 600.000 dollars, 3 millions de francs, dont 50 % soit 1.500.000 francs pour M. Wooth 40 % ou 1.200.000 francs pour M. Barrett et 10 % soit 300.000 francs au régisseur, M. Chase (1).

Ces chiffres ci-dessus prouvent une fois de plus que dans les questions théâtrales comme ailleurs, les Américains s'entendent admirablement bien à battre monnaie.



On ne peut en France facilement se figurer la vie des artistes américains.

Nous ne parlons pas de ceux qui jouent au cachet et qui comme aux Folies-Bergères ou à la Scala ou au Concert-Parisien jouent 10, 15 ou 20 minutes par soirée mais des artistes de théâtre (2). Ils répètent une pièce, la jouent à New-York, par exemple, 10, 12 ou 15 semaines au moins,

(1) C. de Varigny.

(2) Règle presque générale le public est surtout attiré au théâtre par « l'Etoile »; tous ceux et celles qui l'accompagnent sont négligés et considérés comme inférieurs.

puis partent en tournée ; une semaine à Pittsburg, une semaine à Buffalo, une autre semaine à Cleveland, etc. et ils vont de ville en ville par semaine et voyagent toute la journée du dimanche.

***

Peu de fortunes sont faites par les acteurs, malgré les gros salaires qu'ils reçoivent comme *Etoiles*.

Le fait que peu d'acteurs et «managers» ne laissent derrière eux aucune fortune paraît être justement aussi vrai en Amérique que dans les autres pays. Un statisticien à récemment donné d'intéressants détails sur les biens laissés par de distingués acteurs et «managers.» Seuls les directeurs de cirques comme Bailey et Barnum tiennent la grosse fortune, — un peu plus de 8.000.000 de dollars. On avait pensé que Fanny Davenport était une femme riche, elle a joué longtemps avec un gros succès et a été une favorite populaire; elle n'a laissé presque rien. Cela fut dû à l'insuccès de plusieurs productions un peu avant sa mort.

Henry E. Abbey est mort pauvre bien que plusieurs millions lui soient passés par les mains.

Maurice Gran, s'est retiré des affaires avec 400.000 dollars mais une partie est due à une heureuse spéculation. Le reste a été gagné seulement pendant les 10 dernières années de sa carrière de manager.

Pol Plançon la célèbre basse du Métropolitain, passe pourtant pour être deux fois millionnaire.

Augustin Daly, n'a eu de l'argent qu'un peu avant sa mort ; toutefois il avait dépensé des milliers de dollars. Charles Frohman est réputé très riche ; Lester Wallack mourut sans le sou. Lotta Crabtree qui donna 1000 dollars pour un programme au bénéfice des victimes de San-Francisco est réputée la plus riche actrice dans le pays ; sa fortune est estimée de 800.000 dollars à 1.000.000.

Beaucoup en propriétés. D'ailleurs toutes les fortunes d'acteurs ou «managers» ont été faites plutôt par d'heureuses spéculations que par la scène. Sol Smith, Russell, Joseph Murphy sont morts très riches. Richard Mansfield est actuellement l'un des plus riches acteurs jouant encore Il joue de longues saisons, attire de grandes auditions et a une compagnie peu coûteuse. Joseph Jefferson a laissé ½ million. A noter qu'un de ses tableaux par Mauve a été vendu 42.000 dollars. Christine Nilson dont la fortune comme celle de Mme Patti, s'est accrue par les avis et l'intérêt d'Alfred de Rotschild vaut plus d'un million de dollars. La plus grande partie de ses gages furent convertis dans des terrains de Boston qu'elle a vendus avec grand profit il y a quelques années. La plus riche des chanteuses est, dit-on, Mme Sembrich qui a accumulé une grande fortune durant sa carrière. Mme Melba a gagné une fortune plus large par l'amitié d'Alfred de Rothschild, qui a fait fructifier ce qu'elle gagnait. Mme Nordica est sur la liste des chanteuses les plus haut payées, mais sa fortune est estimée 300.000 dollars. Comme les autres, elle vit au milieu d'un grand confort. Elle a une maison à New-York et une autre à la campagne et vit dans un grand luxe avec de nombreuses servantes. Elle paie 3.000 dollars une loge à l'Opéra.

Un reporter du *North American* de Philadelphie rapporte l'interwiew suivant qu'il a eu avec un grand «manager.» « C'est toujours un peu difficile de dire comment les acteurs dépensent leur argent car peu d'entre eux vivent dans le luxe. Ils peuvent avoir une maison et un valet, mais c'est presque tout ce qu'ils ont. Rarement ils ont un yacht ou des chevaux. Chose curieuse, malgré de gros gages ils meurent généralement sans le sou. Ils dépensent la plupart du temps leur argent par ostentation probablement, en voyage. A l'hôtel, ils prennent plusieurs chambres, se font servir leurs repas dans leur chambre. (Et ils les ont

plus mauvais qu'à la table commune !) donnent des soupers à la troupe...

Et en parlant d'une célèbre actrice (1) qui en ce moment a une grande vogue, l'interviewé ajoutait au reporter : « Une étoile qui voyage maintenant le fait de la façon la plus extravagante. Elle emporte une auto, un valet, deux servantes. Elle retient toujours plusieurs chambres pour elle seule à l'hôtel. Chaque soir, elle donne un souper. C'est charmant mais tout ce qu'elle gagne y passe. Cependant cette actrice célèbre, a une très modeste maison à la campagne et pas de maison de tout à New-York. Tout son argent passe dans les voyages car chez elle elle vit très simplement... »

Austin Clepp, de Boston, critique dramatique très connu et très influent a traité de la *décadence* qui selon lui, a atteint le théâtre en Amérique. Il attribue l'absence ou le manque de grands acteurs et de littérature dramatique à l'esprit mercenaire qui domine toutes les entreprises théâtrales. Comme remède il propose de subventionner les théâtres (dans le genre des orchestres symphoniques) dans lesquels des pièces de mérite seraient représentées par les meilleurs acteurs qu'il serait possible de trouver. De telles institutions, pensait-ils, relèveraient bien vite le niveau du théâtre et il cite l'influence immense de la Comédie-Française. Il attribue aussi le caractère des pièces à la nature des spectateurs qui font surtout partie du bas peuple dont les goûts et l'idéal ne sont pas très élevés.

***

Le théâtre américain est d'ailleurs spécial. Récemment « on parlait beaucoup du défaut de bienveillance des Anglais de Londres parce que deux pièces américaines qui eurent un grand succès aux Etats-Unis tombèrent promptement

(1) Nous pensons qu'il s'agit de Fritzi Scheff.

et nettement. Dans ce cas, l'explication doit être trouvée non pas dans l'hostilité anglaise pour les Américains ou la littérature américaine, mais dans les pièces elles-mêmes. Le public anglais n'a pas compris ce qui a fait l'enthousiasme des Américains, il ne sait pas que les Américains deviennent presque hystériques quand au théâtre on parle contre les trusts ou contre les riches; c'est la vie journalière américaine, spéciale au pays qui est représentée. Les Anglais n'ont pas le sens américain, mais les Américains qui acceptent tous les talents comprennent les choses anglaises » (1),

On a parlé souvent de posséder un *Théâtre National* et un *Conservatoire National ;* mais on n'a rien fait encore. Les millionnaires restent sourds à toutes les sollicitations. M. Andrew Carnegie répondit : « si je connaissais le théâtre comme je connais une bibliothèque, je donnerais de l'argent tout de suite ». — Il est vraiment regrettable que des talents américains n'aient pas une école. Les chanteurs sont obligés d'aller étudier en Europe et de s'y faire connaître, cela est impossible pour les comédiens.

(1) *The Brooklyn Daily Eagle.*

APPENDICE

APPENDICE

LA LOI DE LYNCH

M. W.-P. Beazell, journaliste américain, explique ainsi — sans l'excuser — les causes de la loi de Lynch.

« La cause des lynchages du Sud n'est facile ni à définir ni à comprendre ; tantôt elle provient de la haine de l'homme blanc pour le noir, tantôt de l'instinct de venger les femmes assaillies ou déshonorées. Neuf fois sur dix, les exécutions sommaires — connues comme « lynchiug » — sont le résultat d'une tentative de viol ou d'un viol consommé et il est rare que de petits crimes soient ainsi expiés, à moins que le sentiment populaire ait été surexcité par la connaissance de crimes monstrueux commis par le prisonnier lui-même ou par quelque mécréant de son espèce.

« L'esclavage des noirs a été une institution américaine durant 200 ans. L'Africain était importé comme un animal et comme un animal il était employé ; il était procréé comme un animal, acheté et vendu comme un animal. Dans le Sud où l'esclavage était la règle et non pas une exception comme dans le Nord, tout ce qui le rendait différent d'un cheval ou d'un mulet, était son apparence physique et qu'il possédait le don de la parole. On le considérait comme

n'ayant ni âme ni intelligence ; dans la plupart des Etats qui se séparèrent de l'Union au commencement de la guerre civile 1861-1865, c'était un crime d'enseigner à lire et à écrire aux nègres et la loi était appliquée dans toute sa rigueur. Le nègre n'avait aucun droit d'après la loi morale et les statuts de la loi écrite ne le reconnaissaient que comme « property » (1). En principe, cela fut changé sous la « reconstruction » de 1865-1877 mais, en fait, cela n'existait pas, car même de nos jours, une législation habile dans beaucoup d'Etats l'a privé des pouvoirs et des privilèges qui lui furent accordés par divers amendements à la Constitution Fédérale immédiatement après la guerre.

La Législation est partout impuissante pour influencer le sentiment populaire, si ce sentiment n'a pas dicté la loi avant qu'elle soit promulguée, et ce n'est pas certainement après qu'il se manifestera. Aussi, à travers les Etats où l'esclavage florissait il y a 50 ans, la race dominante — (les blancs) — ressent encore pour la race faible — (les noirs) — le mépris d'autrefois. Cela est vrai même dans les régions montagneuses et les plaines arides et sablonneuses où vit le « pauvre blanc », créature d'ignorance abjecte, aux habitudes bestiales, à l'ambition d'un imbécile beaucoup plus bas dans l'échelle morale et sociale que la moyenne des nègres. Mais, parce que le nègre fut une fois l'inférieur de l'homme blanc, il doit toujours rester ainsi ; c'est la croyance que des siècles de conviction ont édifié sur une base qui probablement ne sera jamais ébranlée.

Le nègre du Sud a — ordinairement — les instincts d'un animal, comme d'ailleurs toutes les races incomplètement civilisées. Quand, par exemple, l'idée de luxure le saisit, il ne connaît qu'une chose : satisfaire sa passion de n'importe quelle manière. Il est superstitieux aussi et il pense que cer-

(1) Propriéfé.

taines maladies peuvent être guéries par certaines pratiques, horribles pratiques dont on peut juger du caractère par la raison que la plupart des assauts sur les petites filles, sont plus souvent motivés par cette croyance que par la convoitise.

Les abus épouvantables auxquels les femmes et les jeunes filles sont souvent soumises quand elles tombent victimes de ces brutes, démontrent la nature bestiale de leurs assaillants : quelquefois elles meurent des suites de l'attaque ; quelquefois elles survivent pour ne rester que de tristes épaves mentalement et physiquement ; quelquefois elles sont mises en lambeaux et déchiquetées à coups de couteaux et de pierres aiguisées ; quelquefois même il est impossible de deviner de quoi elles ont souffert.

Pas un homme ne peut entendre de prime abord les détails de pareils crimes, sans brûler immédiatement du désir de vengeance que seulement le sang peut satisfaire. Les lynchages qui ont lieu de temps en temps dans le Nord, montrent combien naturelle est l'impulsion et expliquent pourquoi la rage inspirée n'est pas satisfaite avec la simple mort du malfaiteur, mais doit y ajouter la torture et continue l'exécution longtemps après que la vie a disparu du lynché. Le cours de la justice est trop lent quand la nature de l'homme primitif qui dort profondément dans le meilleur de nous a été réveillée — la vengeance doit être prompte et s'exercer suivant les premiers principes, le procédé de l'homme primordial, sans l'appareil de la routine digne et délibérée de la salle d'un tribunal, sans l'exécution ordonnée du bourreau, sans la possible erreur de procédure qui permettrait au coupable de sauver sa vie.

Il faut dire aussi que le Sud n'est pas très peuplé ; dans telles régions tribunaux, juges et représentants de la loi sont à une très grande distance de la scène du crime. Cela veut dire délai, si rien de plus, et la justice en pareil cas est lente à apaiser la colère de la populace, qui n'est guère

différente dans le Sud qu'ailleurs. Dans de telles régions aussi la loi n'est pas la première pensée de l'homme affligé comme dans des localités très peuplées, à vrai dire dans les lieux où de tels crimes, comme ceux dépeints plus hauts ont été commis, on n'y a pas pensé du tout, peut-être seulement quand tout est fini.

Dans tout *le Sud*, le nègre ne reçoit rien de l'homme blanc, excepté ce qui ne peut lui être dénié. Il ne peut pas envoyer ses enfants dans une école suivie par des enfants de Blancs ; seulement, par tolérance, il peut aller dans une église de Blancs ; il doit s'asseoir dans une galerie qui lui est réservée au théâtre, il ne peut pas au même cabaret ou tout au moins dans la même pièce, avec un homme blanc ; il doit aller dans les trains comme dans les tramways dans un compartiment spécial. Tout cela est prescrit par la loi et l'homme Blanc doit s'éloigner des places réservées aux Noirs comme ces derniers le doivent des places sacrées réservées aux Blancs.

Quelque chose du sentiment du Sud par le nègre est entretenu dans les états les plus populeux du Nord, mais le Nord, même aujourd'hui, ne connaît pas le nègre comme le Sud le connaît ; il ne sait que peu du mal dont il est capable ; il est placé depuis longtemps sur une plus grande dépendance de la loi ; il n'est pas moins chevaleresque et jaloux de l'honneur de ses femmes, mais il est plus disposé à chercher vengeance dans la justice établie. Dans le Sud, la loi non écrite de l'instinct est invoquée ; dans le Nord c'est la loi écrite de siècles de répression.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

INDEX

INDEX



Impressions Artistiques L.-M. Fortin et Cie,
6, Chaussée d'Antin, Paris.

Prix 3 fr. 50 A la même Librairie Prix 3 fr. 50

OUVRAGES ILLUSTRÉS

AUSTRUY (Henry) — L'Ère « Petitpaon ».
BARRE (André) – Le Monocle de Maxime Opsiss.
BEAUME (Georges) — La femme et le Larron.
BÉRIC (Raoul) — La Roumia.
CHATEAU (Henri) — La Cité des Idoles.
DERYS (Gaston) — La Dame d'Amour.
FRÉJAC (Ed. de) — Sous le Soleil d'Athènes.
GINESTE (Raoul) — La Poupée de Cire.
GRAND-CARTERET (John) — Contre Rome.
— L'Oncle de l'Europe.
— L'Empereur du Knout.
GROS (R.) et BOURNAND (F.) — L'Oncle Sam chez lui.
JOSSOT — Viande de « Borgeois ».
LANDRE (Jeanne) — La Gargouille.
MERCIER (Louis-Sébastien) — Tableau de Paris
NION (François de) — Les Tragiques Travestis.
PRADELS (Octave) — Moines, Nonnes et Curés.
— L'Eternel Cotillon.
RESTIF DE LA BRETONNE — Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé (3 volumes).

OUVRAGES NON ILLUSTRÉS

ANDRÉ (Général) — Cinq ans de Ministère.
BARRE (André) — La Bosnie-Herzégovine.
— La Tragédie Serbe.
— La Menace Allemande.
BERTHEROY (Jean) — Geneviève de Paris.
BONNEFON (Jean de) — Lourdes et ses tenanciers.
— Lettres Indiscrètes.
GINESTE (Raoul) — Les Grandes victimes de l'hystérie.
GOTTSCHALK (Dr) — Les Régimes alimentaires.
HANSEN (Norman) — Toumân ou Le Cœur de la Russie.
LEMONNIER (Camille) — L'Hallali.
— Quand j'étais homme.
(*Cahiers d'une femme.*)
RICTUS (Jehan) — Fil-de-Fer.
RIIS (Jacob) — Comment je suis devenu Américain.
ROSNY (J.-H.) — Contre le Sort.

Prix : 1 franc Rel. .50 **COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS** *Prix :* 1 franc Rel. 1.50
Couvertures en couleurs, plusieurs portraits et dessins

Byron — Musset — Ronsard — Béranger — André Chénier
Henri Heine — Scarron — Hégésippe Moreau — Edgar Poë

IMP. ART. L.-MARCEL FORTIN ET CIE, 6, CHAUSSÉE D'ANTIN, PARIS.

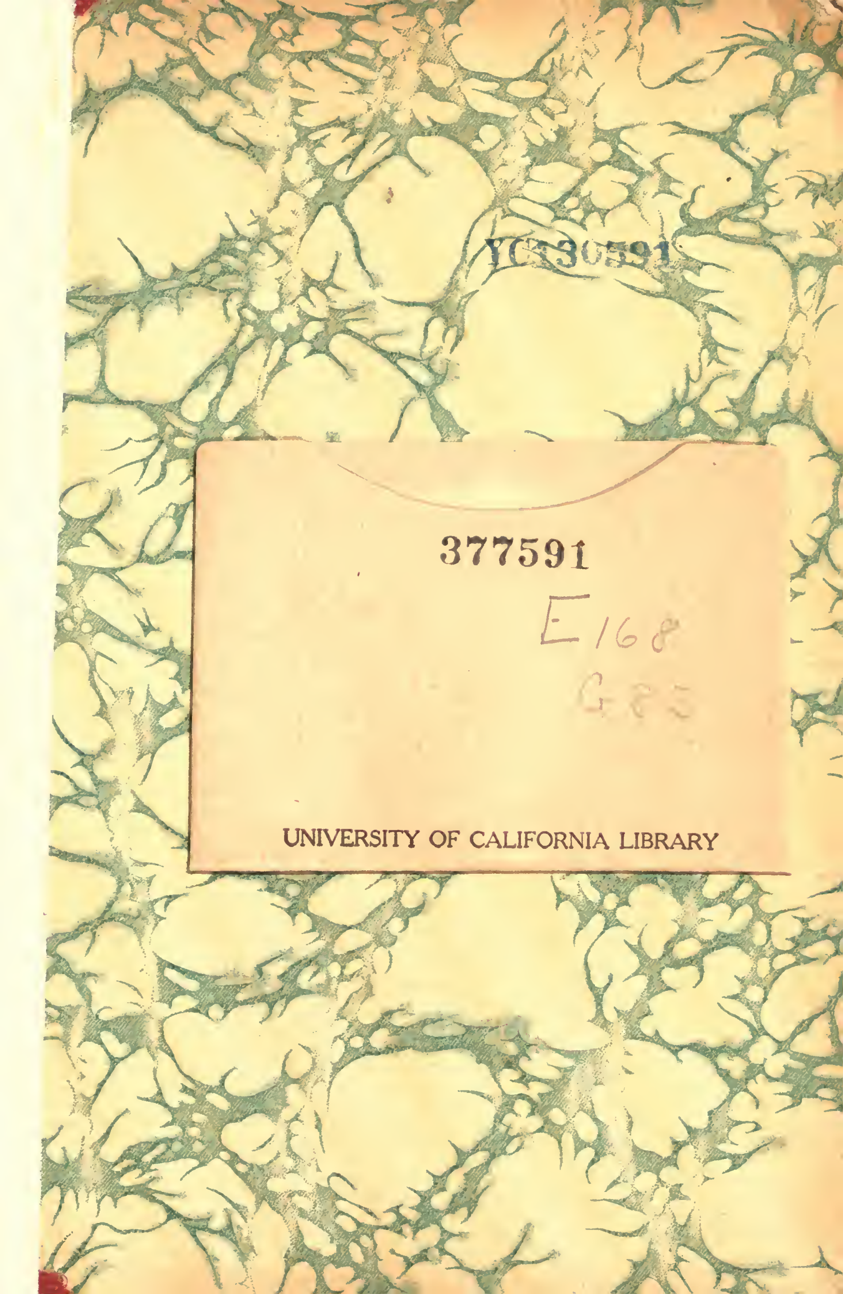
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

6 Aug'53CF

SEP 4 1953 LU

LD 21-100m-7,'52(A2528s16)476


YC 30591
377591
E168
G85
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

